This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
K425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

LibrThac

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
51.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XIII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

H;

301982

PINTO,

OU

LA JOURNÉE D'UNE CONSPIRATION,

COMÉDIE HISTORIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR M. LEMERCIER.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 22 Mars 1800.

Nota. La Notice sur M. Lemercier se trouve dans la partie des tragédies.

AVERTISSEMENT.

DE L'AUTEUR.

La Comédie de Pinto, composée il y a plus de deux ans, est la première en ce genre.

Je l'ai faite en vingt-deux jours, dans l'intervalle de longs travaux de poésie. On peut n'être pas de l'avis du *Misantrope*, qui pense que le tems ne fait rien à l'affaire. Si j'eusse mis plus de tems à écrire cet ouvrage, le style en serait meilleur; mais la nouveauté de mon entreprise, rendant sa réussite très-douteuse, m'exposait à regretter des soins inutiles, et je n'ai pas voulu les prendre.

Il eût été facile de bâtir sur la conjuration du duc de Bragance un drame bien triste, dont le succès n'eût pas été disputé.

Ma seule ébauche de quelques portraits historiques me prouve que de grands tableaux en ce genre produiront un effet théâtral, digne de la scène comique. J'espère un jour en convaincre ceux mêmes qui m'attaquent toujours, parce que je ne me défends jamais.

AVIS DE L'AUTEUR.

J'ai voulu présenter au Public le spectacle des mouvemens intérieurs d'une conjuration, non l'appareil extérieur d'un fait héroïque qui eût ébloui le vulgaire. Mon dessein était de montrer que les intrigues politiques font quelquefois descendre les plus hauts personnages aux dernières bassesses.

Les hasards étrangers au sujet principal, servent dans mon plan à prouver que la réussite des conspirations dépend de mille circonstances impossibles à prévoir.

Le personnage de Lopez-Ozorio, homme sans mœurs, m'a beaucoup servi; un Espagnol tendre et respectueux n'aurait pu tenter l'entreprise nocturne qui jette en un si grand péril la famille de Bragance.

J'ai introduit un moine, parce qu'il rappelle les mœurs du pays où se passe l'action; je lui ai donné des vices, parce qu'un honnête religieux ne se mêle d'aucune intrigue.

L'Archevêque de Bragues n'est point avili par sa crédule sécurité au milieu des dangers qui l'environnent; il n'est que comique. Qui n'a vu de ces hommes dont la confiance s'en-

dort sur les appuis de leur pouvoir, comme sur un lit dont les ais sont près de se rompre ? Beaucoup de gens d'esprit ne se sont réveillés qu'après les secousses.

L'ignorance m'a reproché d'avoir dégradé le ministre : Vasconcellos fut un oppresseur de tous les ordres de l'État, qui égorgea la noblesse portugaise; un lâche qui, au moment de ses périls, se cacha sous un tas de papiers, au fond d'une armoire.

On s'est efforcé de comparer Pinto à Figaro. Le Barbier parle sans cesse, très-spirituellement, pour obtenir une dot; Pinto dit peu de chose, et donne un royaume à son maître. Quels rapports trouve-t-on entre ma comédie et celle du célèbre Beaumarchais?

PERSONNAGES.

LE DUC } de Bragance.
LA DUCHESSE }
LA VICE-REINE de Portugal.
Mme DOLMAR, Dame de compagnie de la Vice-Reine.
PINTO, Secrétaire du duc de Bragance.
LOPEZ-OZORIO, Amiral espagnol.
VASCONCELLOS, Secrétaire d'État.
L'ARCHEVÊQUE de Bragues.
MELLO, }
MENDOCE, } Conjurés.
ALMADA, }
ALVARE, Gentilhomme Portugais.
LEMOS, Négociant juif.
FLORA CATHARINA, fille du duc de Bragance.
Le Capitaine FABRICIO.
SANTONELLO, Cordelier.
FRANCISQUE, Officier des gardes de la Vice-reine.
PIETRO, valet de Pinto, muet.
Hommes et Femmes de la cour de la Vice-reine.
Troupe de Conjurés

La Scène est à Lisbonne et aux environs.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
51.

Mme DOLMAR.

Je ne veux pas trop approcher du souverain.

LE DUC.

Est-ce que je le suis?

Mme DOLMAR.

On dit à la cour que vous prétendez à le devenir.

LE DUC.

Mensonge!

Mme DOLMAR.

Tenez, la maîtresse d'un Roi..

LE DUC.

Est souvent celle du royaume. Ainsi, que je règne jamais, vous régnerez : mais en vérité, je préfère au sceptre de Lisbonne mon duché de Bragance, et le nom de votre amant.

Mme DOLMAR.

Vous ne le porterez point.

LE DUC.

Osez donc parler encore de ma puissance! Moi, l'humble rival de mon secrétaire Pinto, que vous me préférez.

Mme DOLMAR.

Sans doute. C'est un homme ennemi des

cabales, loyal, uni, bon, qui n'aime que moi, ne songe qu'à moi, et n'a pas la moindre malice dans le cœur. Mais vous! je rougis de répéter les contes que l'on débite: que vous nourrissez des projets ambitieux; que vous tirerez de la poussière de vieux titres pour vous faire roi; que l'on souffle la discorde en votre nom; que, peu content de plaire et de jouir, de vivre au milieu d'amis qui ne flattent point, et de femmes qui vous choisissent pour vous-même, vous sacrifierez ces avantages au frivole orgueil de porter un sceptre bien lourd, de vous casser la tête dans les affaires, de vous entourer de graves menteurs qui vous courtisent, de pédans qui vous conseillent, et de femmes qui vous cèdent par vanité, par peur ou par avarice.

LE DUC.

Vains bruits que tout cela! Ne m'accusez pas de courir après les faveurs de la fortune, quand je ne soupire qu'après les vôtres.

Mme DOLMAR.

Arrêtez, arrêtez! voici Alvare.

SCÈNE II.

LE DUC, Mme DOLMAR, ALVARE.

LE DUC.

ALVARE, eh bien! où sont nos chasseurs ?

ALVARE.

Fort loin. Le bois est coupé de fondrières, de torrens, et je n'ai pu les atteindre.

Mme DOLMAR.

Les insensés! n'avoir pas seulement fait halte avec nous! c'est ce comte de Comines qui les pousse.

LE DUC.

Quelle joyeuse vie on mène au château d'Almada! Nulle langueur, nul moment perdu. Chasse, jeux, festins, fêtes, de bons amis, des femmes, et la vie d'Épicure... Vive l'indépendance et la joie!

ALVARE.

La nôtre sera bientôt troublée.

Mme DOLMAR.

Pourquoi ?

ALVARE.

Le Duc part demain pour Madrid.

LE DUC.

Demain, oui ; je pars demain.

Mme DOLMAR.

La Duchesse ne devait-elle pas vous faire ici ses adieux ?

LE DUC.

Je l'attends : le trajet qui sépare ce lieu de la ville n'est pas long, et je ne veux pas donner matière aux discours par ma présence à Lisbonne. Ma prudence confondra la malignité.

ALVARE.

Ces enragés Espagnols ! je les hais ! je voudrais de bon cœur que toutes les vues qu'ils vous prêtent fussent réelles.

LE DUC.

Fi !

ALVARE.

Je vous servirais de mon épée.

LE DUC.

Ne dites pas cela.

ALVARE.

Je me ferais mettre en pièces pour vous.

LE DUC.

De grâce....

ALVARE.

Tel que vous me voyez, j'abhorre et Philippe et son ministre, et le secrétaire d'état, ce méchant Vasconcellos, son agent en Portugal.

LE DUC.

Chut!

ALVARE.

Je le déclare hautement, moi.

LE DUC.

Prenez garde; c'est vous perdre.

ALVARE, bas au Duc.

Vous croyez!... Madame Dolmar est sûre

LE DUC

Mais étourdie.

Mme DOLMAR.

Parlez librement; quoiqu'attachée à la vice-reine, je vous suis dévouée, vous le savez : mais dites-moi, madame la Duchesse est-elle du voyage à Madrid?

LE DUC.

Cette idée de notre séparation jointe aux impostures répandues sur moi, les intrigues de la cour, tout l'afflige. Je n'ose la conduire à Madrid; le train de cette ville lui déplairait.

Mme DOLMAR.

Et alarmerait votre jalousie...

LE DUC.

Sa vertu...

Mme DOLMAR.

Madrid est le pays aux aventures, aux symphonies nocturnes; cela tourne la tête d'une femme.

LE DUC.

La mienne m'aime tendrement. Les attachemens des femmes les garantissent mieux encore que leurs principes. Leur cœur a plus d'un assaut à soutenir : quand la seule vertu le défend, on y fait brêche; quand c'est l'amour, la place est imprenable.

Mme DOLMAR.

Pour moi, qui ne veux aimer personne, la vertu me fait donc courir bien des risques.

LE DUC, bas à Madame Dolmar.

Pinto vous garantira.

Mme DOLMAR.

Que disions-nous de la Duchesse?

LE DUC.

Qu'elle a le goût de la retraite et de l'étude. Elle serait même à présent dans ses terres, sans son amitié pour la vice-reine qui la retient à Lisbonne.

Mme DOLMAR.

Respectable femme! occupée de sa fille, avide de lecture, étrangère à tous les plaisirs de son âge et de son rang. Quelle différence entre elle et moi, qui n'ai pas le tems de penser et à peine de sentir! mais je m'amuse et je ris... Qu'avez-vous donc?

LE DUC, préoccupé.

Rien...

ALVARE.

Monsieur le Duc...

LE DUC.

Quoi?

ALVARE.

Vous n'imaginez pas que je me sois compromis par mon emportement?

LE DUC.

A l'avenir, soyez plus sage.

ALVARE.

Que voulez-vous? je ne ménage rien quand la colère m'emporte.

LE DUC.

Eh! voici Pinto avec ma chère fille.

SCÈNE III.

LE DUC, Mme DOLMAR, ALVARE, PINTO, DONA FLORA CATHARINA, UNE DAME DE COMPAGNIE.

PINTO.

MONSEIGNEUR, nous précédons madame la Duchesse.

FLORA au Duc.

Que j'avais hâte de vous revoir, Monsieur!

LE DUC.

Embrasse-moi, ma fille. O mes amis ! voilà mon orgueil, mes délices. Charmante modestie ! elle cherche un refuge dans mon sein, contre un embarras qui l'honore... Dites-moi si toutes les vanités de la terre valent ces plaisirs que me prodigue la nature?

FLORA.

J'ai bien souffert de votre longue absence, et vous nous quittez encore, m'a-t-on dit?

LE DUC.

Peu de tems, j'espère.

FLORA.

Conduisez-nous en Espagne, Monsieur ; ne nous séparez pas de vous.

LE DUC.

Je ne le puis.

FLORA.

Et vous dites aimer votre fille !

LE DUC.

Plus que ma vie.

Mme DOLMAR.

Aimable enfant !

FLORA à Madame Dolmar.

Joignez-vous à mes prières... Reprochez-lui sa dureté... Il nous abandonne, moi, ma mère... J'en ai pleuré toute la nuit.

ALVARE.

En effet, si le vœu du roi vous appelle, pourquoi fixer votre famille à Lisbonne ?

FLORA.

C'est ce que je dis.

Mme DOLMAR.

Consentez et emmenez-la : ce voyage ne sera plus pour vous qu'une partie de plaisir.

FLORA.

Madame a raison.

PINTO.

Nul obstacle, Monseigneur ; donnez vos ordres pour les préparatifs.

FLORA.

Oui, Monsieur, oui, mon père.

LE DUC.

Il m'est douloureux de vous refuser.

PINTO, bas au Duc.

Congédiez.... congédiez.

LE DUC.

Hé! les chevaux sont-ils prêts?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN PIQUEUR.

LE PIQUEUR, entrant.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Allez, mes amis, je vais dire un mot à la Duchesse, et vous rejoins à l'instant même; Madame, excusez-moi. Et vous, Madame, conduisez Flora; faites-lui voir la rive du Tage, et les belles forêts qui avoisinent le château.

Mme DOLMAR.

Flora monte-t-elle à cheval?

LE DUC.

Doucement: elle ne joint pas comme vous,

aux grâces de son sexe, la force et les habitudes du nôtre.

Mme DOLMAR.

Oh bien ! je lui sers de maître et je vais lui montrer... Ne craignez pas ! nous serons là, Madame et moi.

FLORA, au Duc.

Nous vous reverrons bientôt ?

LE DUC.

Je ne tarderai pas.

Mme DOLMAR.

Je veux rendre mes devoirs à la Duchesse, dites-le lui bien.

ALVARE.

Moi, la saluer ! Vous nous retrouverez tous au chemin des grands taillis.

LE DUC.

Plaisir et bonne chasse ! voilà le mot d'ordre.

SCÈNE V.

PINTO, LE DUC.

PINTO.

Monseigneur, ils vont venir ; je cours les

attendre et les guider, de peur qu'ils ne soient aperçus. La partie est liée; madame la Duchesse qui s'avance, vous dira où nous en sommes. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Il est tems de vous déterminer, Monsieur; les obstacles de la part de la cour augmentent à toute heure. Je viens fixer, s'il se peut, votre irrésolution dangereuse. Demain l'amiral Lopez Ozorio, envoyé d'Espagne, croit vous emmener à Madrid; demain il faut que tout éclate.

LE DUC.

Il faut que tout reste en paix comme aujourd'hui.

LA DUCHESSE.

Q'est-ce à dire, Monsieur ?

LE DUC.

Laissons, laissons-là nos chimères.

LA DUCHESSE

Est-ce ainsi que vous nommez de nobles projets d'élévation ?

LE DUC.

Qui me feraient donner le nom de rebelle.

LA DUCHESSE.

Celui de libérateur.

LE DUC.

Croyez-moi, Madame, dépouillez les choses des grands mots dont vous les enveloppez. Que désirez vous ? Me faire roi ! Eh bien ! plus j'y pense, moins je me trouve propre à faire ce métier.

LA DUCHESSE.

Je ne comprends rien à ce langage.

LE DUC.

Je n'en ai pourtant jamais changé ; et vous vous obstinez à ne pas l'entendre, à m'engager dans une conspiration infernale.

LA DUCHESSE.

N'êtes-vous pas touché du malheur des Portugais ?

LE DUC.

Du moins je n'en suis pas l'auteur.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous insensible au zèle des grands pour votre cause ?

LE DUC.

Les grands ne m'aiment pas plus qu'un

autre ; ils me jettent en avant, parce que mon nom les appuie. Le duc de Villaréal, le marquis d'Aveiro, leur conviennent autant que moi. Tenez, tenez, j'abdique volontiers en leur faveur.

LA DUCHESSE.

Raillez-vous ? Quoi ! à la veille d'un jour si désiré, d'une conjuration prête à éclore... après tant de soins que j'ai pris !...

LE DUC.

On rompt des projets plus avancés, et j'ai changé d'avis.

LA DUCHESSE.

Comment ?

LE DUC.

Lorsqu'à mon lever j'ai vu ce beau ciel, ces prairies, ces champs peuplés de paisibles cultivateurs, ce réveil de la nature, et cette riante jeunesse animant de la voix et du cor leurs chevaux, leurs chiens fidèles ; lorsque j'ai respiré l'air embaumé du matin, que votre image est venue rendre à mes yeux mon habitation plus belle et plus pure, mon cœur a palpité vivement ; il était plein de bonheur, de joie. Ces douces émotions m'inspiraient un mépris, un dégoût profond pour de maudites manœuvres.... Excusez-moi, je frémis sur les dangers de votre ambition.

LA DUCHESSE.

Que sert donc ce rendez-vous donné, cet entretien promis à quelques membres de notre conseil secret ?

LE DUC.

A rien, Madame. La perspective éloignée du trône m'a d'abord séduit comme un sot ; maintenant que je suis prêt à y monter, je sens que je m'y tiendrais mal.

LA DUCHESSE.

Quels étranges sentimens !

LE DUC.

Il vous paraissent bien rampans, bien vulgaires : mais que faire d'un homme emmailloté dans tous les préjugés, qui craint les divisions, qui aime le repos, la vertu, sa patrie et sa femme comme un bon bourgeois de Lisbonne ? Pour vous qui avez une tête forte, cela vous fait pitié, je le vois. Là, en bonne foi, suis-je de caractère à former des brigues ? D'ici à l'exécution, je ferai, si je m'en mêle, une quantité de maladresses, et comme il y va de la tête...

LA DUCHESSE.

Et comme infailliblement vous la risquez en vous endormant au lieu d'agir...

LE DUC.

Mille et mille difficultés se présentent...

LA DUCHESSE.

Ainsi votre esprit s'environne de tous les obstacles qu'il se crée ; et si vous n'en aviez de véritables à surmonter, où serait la gloire de l'entreprise? Mais il n'est point de périls dont votre courage s'étonne! Que m'objectez-vous donc? Les dispositions du peuple? elles sont tournées en votre faveur. La surveillance du secrétaire d'État? elle est trompée par l'activité de Pinto. Les partis qui divisent l'empire? ils sont prêts à s'unir pour vous contre la tyrannie castillane. Vos amis vous servent en aveugles. Dites un mot, tous les bras sont armés ; cependant quelle est votre indolence ! elle vous livre à vos ennemis, à la risée d'une cour qui vous flatte pour vous attirer et vous perdre. Le secrétaire d'état Vasconcellos est trop habile pour n'avoir pas d'avance forgé les chaînes qui vous attendent à Madrid. Peut-être... oui, votre mort peut-être est résolue. Au point où vous voilà, choisissez de régner ou de périr.

LE DUC.

Eh bien! je périrai, s'il le faut; mais je n'entraînerai pas dans ma ruine des amis, une épouse et ma fille. Madame, non, vos craintes ne sont pas des argumens. Je ne m'engagerai pas dans ce dédale d'intrigues... Que gagnerai-je à cela?... Jamais plus brillante destinée ne seconda les désirs d'un homme. Né dans un rang illustre, riche des

revenus de provinces entières, universellement estimé, chéri, entouré des heureux que je fais, heureux moi-même, ma vie est un continuel enchaînement d'honneurs acquis et de tranquilles jouissances. Que faut-il de plus? J'échangerais ma douce existence contre un vain titre de roi! Je fraierais ma route à travers les haines, les ruses, les bassesses, les meurtres; nécessités cruelles des renversemens politiques! Favorisé du ciel, si je n'obtenais pas, pour tout prix, la mort d'un vil conspirateur dont la rage pousse avec lui sur l'échafaud toute sa famille proscrite!

LA DUCHESSE.

Les Portugais seront bien payés de leur confiance en votre personne!

LE DUC.

S'il faut les défendre en soldat, je suis prêt; mais me jeter à la tête d'un parti qui me couronne, c'est mettre mon ambition particulière à la place du bien de tous.

LA DUCHESSE.

Et si à votre refus le Portugal s'élève en république, pour qui vous déclarez-vous, entre le roi d'Espagne et ce gouvernement?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Et s'il choisit un autre prince?

LE DUC.

Pour ma patrie.

LA DUCHESSE.

Prouvez donc que vous la voulez défendre en cessant de contrarier nos utiles projets... Arrivez, Pinto, achevez de décider votre maître.

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Balancerait-il encore ?

LE DUC.

Non, je suis résolu.

PINTO.

J'y comptais; l'incertitude est le tourment des sots.

LE DUC.

Et tout complot, le crime de l'ambition.

PINTO.

Nous ne complottons point; on vous attaque, nous vous défendons... Votre Altesse permet que je donne un ordre ? Pietro, Pietro !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIETRO entre, Pinto lui parle à l'oreille.

LE DUC.

Je n'ai pas encore vu ce garçon-là.

PINTO.

C'est un de mes valets; intelligent, exact, il me paie en fidélité les soins que j'en ai pris à la suite d'un accident qui l'a rendu muet pour la vie. Aussi, jamais service plus silencieux ne fit honte aux valets raisonneurs. Revenons au fait, Monseigneur: se peut-il que vous désapprouviez ?...

LE DUC.

Toutes vos menées.

PINTO.

Comment? paieriez-vous d'un ingrat désaveu le zèle de vos serviteurs? Demain, je vous salue d'un nouveau titre, ou l'on verra tomber la tête de Pinto.

LE DUC.

Puissions-nous tous deux perdre la vie, plutôt que d'allumer la guerre!

PINTO.

Il y a rarement combat où les forces sont

trop inégales. Les troubles de Catalogne ont contraint l'Espagne à retirer ses garnisons pour grossir l'armée : les Portugais sont liés d'un sentiment unanime ; une fois soulevés, entre la liberté et le châtiment, ils sentiront la nécessité de vaincre. Vos partisans commandent les flottes, gardent les côtes, tiennent les places fortes ; une ordonnance de cinquante mille ducats envoyés par le roi pour lever des troupes, vous a servi à payer vos créatures ; on vous aime, on vous choisit, on vous nomme ; ainsi nulle résistance au-dedans ; au dehors mille ressources.

LA DUCHESSE.

Le duc de Médina Sidonia mon frère, gouverneur d'Andalousie, nous donnera, s'il le faut, de l'argent, des hommes, des vaisseaux. Tous les princes ennemis de la maison d'Autriche seconderont l'entreprise. Le cardinal de Richelieu vous a laissé à penser, dans les affaires de la Hollande, de quel œil vous verra la France.

PINTO.

Jamais conjoncture ne fut plus décisive. Le jour est pris, et nos gens sont prêts.

LA DUCHESSE.

Soyez sensible, Monsieur, à ces preuves de dévouement ; les premiers pas sont faits ;

après avoir ourdi un complot, on n'en assure l'impunité qu'en l'exécutant.

LE DUC.

Ne redoutez-vous pas les recherches et le pouvoir de l'inquisition ?

PINTO.

Elle nous servira.

LE DUC.

L'autorité ecclésiastique a tant de forces ?...

PINTO.

Elle nous appuiera.

LE DUC.

Que veux-tu dire ?

PINTO.

Que nous avons un moine, dom Santonello, de la stricte observance de saint François.

LE DUC.

Ils ont pour eux l'archevêque de Bragues.

PINTO.

Nous avons celui de Lisbonne, chez qui se sont tenues nos assemblées. Il est éloquent, téméraire, fanatique ; il fera schisme. Archevêque contre archevêque. Fallût-il un cardinal, nous l'aurions ; et qu'il y eût deux papes en Europe, nous en aurions un.

LE DUC riant.

Il ne doute de rien.

PINTO avec force.

Patience, audace et volonté ; voilà de quoi renverser le monde. Mais qui sait vouloir ? Personne.

LE DUC.

J'admire qu'il ait pu concilier les rivalités des grands.

LA DUCHESSE.

En promettant à ceux de votre cour qu'ils obtiendront toutes les dignités ; et aux gentilshommes des provinces d'humilier ceux de votre cour.

PINTO.

Quant aux roturiers qui déclamaient contre les titres, on leur a promis des lettres de noblesse.

LE DUC.

Nommez-moi ceux des nôtres qui doivent se rendre ici ?

LA DUCHESSE.

Almada dont vous connaissez l'inimitié contre le secrétaire d'État et contre la vicereine ; caractère sombre, altier, généreux et indépendant : c'est du fiel de sa haine qu'il nourrit ses sentimens pour la liberté publique. Des goûts solitaires ont rendu ses

vertus âpres et chagrines, il est inébranlable et prudent.

LE DUC.

Je le connais.

LA DUCHESSE.

Le grand-veneur Mello, que l'intérêt de sa fortune attache à la grandeur future de notre maison. Il est intrigant et avare.

PINTO.

Vasconcellos qui le craint, paie deux ou trois mille ducats pour le faire suivre et savoir ce qu'il dit ; en lui donnant moitié, il l'eût fait taire. Mais vos libéralités l'ont rendu notre complice.

LE DUC.

Ainsi vous me ruinez en frais qui deviendront superflus.

PINTO.

Hé ! hé ! Monseigneur, les partis se vendent et s'achètent. Tout est au poids de l'or.

LE DUC.

Mendoce n'est-il pas du nombre ?

LA DUCHESSE.

Oui ; un génie ambitieux, remuant, façonné pour les révolutions, sans préjugés, sans frein, toujours ennemi du pouvoir qui

gouverne, et cherchant à fonder le sien au milieu des renversemens. Il est violent et hardi.

LE DUC.

Et le quatrième ?

PINTO.

Le secrétaire intime de votre Altesse, moi, qui ne veux ni brouiller, ni gagner à tout ceci, aimant mieux la vertu que l'or, et mieux la gloire...

LE DUC.

Que la vertu.

PINTO.

Hé ! qu'est-ce que la vie sans illustration ? Le sommeil de la brute. La gloire est le rêve du génie.

LE DUC.

Que te sert de te consumer dans les travaux, de t'user avant l'âge ?...

PINTO.

Qu'importe, si mon nom dure plus que moi !

LE DUC.

De tenter des hasards où tu te feras tuer.

PINTO.

Pour ne jamais mourir.

LE DUC.

N'attendez-vous pas encore le capitaine Fabricio ?

PINTO.

Et le cordelier. Ils doivent faire ici leur première entrevue. J'ai craint que, les employant tous deux à l'insçu de chacun, comme de coutume, ils ne m'accusassent de méfiance, s'ils en étaient instruits l'un et l'autre; c'est ce qui m'a décidé à les réunir.

LE DUC.

De quelle trempe est ce capitaine ?

PINTO.

Une machine de guerre. Homme d'exécution, inhabile au conseil, instruit dans son art, borné dans tout le reste; mais, armé d'un cœur de fer, il expose sa vie aussi froidement qu'il donne la mort. Un chef si déterminé, à la tête de quelques soldats, suffirait à bouleverser Lisbonne. Vous l'allez connaître.

LE DUC.

Non, vous dis-je, je ne paraîtrai point devant eux; ils n'arracheront point mon consentement.

LA DUCHESSE.

Vous ne le pouvez refuser.

LE DUC.

Ils doivent s'y attendre.

PINTO brusquement.

Morbleu ! Monseigneur, si nous succombons, laissez-nous pendre ; mais si nous l'emportons...

LE DUC, irrité.

Qu'oserez-vous ?

PINTO.

Vous proclamer en dépit de vous-même.

LE DUC.

Vous extravaguez... ou plutôt, pris par ma facilité dans vos piéges, je perds l'aimable douceur, les délices d'une vie égale, riante et paisible.

PINTO.

Eh ! les agitations de la vie domestique ont-elles rien qui ne soit comparable à celle où vous entrez ? Pour le but, quelle différence ! Là, le présent qui nous échappe ; ici, l'avenir qui nous reste. Que les festins, la danse, le jeu réclament nos veilles, nous les consumons en fatigues, comme pour les plus grands travaux ; qu'une contestation s'élève sur nos droits lésés, sur nos biens ravis, sur notre rang disputé, aussitôt la chicane, les arrêts, les appels nous accablent de soucis et dévorent notre exis-

tance. N'aspirons-nous qu'au doux avantage de plaire au beau sexe? autre enfer! Les soins, les rivalités, les soupçons jaloux, les duels, le meurtre, le poison, fondent sur les malheureux amans comme sur des candidats politiques. Quel plaisir pur et tranquille ici-bas? Celui de forcer à la chasse des animaux fugitifs? Il n'est souvent pas plus difficile de débusquer les hommes qui nous nuisent; craintives bêtes, moins innocentes que celles que vous poursuivez dans les bois. Appliquons donc l'emploi de notre vie aux illustres entreprises, qui ne coûtent pas plus et qui valent davantage. J'aperçois, je pense, le capitaine.

LE DUC.

Je vous laisse, et viendrai moi-même remercier vos amis, sitôt qu'ils seront assemblés.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Courage, Pinto! le Duc cèdera bientôt à nos instances; je le suis, et j'espère le décider.

SCÈNE IX.

PINTO, LE CAPITAINE FABRICIO.

PINTO.

CAPITAINE, vous n'avez rencontré?...

LE CAPITAINE

Personne. On chasse là-bas; j'ai entendu, dans la forêt, les chiens et le son du cor.

PINTO.

Le Duc doit vous venir témoigner sa gratitude.

LE CAPITAINE.

De quoi? Né Portugais, je fais mon devoir. Il est tems de frotter ces Castillans. C'est un plaisir que je me donne, plutôt qu'un service que je lui rends.

PINTO.

Çà, Capitaine, avez-vous pourvu aux accidens? Supposons qu'un lien se brisât tout-à-coup, aurons-nous de quoi renouer la trame? Si les soldats du palais résistent?...

LE CAPITAINE.

Ils sont morts.

PINTO.

Si le gouverneur de la citadelle tient bon?...

LE CAPITAINE.

Il sera pendu.

PINTO.

Si les officiers refusent de commander?...

LE CAPITAINE.

Ils ont promis.

PINTO.

Quelques-uns ; mais les autres ?...

LE CAPITAINE.

Plieront.

PINTO.

Les grands d'Espagne et les partisans de la vice-reine se défendront.

LE CAPITAINE.

Mal.

PINTO

Que présagez-vous de la disposition du peuple ?

LE CAPITAINE.

Bien.

PINTO.

Si l'on soulève quelques furieux à prix d'argent ?...

LE CAPITAINE.

Feu !

PINTO.

C'est sans réplique. Çà, écoutez-moi, capitaine. J'ai fait confidence de nos desseins à

un honnête cordelier qui donnera sa sanctification à notre cause. Il importe que vous le connaissiez : c'est un saint homme pour lequel je vous demande égards et confiance. Pardonnez-moi, si j'ai retardé jusqu'à ce jour votre entrevue. Le voici qui paraît, je vais lui parler de vous.

SCÈNE X.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

PINTO, au Cordelier.

Père Santonello, c'est là le capitaine dont je vous ai parlé ; il est nécessaire que vous sachiez à quoi vous en tenir sur son compte. C'est un brave militaire qui n'a pas l'esprit éclairé comme vous, mais qui soutiendra notre sainte querelle de son épée. La douceur de votre profession condescendra sans peine à la brusque franchise de la sienne.

SANTONELLO.

Nous ne sommes ici-bas, mon fils, que pour nous secourir et nous aimer en frères.

PINTO.

Capitaine, je vous présente le révérend père don Santonello; mon père, voici le capitaine Fabricio.

LE CAPITAINE.

C'est toi, caffard !

SANTONELLO.

C'est toi, damné !

PINTO, épouvanté.

Qu'est-ce ?.... quoi !.. vous vous connaissez !... D'où ?.. depuis quand ?.. comment ?

SANTONELLO.

Un excommunié qui fait outrage au ciel par son amour pour une Juive !

LE CAPITAINE.

Un moine qui se hasarde à me trouver chez elle !

SANTONELLO.

Santa Theresia !

PINTO.

Avez-vous le diable au corps de vous quereller ainsi ? troublerez-vous par ce scandaleux débat l'union qui nous est nécessaire ? Ne tendons qu'à notre but.

LE CAPITAINE.

Je ne veux entrer dans aucune affaire avec ce maudit cordelier.

SANTONELLO.

Cet hérétique nous soufflerait de damnables inspirations.

LE CAPITAINE.

Ton nom sera connu et honni dans tout Lisbonne.

SANTONELLO.

Le tien inscrit au tribunal du saint-office.

PINTO.

O enragés!... O enfer!... vous alliez chez cette femme, capitaine, pour vous distraire et boire?... et vous, pour l'intérêt de son salut?

SANTONELLO.

Hélas! oui, j'espérais la...

PINTO.

La convertir.

LE CAPITAINE.

Moi, j'allais...

PINTO.

La consoler de quelque chagrin. Hé! qu'y a-t-il, je vous prie, de plus louable que de soulager l'infortune et de purifier l'ame d'une jeune personne? (*Bas au capitaine.*) Il ne vous sied pas de vous fâcher contre un moine, et l'habit de son ordre vous commande des ménagemens. (*Bas au cordelier.*) Votre religion vous défend ces violences, et vous devez absoudre ces sortes de passions

dans un homme de son état. Allons, allons, embrassez-vous cordialement.

LE CAPITAINE.

Si je n'étais pas l'agresseur...

SANTONELLO.

Si je n'étais pas l'offensé...

LE CAPITAINE.

Si ce n'était en faveur de Pinto...

SANTONELLO.

Si ce n'était au nom du Dieu de paix...

PINTO.

Hé ! là ! là ! que cette embrassade enveloppe la procédure !

LE CAPITAINE.

Sans rancune, mon révérend.

SANTONELLO.

Ainsi soit-il, mon fils!

PINTO.

Bon présage de négociation, que d'avoir réconcilié un militaire et un moine irrités. Où diantre m'étais-je fourré ?... Ah ! je vous attendais, Messieurs.

SCÈNE XI.

PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

PINTO.

Vous aurez sans doute plus d'empire que moi sur le Duc. Il marque une répugnance obstinée à entrer dans nos vues; et les meilleures raisons ont échoué contre ses refus.

ALMADA.

Ce n'est donc point le chef qu'il nous faut. Quoi! les injustices, les ravages dont gémit le Portugais; quoi! l'indignation qui doit pénétrer les ames contre nos ennemis; la ruine de Lisbonne consommée en transférant le commerce des Indes à Cadix; les fureurs du comte Olivarès et des chefs de l'état vendus à la vice-reine; l'arrière-ban publié par le roi pour transplanter en Catalogne la fleur des plus nobles familles, et les y détruire par la pauvreté, la faim ou la guerre; quoi! nos domaines livrés à des colonies étrangères; tant de puissans motifs ne l'arrachent point à sa langueur! Je le déclare; ce n'est point là le chef qu'il nous faut.

MELLO.

Il a raison.

MENDOCE.

Il dit vrai.

LE CAPITAINE.

Assurément.

PINTO.

De la prudence, Messieurs! perdez-vous sitôt la mémoire des débats où nous flottons depuis un mois? Il ne s'agit plus de regarder et de choisir; allons au fait, et soyons indépendans.

ALMADA.

Je le serai, moi. J'ai là une force que ne vaincront ni la crainte, ni les cachots, ni le fer, ni le feu.

LE CAPITAINE.

Voici un bras qui fera trembler la Castille.

SANTONELLO.

Le ciel nous voit et nous bénit.

MENDOCE.

Notre ligue aurait eu besoin, je crois, du secours d'un de nos alliés.

ALMADA.

Faire vider les querelles domestiques par nos voisins?

PINTO.

Oui, comme ces faux braves qui s'insultent

et font battre leurs témoins. C'est aux naturels d'un pays de le défendre.

MELLO.

L'appât du gain doublera les efforts; les hautes promesses que j'ai faites au nom de votre maître...

MENDOCE.

Mes agens ont visité les bourgs, le port, les cabarets. Les bateliers, les manufacturiers sont à nous.

PINTO.

Du vin, du vin et des liqueurs pour allumer les cerveaux; des chansons pour exalter; des libelles pour aigrir; de chauds orateurs pour fixer les irrésolus; des querelles pour attrouper les curieux; quelques mensonges au nez des crédules de la ville: surtout force écrits défendus, afin qu'on se les arrache.

MENDOCE.

Je promets le soulèvement à telle ou telle heure donnée. Il n'y a qu'une voix contre Vasconcellos.

ALMADA.

Le lâche est d'autant plus coupable, que, né Portugais, il sert de ministre aux cruautés de Philippe.

MELLO.

Qu'en fera-t-on?

MENDOCE.

Hier on a prononcé sur lui.

MELLO.

Quoi ?

LE CAPITAINE.

Tué.

SANTONELLO.

Bénédéto. Et cet archevêque de Bragues, qui règne au nom de la vice-reine ?

MENDOCE.

Lui !.. Son royaume est de l'autre monde.

ALMADA.

L'Archevêque de Bragues... Je réclamerai. Faut-il qu'une juste vengeance ressemble à la furie ? Déshonorons notre cause en multipliant les victimes ; suivons l'exemple des barbaries que nous voulons punir ; mettons la rage à la place de la fermeté, et proscrivons l'archevêque de Bragues. J'ose demander pourquoi ? Pour des systêmes contraires aux nôtres. Réduisons-le à l'impuissance de nuire, d'accord ; mais respectons les jours du prélat. La vie d'un homme innocent vaut mieux que les querelles de parti.

MELLO.

Et s'il s'empare des fonctions du secrétaire ?...

SANTONELLO.

S'il soulève le clergé ?...

LE CAPITAINE.

S'il se jette dans la citadelle ?...

ALMADA.

Je réponds de lui sur ma tête. Ne comptez sur moi que si la sienne est épargnée.

LE CAPITAINE, bas à Pinto.

Voulez-vous me croire, Pinto? Cet homme-ci balance, il nous dénoncera... Ne serait-il pas à propos d'y remédier ?

PINTO.

De qui parlez-vous ?... d'Almada ?

LE CAPITAINE.

Il m'a l'air douteux.

PINTO, bas.

Sûr comme ton épée. (*Haut.*) Que risquons-nous en effet à laisser vivre le prélat ? Engourdi dans l'autorité, il vous niera sa chute, alors qu'il ne restera que les promotions à faire. C'est un de ces sages routiniers, encroûté dans la vieille politique et croyant qu'il est des impossibilités. Bonnes gens qui n'aperçoivent pas les symptômes du poison qui les tue. Restons unis, épargnons-le ; aussi bien serait-ce fonder le pouvoir du duc sur de sanglantes exécutions : son crédit nous

est utile; pressons-le, prions-le, forçons-le, s'il le faut, à devenir notre chef.

MELLO.

N'est-ce pas lui qui s'approche?

MENDOCE.

Lui-même.

SCÈNE XII.

LE DUC, PINTO, LE CAPITAINE, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

LE DUC.

Je vous salue, Messieurs. Bonjour, Almada. Comment vous va, Mello? Et vous, Mendoce? Capitaine, on m'a parlé de vous, j'aime les braves officiers. Eh bien! mon révérend, que dites-vous de ce séjour?

SANTONELLO.

Que j'y voudrais une abbaye, Monseigneur.

LE DUC.

Avec le ciel tout s'arrange. Serez-vous de notre chasse, Almada? Pinto, madame Dolmar court le bois; elle aime à vous rencontrer sur sa route.

PINTO, avec humeur.

Quand on a couru mille dangers à vous

servir, on peut risquer de vous déplaire. Que disons-nous ? raillons-nous ? sommes-nous à une partie de plaisir ? Ces Messieurs viennent connaître vos intentions.

ALMADA.

Si le Duc ne répond pas au coup-d'œil que le Portugal entier jette sur sa personne, il mérite le reproche éternel de son pays et de sa race illustre dont il ruine les droits.

MENDOCE.

Les mesures sont prises ; on n'a besoin que de votre autorisation.

SANTONELLO.

Au nom de Dieu !

LE CAPITAINE.

Au nom de l'honneur !

PINTO.

Sauvez vos jours en péril.

LE DUC.

Aurai-je un moyen d'acquitter jamais ces offres de service ?... Hélas ! j'en suis touché aux larmes ; cependant ma situation...

ALMADA.

Est un motif pour vous rendre.

LE DUC.

Vos dangers...

MENDOCE.

Se réalisent, si vous nous abandonnez.

LE DUC.

Votre dévouement...

MELLO.

Vous garantit le succès.

LE DUC.

Votre perte...

PINTO.

Est impossible en vous mettant à notre tête.

LE DUC.

De grâce... veuillez m'entendre... ne me forcez pas à rougir de moi-même. Non, le duc de Bragance n'est pas indigne de la confiance publique... Mais ce bon archevêque de Lisbonne; mais tant d'amis sous le couteau pour moi, vous, Almada, vous tous, Messieurs... Cela me fait frémir. Pourrai-je me consoler d'avoir ouvert sous vos pas l'abîme qui vous engloutirait?.... Si la cour a juré ma mort, oui, je la préfère à l'horreur de me flétrir par la chute de mes fidèles défenseurs (*Il leur prend à tous la main.*) de me souiller d'une tache sanglante. Laissez-moi, mes amis; vos titres à ma reconnaissance sont gravés là, au fond de mon cœur... Je vous remercie, Mello,

de vos vues flatteuses à la gloire de ma maison; je vous rends grâce, Almada, de l'honneur que me fait votre estime... Souffrez que je me retire... Ecouter vos demandes, serait vous précipiter dans cette entreprise, et je puis seulement vous jurer qu'il n'est pas un paysan qui risquât pour vous sa chaumière de meilleur cœur, que je vous sacrifierais ma fortune et ma vie.

ALMADA.

Et nous nous applaudissons d'avoir exposé nos biens et nos personnes pour le salut de la vôtre; car, ne nous y trompons point, nos premières démarches attachent notre sort au succès de la dernière; et dussions-nous reculer maintenant, la moindre lumière portée dans la suite à Vasconcellos, l'éclairerait assez pour notre ruine.

LE DUC.

Vous êtes menacés ?... Il suffit; je n'examine plus rien. Celui-là est ingrat et lâche qui délibère et balance quand ses amis sont en danger. Comptez sur moi. (*Il sort.*)

PINTO.

C'est assez, Monseigneur. Il est à nous.

SCÈNE XIII.

PINTO, LE CAPITAINE FABRICIO, SANTONELLO, ALMADA, MELLO, MENDOCE.

ALMADA.

Retournons à Lisbonne, et rendons sa réponse à notre assemblée.

PINTO.

Ne comptons pas sur lui pour soulever la province d'Alentéjo. Dressons nos manifestes, nos batteries; dépêchons les courriers, et que le coup porté à Lisbonne ébranle tout le Portugal ensemble. Je vais demander au duc une lettre pour l'amiral dom Lopez Ozorio, voulant retarder de deux jours le prétendu départ pour Madrid. Que sait-on ?... ayons du tems devant nous.

MELLO.

Ne craignez-vous pas que l'on ne pénètre ? ...

PINTO.

Rien. On l'attend à Madrid; un grand hôtel est meublé; les livrées prises, sa maison partie, les fêtes annoncées, et les jeunes femmes, dans l'impatience, inventent déjà leurs modes et leur parure. Santonello, Vasconcellos ne soupçonne pas la fausseté des confidences que vous lui faites sur nous ?

SANTONELLO.

Tout subtil qu'il soit, il est loin de se douter...

PINTO.

Qu'il vous paie pour le tromper. Quittons-nous, et suivons des routes différentes.

ALMADA.

Adieu.

PINTO.

Adieu... Tous... ce soir... Je vais ramener la Duchesse et sa fille à Lisbonne, faire éloigner le Duc... Vous, par le bois. Vous, le long du village. Vous, un fusil en main, chassant l'oiseau. Passez le Tage séparément; surtout l'air désoccupé, le sourire à la bouche, le front libre, et point de ces rides de conspirateur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon du palais de la Vice-reine à Lisbonne.

SCÈNE I.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DOM LOPEZ.

LA VICE-REINE.

Oui, cette suprême autorité de Vasconcellos porte atteinte à la mienne. C'est un droit qu'on lui donne ou qu'il s'arroge; d'une ou d'autre part, j'en suis blessée.

LOPEZ, souriant.

L'intention de la cour, Madame, n'est point de vous mettre en tutelle, comme vous le dites; je m'ouvrirai au comte Olivarez sur l'objet de vos plaintes.

L'ARCHEVÊQUE.

Puérilités que cela! la cour vous adresse les ordres, votre Altesse les fait exécuter; tout est dans l'ordre et revêtu du sceau de votre dignité.

LOPEZ.

On cherche à brouiller... Ces rivalités de pouvoir ne peuvent exister entre le secrétaire d'état et votre Altesse.

LA VICE-REINE.

Entre nous, Monsieur, on a fait diversion aux haines publiques des Portugais, en les rendant particulières. Au mépris de la cause commune, un parti s'est armé contre un parti, et l'Espagne intervenue dans le débat, les a frustrés tous les deux.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez dans l'esprit, Madame, une justesse rare, et touchez admirablement bien le point juste des choses ; c'est cela qui rend le pouvoir du roi inattaquable.

LA VICE-REINE.

On n'est pas sans inquiétude sur les projets du duc de Bragance. Il court des bruits sourds, avant-coureurs d'évènemens sinistres.

L'ARCHEVÊQUE.

Sottises de nouvellistes !

LOPEZ.

Vous savez que Vasconcellos a l'œil pénétrant.

LA VICE-REINE.

Les projets du Duc l'alarmaient à tel point, que vous aviez reçu l'ordre de l'attirer sur

vos vaisseaux, lorsqu'il visita les ports, et de vous assurer de sa personne.

L'ARCHEVÊQUE.

Diable ! c'est un coup d'autorité, cela.

LOPEZ.

Ce devoir me répugnait à remplir, heureux que des obstacles m'en aient dispensé ; je préfère l'emmener amicalement à Madrid selon mes nouvelles instructions. Nous ferons connaissance en route; je saurai enfin quel est le caractère de ce duc. Demain nous partons.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne l'avez point vu ?

LOPEZ.

Jamais.

LA VICE-REINE.

Vous n'avez rencontré le Duc nulle part ?

LOPEZ.

Nulle part.

LA VICE-REINE souriant.

Et sa femme ?

LOPEZ.

Très-fréquemment, depuis que votre Altesse me la fit connaître.

LA VICE-REINE.

Elle vous paraît ?

LOPEZ.

Très-belle.

LA VICE-REINE.

Oui, des yeux assez noirs, et si elle avait le teint...

LOPEZ.

Le sien est d'une fraîcheur !..

LA VICE-REINE.

Oui, pour son âge.

LOPEZ.

Elle est jeune encore.

LA VICE-REINE.

Oh ! fort jeune. Je m'aperçois, Amiral, qu'elle vous plaît trop pour vous en parler davantage.

LOPEZ.

Moi, Madame, je serais bien à plaindre ?... Obligé de m'éloigner dans vingt-quatre heures.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ! l'homme aux galantes aventures !

LA VICE-REINE.

Monsieur l'Amiral, vous aimez la duchesse; elle est l'objet de tous les soins que vous rendez, de toutes les visites que vous faites. Sans doute on vous plaint, on s'étonne d'oublier ses rigueurs jusqu'à vous prêter l'oreille. On rougit de soi-même... cependant on vous dit ce que l'on projette, où l'on va, et pourquoi?... pour vous prescrire de ne pas vous y trouver, de ne plus parler de votre amour ;

toutes belles défenses qui sont autant de secrets engagemens qu'une femme ne tarde pas à sceller d'un nœud plus intime, ou qu'elle ne rompt point sans quelque dommage à sa pudeur : voilà de point en point où vous en êtes.

LOPEZ.

Non, Madame ; et s'il faut le dire, cette sévérité de la Duchesse est plus forte pour m'attirer, que toutes les grâces de sa personne. Une maudite réputation d'inconstance et d'audace que l'on me prête aux yeux de votre sexe, m'a précédé jusqu'ici, et j'en ignore les raisons.

LA VICE-REINE.

Ah ! les discours inconsidérés que vous avez tenus souvent contre les femmes....

LOPEZ.

Contre les femmes !... l'on m'en a bien corrigé. Il ne m'arrivera plus de dire du mal d'elles, et je sais trop ce qu'il en coûte ; mais en bonne justice, devrait-on m'accuser de les haïr ? moi qui souvent ai poursuivi un léger espoir donné par l'amour, plus vivement que toutes les promesses de la fortune. J'étais las d'un commerce infidèle de froides galanteries, de faussetés réciproques, de protestations vaines, lorsque j'ai rencontré madame de Bragance. Son air, sa simplicité noble et touchante, à laquelle toute votre

cour rend hommage, m'ont ému plus vivement que je ne l'avais encore été. Suprême avantage de la vertu ! elle prête son éclat à tous les dehors des femmes ; elle les environne de respect et de soumission, elle embellit leurs manières, elle semble épurer même les traits de leur visage, leur donner des grâces délicates que n'eut jamais l'effronterie. Que vous dirai-je ? elle leur fait remporter ce double triomphe, de s'attacher tout l'amour des cœurs sincères et passionnés, et de mériter toutes les attaques des hommes qui mettent leur orgueil à les séduire.

LA VICE-REINE.

Et votre modestie vous range au nombre de ces derniers ?

LOPEZ.

Hélas ! Madame, je fus sincère autrefois autant que sensible ; mais on m'a si souvent trompé... qu'il m'a fallu réprimer mes inclinations naturelles.

SCÈNE II.

L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, LA VICE-REINE, L'AMIRAL DOM LOPEZ, Mme DOLMAR.

LA VICE-REINE.

D'où venez-vous ainsi, belle dame ?

Mme DOLMAR.

De chasser aux environs d'Almada; je suis accablée. Tenez, monsieur l'Amiral, c'est une lettre du duc de Bragance; il m'en a chargée.

LA VICE-REINE.

Lisez, Monsieur.

LOPEZ.

Il m'annonce un retard de deux ou trois jours, et demande si les ordres laissent à ma disposition...

LA VICE-REINE.

Quoi? de nouvelles lenteurs! Répondez que non.

LOPEZ.

Si vous l'ordonnez, Madame...

LA VICE-REINE.

D'éternels retardemens! Il y a quelque intrigue là-dessous.

L'ARCHEVÊQUE.

Pas la moindre; vous me connaissez, Madame: mes biens sont à vous comme mon sang, et je suis pour votre Altesse dans la plus parfaite sécurité. Considérez donc... les droits d'Espagne... une usurpation affermie.. un siècle bientôt révolu... songez-y... depuis Philippe II... des troupes... des ministres adroits... Mais qu'entreprendrait le duc?...

qu'entreprendrait-il ? il se perdrait, il se déshonorerait. . Fi donc !... fi donc !

Mme DOLMAR.

Entreprendre ! lui ! oh ! rien, je vous assure, Madame ; si votre Altesse eût pu le voir, comme moi, riant, chassant dans la forêt... Sa seule passion est celle du plaisir... il ne poursuit que des cerfs ou des femmes.

LOPEZ.

Il a commandé les armées, et n'a pas pressé l'ennemi moins vivement.

SCÈNE III.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL DOM LOPEZ, Mme DOLMAR, PINTO.

PINTO.

La duchesse de Bragance m'a chargé, Madame, de vous remettre ces paquets ; elle vient vous rendre ses devoirs.

LA VICE-REINE.

Entrons ; je veux parler à Vasconcellos : venez, Amiral, donnez-moi la main.

SCÈNE IV.

PINTO, Mme DOLMAR.

Mme DOLMAR.

PINTO, vous sortez sans me rien dire !... Est-ce là de la galanterie ?

PINTO.

Laissons ce puéril métier aux gens qui ne peuvent s'aimer.

Mme DOLMAR.

Un amour réciproque doit-il ôter le besoin de dire qu'on l'éprouve ?

PINTO.

Il cède à celui de le prouver, et ce désir abrège les discours.

Mme DOLMAR.

Et fait-il prendre la fuite ?

PINTO.

Oui, lorsqu'on craint l'œil des importuns dans un salon ouvert à tout venant, où l'indiscrétion d'un geste fait mille jaloux.

Mme DOLMAR.

Non, lorsqu'on a mille affaires.

PINTO.

Celle de vous plaire est pour moi la première de toutes, et je n'en ai pas de seconde.

Mme DOLMAR.

Qui vous rend donc si ennuyé aujourd'hui?

PINTO.

Le bonheur a sa mélancolie.

Mme DOLMAR.

La vôtre vous sied mal; vous devenez le plus maussade du monde.

PINTO.

Voulez-vous que je rie sans sujet, comme ceux qui n'ont rien dans le cœur?

Mme DOLMAR.

Non, mais quittez cette humeur fantasque. Si l'on dit partout que je suis frivole, ma réputation est faite, et je ne veux pas d'un mari philosophe.

PINTO.

Il faut pourtant l'être pour affronter le mariage.

Mme DOLMAR.

Encore de vieux mots contre les femmes!

PINTO.

Quand on parle de leurs vieilles habitudes, on se répète.

Mme DOLMAR.

Que vous méritez bien ce qui vous arrive !

PINTO.

Que vous nous traitez bien selon nos mérites !

Mme DOLMAR.

Monsieur Pinto !

PINTO.

Madame !

Mme DOLMAR.

Vous êtes insupportable ; je vous hais du fond de l'ame.

PINTO.

Vengez-vous.

Mme DOLMAR.

Comment ?

PINTO.

Épousez-moi vite.

Mme DOLMAR.

Vous me bravez !... vous serez mon époux.

PINTO.

Je me livre, et préfère au repos sans vous, mille dangers en vous possédant. Que ce baiser sur votre main vous rappelle qu'elle m'est promise. (*Il lui baise la main.*)

Mme DOLMAR.

Et que vous l'obtiendrez. Adieu. Le devoir m'appelle auprès de la vice-reine. Il serait d'ailleurs à craindre que l'on ne nous surprît ensemble.

SCÈNE V.

PINTO, seul.

O INSUPPORTABLE gêne que ces fades niaiseries, ces tendresses, ces dehors distraits, pour un homme oppressé de mes inquiétudes! je succombe sous le poids. Qu'ai-je maintenant à faire? L'oisif, pour dérouter les argus... Fatale prévention de la crainte! chaque mot, chaque geste de ceux qui m'abordent, me fait frissonner aujourd'hui. Il me semble que mon cœur est à jour de toutes parts, et je rencontre mille sots qui ne se doutent de rien, dont les yeux m'assassinent. Il me faut tout voir, sans avoir l'air de regarder, caresser ceux que j'abhorre, perdre un tems qui me presse, causer et folâtrer quand un serpent me ronge. Que le jour est tardif!... toutes les heures qui sonnent viennent retentir là... (*Il se frappe le sein.*) Courage! courage!... ces palpitations qui m'étouffent, sont celles d'une joie anticipée... Oh! ces Castillans... O Pinto Rebeiro! sois la gloire de ton nom; veille,

travaille, consume-toi, meurs s'il le faut, et délivre ton pays. Courez, hommes frivoles, courez les fêtes, les divertissemens, vous qui ne séchez pas au feu d'une noble ambition! Passion sourde et terrible, plus dévorante que toutes les autres! elles peuvent se satisfaire par leur indiscrète impétuosité; tu n'arrives à ton but, qu'irritée par le silence et la contrainte... Le coup sera porté.. les vils ressorts mis en œuvre disparaîtront, et après l'intervalle d'un ou de deux siècles, Pinto sera mis au rang des grands hommes. Pourquoi?... pour avoir mené un empire comme la maison de son maître. On vient.... Reprenons le masque.... Hé! c'est le Juif Lemos.

SCÈNE VI.

PINTO, LEMOS.

PINTO.

Vous venez de voir le secrétaire?

LEMOS.

Que ché fiens t'entretenir touchant ine crand affaire te commerce. C'est pourquoi ché fous ai tonné parole te fous foir au passache, tans c'te palais de la fice-reine. Qu'y a-t-il pour fous serfir?

PINTO.

Il ne s'agit pas de moi, cher Lemos ; un grand personnage vous honore d'une confiance particulière, et m'a commandé de m'ouvrir librement avec vous sur ses intérêts les plus cachés.

LEMOS.

Afec moi, qui est c'te personnache ?

PINTO, bas.

Le seigneur dom Juan, généralissime des armées du roi d'Espagne, le duc de Bragance.

LEMOS, surpris et flatté.

Oh !

PINTO, mystérieusement.

Jurez-moi discrétion ; je vous dirai tout bas que demain il doit partir pour Madrid avec l'amiral dom Lopez.

LEMOS.

Oui, c'est un bruit tant la file et tout le monde le tit.

PINTO.

Tout le monde ! tout le monde babille ou jase au hasard.... mais ce que vous tenez de moi, son secrétaire intime, est avéré et indubitable.

LEMOS.

Oh! ché sens pien, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Il me faut aussi vous dire la cause secrète de son éloignement; il est rappelé à la cour par l'ordre du roi Philippe.

LEMOS.

Ché safais encore; c'est in noufelle piplique.

PINTO.

Une nouvelle! oui, que l'on répand sur des conjectures, sur des bruits vagues. Qu'en sait-on pour en parler? Connaît-on les mystères du cabinet? Mais vous êtes à la bonne source, et je vous parle en confidence, moi, de la part du duc lui-même; est-ce clair?

LEMOS.

Oh! assirément, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Une autre circonstance que vous ignorez, et qui jusqu'à ce jour a retardé son voyage, est qu'il manque d'argent.

LEMOS.

Oui, l'on m'a tit tout cela, tout te même.

PINTO.

Fondé sur quoi ? Il n'a pas fait d'emprunt qui donne lieu de le penser.

LEMOS.

Ça, ché l'ai pas ententi tire.

PINTO.

On est donc mal instruit ; car il n'a révélé ce secret qu'à moi qui vous le confie. C'est bien autre chose.

LEMOS.

Oh ! ché conçois qu'il y a in très-crand tifférence, et ché fous remercie, monsié Pinto, te tout ce que fous m'avez appris.

PINTO.

De grace, le silence le plus profond..... » Pinto, m'a dit le duc, le roi d'Espagne » m'appelle, mes finances sont épuisées ; » va trouver Lemos, le plus riche, le plus » considérable, le plus honnête négociant » de Lisbonne, a-t-il ajouté ; homme de » probité qui a un crédit immense. »

LEMOS.

Il a tit cela ?

PINTO.

En propres mots. « Va le trouver, parle- » lui sans détour, et propose-lui, de trente » mille ducats dont j'ai besoin, l'intérêt » loyal qu'il exigera. »

LEMOS.

Hélas! mon cher Monsié, l'embarras où ché suis m'afflige extrêmement.

PINTO.

Vous ne pouvez lui rendre ce service?

LEMOS.

La maisson te Corée, mon associé, et la mienne, sont à la tête t'ine foule innombrable t'ateliers et de manifactires; nous tevons beaucoup, il faut payer ce matin ou chasser les oufriers.

PINTO.

Chassez-les.

LEMOS.

Ces chans-là se soulèferont contre nous.

PINTO.

Point; déclarez franchement aux ouvriers que vous suspendez leurs travaux deux mois, faute de fonds; que les taxes dont vous charge Vasconcellos ont entièrement vidé vos coffres; leur colère ne s'exhalera plus sur vous, mais sur le secrétaire d'État.

LEMOS.

Fous afez raison.

PINTO.

Faites cette déclaration aujourd'hui, et comptez-moi sur-le-champ les trente mille ducats, espèces sonnantes.

LEMOS.

A quel intérêt ?

PINTO

Celui de votre conscience ; apportez l'argent, le trésorier en passera par tous les arrangemens qui vous conviendront.

LEMOS.

Si les oufriers en se mutinant contre Fasconcellos, chettent le trouble tans la file ?

PINTO.

Il a en main la force et les appaisera ; que vous importe qu'ils s'en prennent au ministre?

LEMOS.

Rien titout ; ché fais les conchétier et me rendre aussitôt après....

PINTO.

Chez le trésorier du prince ; l'on voit que vous êtes le premier négociant de l'Europe, et non moins habile qu'officieux. Adieu, mon cher Lemos.

LEMOS.

Atieu, mon cher Monsié ; il y a tans mes coffres tix mille tucats comptant ; mon associé en a une fingtaine, cela fait le compte. La maisson Lemos et Corée est heureux te serfir la maisson Pracance.

SCÈNE VII.

VASCONCELLOS, PINTO.

VASCONCELLOS, après avoir salué le moine Santonello qui le quitte.

Vous traitiez avec le négociant Lemos, M. Pinto ?

PINTO.

Pour un prêt d'argent utile au duc de Bragance, qui va partir. Vous, Monsieur, n'écoutiez-vous pas quelques délations de ce méchant moine ?

VASCONCELLOS.

Vous le craignez parce qu'il hait votre maître ?

PINTO.

Et vous l'aimez parce qu'il nous espionne.

VASCONCELLOS, à part.

Tâchons de le sonder. (*Haut.*) D'où vient que l'on me prête cet acharnement contre le Duc ? Ne dois-je pas ma surveillance active aux affaires de l'état, ne suis-je pas contraint à l'exercer sur lui comme sur un autre ? Je vois, M. Pinto, qu'une juste sévérité m'attire les ressentimens de tous ; les Portugais n'ont aucun égard aux soins que je me donne à les maintenir dans le repos.

PINTO.

Dans la léthargie.

VASCONCELLOS.

A lever, habiller, nourrir les troupes.

PINTO.

Pour vous défendre.

VASCONCELLOS.

A régler la recette des fonds publics.

PINTO.

Pour vos dépenses secrètes.

VASCONCELLOS.

A contenir les grands.

PINTO.

Pour faire taire les petits.

VASCONCELLOS.

A chasser les ambitieux.

PINTO.

On craint la concurrence.

VASCONCELLOS.

M. Pinto, respectez s'il vous plaît....

PINTO.

Le secrétaire d'une cour! je suis celui d'un prince, ce titre est ma garantie.

VASCONCELLOS.

N'entrons pas, M. Pinto, dans ces difficultés ; toute prévention à part, comment le duc a-t-il répondu aux faveurs dont le Roi et son ministre Olivarez l'ont tous les deux comblé ? Son rang voulait de la circonspection : issu d'une famille...

PINTO, affectueusement.

A-t-il dépendu de lui de naître obscur.... comme nous ?

VASCONCELLOS.

Ne nous écartons pas... On lui avait d'abord offert le gouvernement du Milanez ; et depuis, le commandement général des forces de mer : comment a-t-il répondu à ces nouvelles marques d'honneur?

PINTO.

En exécutant les ordres qu'il avait reçus.

VASCONCELLOS.

Ne marchant qu'entouré de je ne sais quel appareil, comme s'il eût voulu protéger sa personne.

PINTO.

Son goût est d'avoir toujours un grand train à sa suite.

VASCONCELLOS.

A-t-il lieu de craindre ?

PINTO.

Si peu, qu'il se rend à Madrid sans défiance.

VASCONCELLOS.

Vous emmène-t-il ?

PINTO.

Quel besoin de moi, à Madrid ?

VASCONCELLOS.

Non, plutôt à Lisbonne ?

PINTO.

Pour veiller à ses intérêts.

VASCONCELLOS.

Peut-être.

PINTO.

Moi comme tout autre.

VASCONCELLOS.

Prenez-y garde; il m'est venu certains bruits que vous aspiriez à nouer une conspiration..... Il y va de la corde pour ceux qui s'y font prendre....

PINTO.

Je veux être pendu si cela m'arrive.

VASCONCELLOS.

Je puis tout, et serais terrible.

PINTO.

Ah ! je vous désarmerais.....

VASCONCELLOS.

Que l'on s'y joue.

PINTO, à part.

Peste ! cela n'est pas un jeu.

SCÈNE VIII.

LA VICE-REINE, LA DUCHESSE DE BRAGANCE, VASCONCELLOS, PINTO.

(Durant la scène, Vasconcellos feuillette ses papiers.)

LA VICE-REINE.

L'on m'avait dit que la Duchesse entrait.... Ah ! je l'aperçois.... Que je suis aise de vous voir !

LA DUCHESSE.

Mille raisons m'ont long-tems privée de la faveur que je reçois, Madame.

LA VICE-REINE.

En vérité, Madame, je vous croyais décidée à me fuir.

LA DUCHESSE.

Si le goût de la retraite me fesait oublier à ce point mes devoirs, vos bontés me rappelleraient auprès de vous.

LA VICE-REINE.

Vous me teniez rigueur, et n'avez pas cru sincèrement au plaisir que me font vos visites.

LA DUCHESSE.

La peur qu'elles ne devinssent importunes, les a rendues moins fréquentes.

LA VICE-REINE.

Ceux qui vous ont inspiré cette crainte, vous ont trompée, Madame.

LA DUCHESSE.

On a tant débité d'impostures sur les intentions de M. le duc et sur les miennes, que je n'aurais pas murmuré d'une injustice.

LA VICE-REINE.

Ce mot suffit, Madame ; mon amitié vous avait défendue contre de vains propos qui ne devaient pas arriver jusqu'à moi ; que rien n'altère plus l'union dont je veux resserrer les nœuds entre nous ; ne nous quittons pas un moment, qu'à la campagne et à la ville on nous voie désormais ensemble. Pardonnez-moi un refroidissement dont m'a punie votre absence; qu'un baiser achève notre réconciliation sincère : embrassez-moi, Madame.

LA DUCHESSE.

Vous me comblez, Madame.

LA VICE-REINE.

Je répare mes torts et veux demeurer votre plus chère amie, entendez-vous ? Faites de ma part des adieux à M. le Duc ; dites-lui mes vifs regrets de son éloignement.

LA DUCHESSE.

Il y croira, Madame.

LA VICE-REINE.

Il n'y a personne à la cour qui me plaise autant que lui.

LA DUCHESSE.

Personne qui vous respecte davantage.

LA VICE-REINE.

On m'attend ; excusez-moi de vous quitter sitôt, Madame.

LA DUCHESSE.

Madame, j'ai déjà trop abusé de vos momens.

LA VICE-REINE.

Que je vous embrasse encore !

LA DUCHESSE.

Ah ! Madame... (*Elles s'embrassent.*)

PINTO, à part, les regardant.

Caressez-vous, douces créatures ! Je poignarderais mon ennemi sur la foi d'un pareil baiser.

LA VICE-REINE, au secrétaire, en s'en allant.

Vasconcellos, surveillez toujours la Duchesse.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Assurez-vous surtout de la Vice-Reine.

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, PINTO.

PINTO.

Soyez en paix; les choses vont au mieux. Ce négociant juif et moi, venons de clore une affaire qui me promet un double résultat. L'argent pour nos fidèles et le soulèvement du plus nombreux atelier de la ville. Les gens de votre hôtel sont en route. Deux personnes dévouées, vigilantes, épieront celles qui peuvent entrer ou sortir durant la journée. Un bal que j'ai fait donner, écarte ce soir toutes vos camaristes. Ainsi nulle indiscrétion. Le ministre m'a parlé, il ne se doute de rien. Je me suis expliqué devant lui fort imprudemment.

LA DUCHESSE.

Eh! pourquoi?

PINTO.

Pour qu'il ne soupçonne pas ma prudence.

Le coup partira cette nuit ; mais en cas d'obstacles, obtenez de l'Amiral qu'il diffère le voyage à quelque prix que ce soit.

LA DUCHESSE.

A quel titre ? par quel moyen ?

PINTO.

Une autre femme que vous, sauf le scrupule, mettrait tout en usage pour le séduire ; il ne vous faut qu'un regard, Madame, et vous ne perdrez pas une cause qui peut se gagner d'un coup d'œil. (*Il rentre.*)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, seule.

Que me conseille-t-il ?... Une feinte coquetterie indigne de moi!.. cette ruse coûte à ma délicatesse... Mais il faut empêcher qu'on entraîne mon époux à Madrid... et son intérêt, son salut doivent servir d'excuse à mes artifices.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, LOPEZ-OZORIO.

LOPEZ.

Madame, les derniers instans qui me restent

à vous voir, me seraient précieux, si je n'avais pas à vous parler d'objets qui vous affligent.

LA DUCHESSE.

Vous avez reçu, sans doute, une lettre de M. le Duc.

LOPEZ.

Il m'avertit encore d'un délai, tandis que mes dépêches expédiées ce matin, annoncent à jour fixe son départ.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que deux ou trois jours ?

LOPEZ.

L'impatience de la cour, mes propres affaires me commandent la promptitude, et je n'ose...

LA DUCHESSE.

M'obliger, Monsieur ?...

LOPEZ.

Ah ! Madame, si la vice-reine ne m'eût ordonné tout-à-l'heure de hâter les dispositions prises avec M. le Duc...

LA DUCHESSE.

Elle a pu vous l'ordonner avant de m'avoir vue ! Quelques préventions injustes que ma présence vient de détruire, ont dicté cet ordre qu'elle révoquera sans peine.

LOPEZ.

Si elle m'autorise...

LA DUCHESSE.

Je juge quelle sera la dette de ma reconnaissance pour elle, à ce qu'il vous en coûtait pour m'être favorable.

LOPEZ.

Doutez-vous, Madame, de l'embarras où vous me jetez ? Est-il une situation plus pénible que celle d'un homme entre son devoir et vous ?

LA DUCHESSE.

Il m'a paru que vous n'aviez pas même l'irrésolution à combattre.

LOPEZ.

Je ne le cache point ; j'aurais bravé pour vous plaire, et la vice-reine, et la cour, et les ministres ; mais vos froideurs m'exilent, et je me rends à mon devoir.

LA DUCHESSE.

Ce dernier motif est louable. Souffrez que je regarde les autres comme un adroit artifice pour éviter les demandes que j'aurais pu vous adresser encore.

LOPEZ.

Ainsi vous attribuez, à un vil manège de courtisan, l'expression d'une douleur si vraie ?

LA DUCHESSE.

J'ai sujet de la mettre en doute.... car à vous voir si empressé de.... quitter Lisbonne...

LOPEZ.

Eh ! qui pourrait m'y retenir ? Depuis mon arrivée, que de soins ne vous ai-je pas rendus ! Mais à quoi m'ont servi mes assiduités ? mes sacrifices ? à me prouver que vous êtes au-dessus de toutes les femmes, ou que je suis à vos yeux le dernier des hommes.... J'ai pu songer au tourment de ne vous revoir jamais et m'y condamner ; rien ne saurait plus ébranler mon courage. Demain donc, si le Duc ne se met en route, je pars seul ; et m'excuserai sur ses refus.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! Monsieur, avais-je tort de dire que mes sollicitations étaient impuissantes sur vous ? ne contraignez-vous pas habilement ma délicatesse au silence ? ou plutôt n'ai-je pas lieu de croire que las de feindre un amour inutile, vous précipitez avec joie l'occasion de vous délivrer d'une ennuyeuse persévérance ? Vous me faites des reproches, je m'en fais de plus graves ; le Duc ne vous connaît pas ; peut-être j'aurais dû vous éloigner de moi pendant son absence : j'étais loin d'imaginer que ma bonté à entendre vos aveux, fût une marque de ce mépris, pour vous, dont vous m'accusez.

sible... Je l'avoue, il m'eût été doux de vous.... de suivre le duc de Bragance.

LOPEZ.

Ah! disposez, ordonnez, Madame, j'écrirai, je resterai..... je ne quitterai point ces lieux sans vous, dussé-je payer de ma vie le témoignage d'amour que je vous donne.

LA DUCHESSE.

Ne concevez point une espérance que je vous refuse, et terminons cet entretien.

SCÈNE XII.

LOPEZ, seul.

Quel trouble! quels discours embarassés! cette promptitude à me fuir.... Non, mes interprétations ne sont point présomptueuses... elle n'a pas craint de m'avouer mon empire... elle le déclare, elle est à moi!... Mon cœur n'éprouva jamais de plus vive émotion; je sentais le langage de la feinte mourir sur mes lèvres.... je voulais séduire, et j'étais séduit; ses yeux attiraient le feu des miens: je ne la trompais point, je brûlais.... Quelle était gracieuse et belle! quelle proie à saisir qu'une si ravissante personne!

SCÈNE XIII.

VASCONCELLOS, LOPEZ-OZORIO.

VASCONCELLOS.

Je vous cherchais, Amiral; le courrier d'Espagne vient d'arriver : lisez.

LOPEZ, après avoir lu.

Dieu!

VASCONCELLOS.

Un ordre exprès d'arrêter le Duc, et c'est vous qui le devez exécuter.

LOPEZ.

Une mesure si violente....

VASCONCELLOS.

Je l'ai sollicitée moi-même du comte Olivarez. De sourdes menées ont excité ma vigilance, et je suis à la piste; joignez le duc de Bragance demain au château d'Almada, point de ménagemens.

LOPEZ.

Cette décision m'étonne....

VASCONCELLOS.

Les fils s'embrouillaient depuis un tems, je crois les avoir coupés net. Les Bragance, les Villaréal, les Aveïro sauteront, et leurs

partisans iront travailler aux mines. Point de pitié ! Soupçonner avant qu'on remue, frapper dès qu'on soupçonne ; voilà comme on gouverne.

LOPEZ.

Me charger, moi, d'une telle commission!...

VASCONCELLOS.

Vous l'aviez reçu déjà sur vos vaisseaux, et deviez l'arrêter à bord. Qu'y a-t-il de nouveau ?

LOPEZ.

Monsieur, je ferai mon devoir, quelque peine qu'il m'en coûte.

VASCONCELLOS.

Quelle peine! bon! d'arrêter cet homme !.. Un homme que vous n'avez jamais vu, qui ne vous touche en rien !..... Eh! j'en ai envoyé beaucoup, de mes anciens amis, ramer sur les vaisseaux du roi. Faites, faites, M. l'Amiral; point de retard. Demain, au point du jour, allez prendre le Duc. Mystère et promptitude.

SCÈNE XIV.

LOPEZ, seul.

Ainsi, mes espérances sont ruinées ! fatal contre-tems ! ... Comment y remédier !...

impraticable. Madame de Bragance me verra comme un monstre, et mes séductions échoueront toutes contre sa haine ! ... Devais-je le prévoir ? Quoi ! cette femme m'échapperait... et sans retour ! seulement quelques jours de plus.... Mais une nuit !... une seule nuit !... Une nuit vaut une année pour l'intrigue, et en amour un siècle... Allons, allons, je suis fou !... Comment la voir ? Comment la résoudre ?... Non !... Hé ! fesons mieux..... l'entreprise est hardie !... N'importe !... Si je garantissais le duc des périls qui le menacent ;... si j'obtenais à ce prix l'intérêt tendre que je sollicite de la Duchesse... Eh ! dût-elle même ne point me payer d'une action généreuse, elle est digne de moi !... introduisons-nous chez elle, à son insçu... sitôt que les ténèbres... Que risqué-je ?... Un valet suborné, une porte ouverte ou une fenêtre,.. L'amour et l'or entrent partout... et je veux tenter l'entreprise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse de Bragance, à Lisbonne.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, FLORA.

FLORA.

Que de marques d'affection la vice-reine nous a données, Madame !

LA DUCHESSE.

Oui, ma fille.

FLORA.

Elle vous aime tendrement.

LA DUCHESSE.

Les discours qu'elle me tenait n'en seraient pas la preuve. Apprends à te défier de ces faux dehors d'amitié. Ces paroles-là sont sur les lèvres, et partent rarement du cœur.

FLORA.

La vilaine chose que de se haïr de la façon qu'on s'aime !

LA DUCHESSE, à part.

Il est nuit close, et Pinto n'arrive point!

FLORA.

Qu'avez-vous, Madame? vous semblez inquiète....

LA DUCHESSE.

Moi!... je n'ai rien.

FLORA.

Vous êtes changée...

LA DUCHESSE.

Aucun sujet pourtant...

FLORA.

Ah! Madame, depuis une heure entière je vous examine, et votre agitation est si grande...Vous vous levez, vous marchez, puis vous vous rasseyez, et vous vous levez encore.. Cet ouvrage, vous l'avez vingt fois interrompu; alors vous regardez fixement, comme on regarde sans voir, quand on pense. Parlez-moi; quelles peines éprouvez-vous, Madame, que je ne puisse partager? Ma jeunesse m'exclut-elle de la confiance d'une mère? Est-ce à moi, si les consolations vous sont utiles, que vous devez fermer votre ame?

LA DUCHESSE.

O ma fille!... puis-je ne pas être alarmée de l'ordre qui éloigne votre père?

FLORA.

Ce n'est pas la seule cause de vos inquiétudes... Ce matin, quand il nous annonça la résolution de partir sans nous, vous parûtes moins tourmentée; ce soir, plus que jamais, votre tristesse s'est accrue.

LA DUCHESSE, très-émue.

Oui, oui, parce que le moment approche... où votre père nous aura quittées.

FLORA.

Et quoi! ce voyage nous ôte-t-il l'espérance de le revoir bientôt?

LA DUCHESSE.

Notre position est affreuse, ma fille, votre père a des ennemis cruels qui le forcent à ne plus paraître dans cette ville,... qui lui dressent mille embûches dont il est forcé de se garantir.... Nous avons tout prévu, tout disposé pour mettre à l'abri sa fortune et ses jours... Si l'évènement trompe nos précautions, mon sort peut devenir le plus fatal du monde... Ah ciel! si vous ne deviez jamais revoir votre père!

FLORA.

Mon père!... que dites-vous? Ces malheurs que vous craignez, ils sont donc bien terribles!... et vous me les cachiez!.. et ils seraient tombés sur moi sans que j'y fusse

seulement préparée... Dites-moi, dites-moi toutes vos craintes ! que je n'aie pas à vous accuser de m'avoir laissée dans une sécurité trompeuse.

LA DUCHESSE.

M'accuser ! moi, moi qui te chéris si tendrement ! moi qui suis ta mère !... Ah ! jamais tu ne m'accuseras....

FLORA.

Non, Madame, non ; votre fille ne redoublera pas vos peines qu'elle veut adoucir.

LA DUCHESSE.

Tu me le promets, ma chère Flora ; tu ne m'accuseras de ta vie ?

FLORA.

En ai-je quelque droit ? et vos bontés....

LA DUCHESSE.

Quelle que fût notre destinée... fussions-nous frappées des coups les plus soudains...

FLORA.

Vous m'effrayez ! ....

LA DUCHESSE.

Le ciel nous protégera, j'espère... les choses humaines sont si variables, que notre état peut changer... en mal... ou en bien ; une prospérité brillante, imprévue, nous est peut-être réservée.... Si au contraire

c'était l'infortune... tu te rappelleras mon amour, mes soins, mes alarmes, sur ton père, sur toi... Et tu ne m'accuseras de ta vie?... N'est-ce pas de ta vie?

FLORA.

Quel accent, ô ma mère!

LA DUCHESSE.

C'est celui de ma tendresse, il ne te doit pas effrayer... Quelqu'un vient; embrasse une mère qui souffrirait mille morts pour sa fille. Allons, allons, du courage; plus de larmes.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, FLORA, Mme DOLMAR.

Mme DOLMAR.

Quoi! Madame, point de musique ce soir?

LA DUCHESSE.

Je souffre, je me suis enfermée.

Mme DOLMAR, étourdiment.

Oui, j'ai forcé votre porte; un homme nouveau, que je ne connais point, m'a dit que l'on n'entrait pas, j'ai demandé M. Pinto, et me voilà. Comme vous paraissez défaite!

quelle figure altérée ! et la signora Flora qui est tout émue....

LA DUCHESSE.

Affligée de me voir malade.

Mme DOLMAR.

Il fallait sortir, aller, faire venir du monde, vous distraire... Moi, je viens de mille endroits; j'ai appris cent anecdotes les plus gaies chez la marquise Alberta.

LA DUCHESSE, préoccupée.

C'est une maison aimable...

Mme DOLMAR.

Où vont tous mes vieux amis...

LA DUCHESSE.

Vos vieux amis sont jeunes.

Mme DOLMAR.

Je les aime tous différemment.

LA DUCHESSE.

Je ne dis rien de Pinto : c'est l'ami du cœur, lui !

Mme DOLMAR.

Mon dieu ! non... pas plus que les autres, je vous assure.

LA DUCHESSE.

Au même titre, j'entends. (*A part.*) Que cette femme m'importune!

Mme DOLMAR.

Savez-vous ce que l'on raconte de la marquise Alberta?

LA DUCHESSE.

Non.

Mme DOLMAR.

L'aventure la plus humiliante...

LA DUCHESSE.

Des scandales, fi! ils deviennent si fréquens, qu'on est las de les entendre. Je ne sais par quel bizarrerie on s'entretient toujours du vice qui est si commun, et jamais de la vertu qui est si rare.

Mme DOLMAR.

Il est vrai; cette réflexion là... est... (*Elle bâille.*)

LA DUCHESSE.

Moins gaie que les discours de ces vieux amis.

Mme DOLMAR.

Comme vous me persifflez, Madame!

LA DUCHESSE, à part.

Pinto, qui ne consigne pas cette femme!

Mme DOLMAR.

La signora Flora veut-elle faire de la musique?

FLORA, travaillant.

Excusez-moi, Madame, j'ai hâte d'achever cet ouvrage.

Mme DOLMAR.

Et vous, Madame ?

LA DUCHESSE, impatientée.

Ce soir je n'ai pas de voix.

Mme DOLMAR.

Mais du chagrin. Quelque chose vous agite... Faut-il que je vous laisse ? que je sorte ?

LA DUCHESSE, troublée, avec empressement.

Restez, restez, je vous prie... N'imaginez pas... aucun chagrin... rien ne m'agite.

Mme DOLMAR.

En ce cas, ne vous livrez pas à cet abattement; de grace, chantez votre nouvelle romance.

LA DUCHESSE.

Dispensez-moi...

Mme DOLMAR.

Madame, je n'insiste plus; oui, il me semble qu'une grande inquiétude vous presse, et je ne veux pas me rendre importune.

LA DUCHESSE.

Importune ! vous ! jamais. Je n'étais qu'un

peu indisposée... (*A part.*) Dieu! si elle allait soupçonner... Je vais chanter.

Mme DOLMAR.

N'est-ce pas abuser?...

LA DUCHESSE, prenant sa guitare.

Du tout, du tout... (*A part.*) Quel supplice!

(*Elle chante.*)

Un Portugais, dont l'ame fière
S'irritait contre ses revers,
Avec sa fille prisonnière,
Languissait plongé dans les fers.
La mort l'attend, le glaive brille!
Son arrêt ne peut l'effrayer....
Mais les pleurs de sa tendre fille
(Elle regarde sa fille.)
Font pleurer le preux chevalier.

Le murmure des flots du Tage,
Le vent qui mugit sur la tour,
A sa plainte, aux cris de sa rage,
Semblent répondre nuit et jour.
Entre ses mains une arme brille;
Il voit s'endormir le geolier....
Mais l'effroi qu'il sent pour sa fille,
(Elle se trouble.)
Fait trembler le preux chevalier.

Le Portugais, plein d'espérance,
Frappe son argus endormi,

Et tout près de sa délivrance
Rentre aux fers de son ennemi.
Son triste cœur, du fer qui brille
N'attend pas le coup meurtrier,
Et celui qui frappe sa fille,
Fait mourir le preux chevalier.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, FLORA, Mme DOLMAR, PINTO.

PINTO, surpris.

PARDON, Mesdames.

Mme DOLMAR.

Quel effroi, Monsieur!

PINTO.

Je suis si étourdi; j'ai interrompu votre musique...

Mme DOLMAR.

Vous avez eu tort: Madame chante avec une expression!...

PINTO, bas à la Duchesse.

Le duc de Bragance déguisé.

LA DUCHESSE, à part.

Le Duc... Ah! ciel!

PINTO.

Voulez-vous que je vous accompagne un autre air ?

LA DUCHESSE.

Je ne veux plus chanter.

Mme DOLMAR se promenant dans la chambre.

Le joli ouvrage ! vous travaillez comme une fée, Signora.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Faites-la sortir.

PINTO bas à la duchesse.

Elle le verrait au passage, il est là. C'est une écervelée, elle peut courir partout, rentrer, apercevoir nos gens : emmenez votre fille par ici ; je vais, moi, lui faire une scène.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Elle vous a demandé à la porte.

PINTO, bas à la Duchesse.

Dépêchons.

LA DUCHESSE.

Excusez-moi, Madame ; Pinto vient de me rappeler que des lettres importantes...

Mme DOLMAR.

Je me retire.

PINTO courroucé, bas à Mme Dolmar.

De grâce, deux mots.

LA DUCHESSE.

Ma fille, il faut écrire vos adieux à M. le duc; je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre.

FLORA, quittant sa broderie.

Je vous suis, Madame.

LA DUCHESSE à Mme Dolmar.

Bon soir.

SCÈNE IV.

PINTO, Mme DOLMAR.

Mme DOLMAR.

Quel air furieux!

PINTO.

Mon air ne ment pas, je le suis.

Mme DOLMAR.

A quel sujet, mon ami?

PINTO, embarrassé.

A quel sujet?... Belle question!... D'où venez-vous, je vous prie?

Mme DOLMAR.

De chez la marquise Alberta.

PINTO.

Une femme sans mœurs.

Mme DOLMAR.

Que tout le monde voit.

PINTO.

Eh ! qui ne voit-on plus ?

Mme DOLMAR.

Votre colère, Monsieur...

PINTO.

Il y avait grand monde, et vos coquetteries s'y sont exercées selon l'usage.

Mme DOLMAR.

Elle était seule.

PINTO.

Justement, vous attendiez quelqu'un en secret chez elle.

Mme DOLMAR.

Il est venu, plus tard, une personne.

PINTO.

Celle qui vient si souvent?

Mme DOLMAR.

Non, une qui n'y vient jamais.

PINTO.

Oui, sans doute, exprès pour vous voir.

Mme DOLMAR.

Bien trouvé! Monsano qui me voit sans cesse, et qui ne vous inquiète point.

PINTO, furieux.

Eh! oui! c'est cela, cela même! c'est Monsano! Je sais, Madame, où vous en êtes; mon amour est trahi, ma confiance jouée, mes droits sont outragés...

Mme DOLMAR.

Quel est ce transport! si la cervelle ne vous a pas tourné...

PINTO.

Déclarez-moi ce qui s'est passé.

Mme DOLMAR.

Quel emportement!

PINTO.

Puisque vous me trompez sur ce que je sais, brouillons-nous pour la vie.

Mme DOLMAR.

Eh bien! je vous avoue...

PINTO, effrayé.

Eh! quoi donc?

Mme DOLMAR.

Mon seul tort est de vous avoir caché que j'ai reçu autrefois des lettres fort tendres de Monsano.

PINTO.

Des lettres?... Mais je sais, je sais encore...

Mme DOLMAR.

Rien de plus, en vérité.

PINTO.

Recevoir des lettres?... C'est un crime que rien... O perfide! ô femme ingrate!... Je n'ose en ce lieu m'expliquer... mais si un respect pour vos sermens, si la pitié que je mérite... Ah! je veux vous parler... tout éclaircir... De grâce, vous connaissez le pavillon du parc... La duchesse m'attend... J'irai vous y joindre; je vous conduirai moi-même chez vous après notre explication, en vous ouvrant la grille des avenues.

Mme DOLMAR.

Vous êtes fou, je crois.

PINTO.

Allez, Madame, et puissiez-vous encore vous justifier à mes yeux!

Mme DOLMAR.

Je ne puis ainsi à l'heure qu'il est...

PINTO, se frappant le front.

Craignez ma jalousie au désespoir.

Mme DOLMAR.

Si l'on me rencontrait!...

PINTO.

Personne.

Mme DOLMAR

Je me perds si l'on me voit...

PINTO.

Vous me perdez si vous me résistez.

Mme DOLMAR.

Point d'éclat.... je vous cède, j'obéis.... Mais, Monsieur...

PINTO. (Il le pousse dehors.)

Allez, Madame, ou craignez...

SCÈNE V.

PINTO, seul.

FERMONS la double porte, et qu'elle attende! jamais querelle ne fut plus utile... Entrez maintenant, Monseigneur.

SCÈNE VI.

LE DUC, PINTO.

LE DUC, déguisé en simple valet.

CONTRE qui querelliez-vous si fort?

PINTO.

Contre cette folle dame Dolmar, qui s'est

introduite ici malgré la consigne, en s'ingérant de me nommer. O Monseigneur ! si elle vous eût vu sous ce déguisement après minuit, il y avait assez pour nous faire découvrir : quelle imprudence !

LE DUC.

Je vous ai dit mon projet.

PINTO.

Extravagance pure !

LE DUC.

Un batelier m'a conduit dans une méchante nacelle ; c'est un homme sûr.

PINTO.

Vous jouez notre vie et la vôtre, comme si elles vous appartenaient.

LE DUC.

Et nos affaires ?

PINTO.

Tout marche ; d'ici à huit ou neuf heures, c'en est fait des Espagnols ou de nous.

LE DUC.

As-tu disposé ?...

PINTO.

Tout ; mais encore une faute pareille à celle-ci, je ne réponds de rien. Voici Madame ; je vais dans la chambre voisine régler es instructions nécessaires à nos fidèles, et

je reviens vous les lire.

LA DUCHESSE, en entrant.

Ah! Monsieur, comment osez-vous paraître ici!

PINTO, s'en allant.

Pour être auprès de vous, tendresse conjugale!... (*A part.*) Quelle faiblesse!

SCÈNE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Oui, pour ne vous point quitter, ma chère; et ce que j'ai caché à Pinto, pour vous emmener hors de cette ville.

LA DUCHESSE.

Y pensez-vous?

LE DUC.

J'y ai mûrement réfléchi. Vous allez me suivre, vous et ma fille Flora, ma pauvre enfant, que j'ai frémi d'abandonner, ainsi que vous, à tant de périls.

LA DUCHESSE.

Vous les redoublez en nous éloignant. Qui sait si vous n'êtes pas déja surveillé; si ces mouvemens nocturnes échappent à la

vigilance des rondes espagnoles ? on vous a reconnu peut-être....

LE DUC.

Qui voulez-vous qui me connaisse là-dessous ?

LA DUCHESSE.

Votre déguisement convaincrait tous les doutes, si l'on nous arrêtait en chemin.

LE DUC.

Nul risque. Une barque nous attend sur la rive du Tage ; elle nous transportera ensemble au château d'Almada. Venez, venez, le ciel est pluvieux, sombre.... personne ne nous verra.

LA DUCHESSE.

Restez vous-même avec nous, puisque vous êtes enfin en sûreté ; si la sagesse vous eût conseillé, elle vous eût retenu loin d'ici. Quelle différence entre vos dangers et les nôtres ! Que l'on vous sache en secret dans Lisbonne, votre nom vous expose à toute la rigueur du ministre, et révèle tous les complots formés par vos amis. Que nous arriverait-il à nous ? Je ne suis qu'une femme, votre fille un enfant ; quelque ambition que l'on vous prêtât, le châtiment n'en retomberait pas sur nos têtes.

LE DUC.

Vous ignorez la cruauté de Vasconcellos;

il voudrait effrayer, par un exemple, ceux qui seraient tentés de me prendre pour modèle.

LA DUCHESSE.

Si sa cruauté vous est connue, pourquoi la braver sans fruit, en vous exposant de la sorte ?

LE DUC.

Oui, j'étais prudent lorsque je refusai d'entrer dans toutes ces brigues; lorsque je préférai l'innocence et la paix aux perplexités cruelles où me voilà. J'étais sage alors, mais vos jours sont menacés, mais notre chute peut écraser ma fille ; mais je ne vois, ne connais, ni ne respecte plus rien, entraîné par mes sollicitudes paternelles: venez, vous dis-je ; emmenons-la, sauvons-la.

LA DUCHESSE.

Demeurez... elle ignore tout... L'indiscrétion de son âge....

LE DUC.

Toujours se taire, se cacher : ô contrainte ! avais-je raison de fuir ces lâchetés, ces tourmens ! Depuis que l'on m'a fait ambitieux, ne m'est-il plus permis d'être époux et père ?

LA DUCHESSE.

Eh ! me croyez-vous moins agitée des

sentimens qui vous combattent? Homme injuste! avez-vous eu ses regards à soutenir, vos larmes à lui cacher, sa tendresse à tromper? Cette fille que vous voulez précipiter dans l'abîme par une folle précaution, elle est aussi la mienne; mes soins l'ont élevée, embellie, elle est ma richesse. Vous osez me reprocher mon ambition! qui recueillera le prix de mes peines, si ce n'est elle et vous, vous qui blessez un cœur rongé d'inquiétudes? Quoi! lorsqu'une faible femme les dissimule, que ses affections sont vaincues, ses craintes surmontées, qu'elle brave pour vous les fers, l'exil, les supplices, le duc de Bragance la méconnaît et l'injurie!.... Ah! je m'aperçois, Monsieur, que je n'étais pas assez forte pour tant d'assauts répétés: oui, j'y succombe.... Aurais-je en effet pu m'attendre que celui dont le courage me devait applaudir, serait le premier à m'accabler de son courroux?

LE DUC.

Cessez de vous en plaindre.... il vous prouve à quel point mon amour est alarmé... Laissez-moi seulement voir ma fille.

LA DUCHESSE.

Non, non, vous ne la verrez pas. Vos discours, votre aspect l'épouvanteraient... Encore une fois, vous ne la verrez pas.

LE DUC.

Je la verrai, Madame, je la verrai.

LA DUCHESSE.

Calmez cette fureur.

LE DUC.

Dormez sur le volcan, si cela vous plaît, je ne veux pas qu'il la dévore.

LA DUCHESSE.

Monsieur, Monsieur, disposez de moi, de ma fille, et si votre aveuglement nous perd, ne vous en prenez qu'à vous-même.

LE DUC.

Préparez-la, et cachez-lui l'objet de cette fuite.

LA DUCHESSE.

Elle doit être couchée, et je vais la réveiller. (*A part.*) Allons consulter Pinto.

SCÈNE VIII.

LE DUC, seul.

Plus j'y songe, plus la retraite me paraît sage. Que nous soyons surpris, les conjurés ne bougeront, et le premier prétexte détruira un soupçon sans preuve. Que nous atteignions l'autre bord, si le complot réussit le retour est sûr et prompt; s'il manque, je dérobe ma famille aux poursuites de Vasconcellos, à la fureur de la ville. Que sais-je?

favorisé aujourd'hui, demain proscrit : malheur à qui fonde sa fortune sur les capricieux mouvemens d'une multitude volage et effrénée. Pourvu que Pinto, qu'elle aura couru avertir, ne mette pas obstacle... Qu'est-ce que j'entends ?

SCÈNE IX.

LE DUC, LOPEZ-OZORIO.

LOPEZ, entrant par une fenêtre qu'il ouvre.

M'y voilà.

LE DUC.

Qui es-tu ?

LOPEZ.

Pas le mot, ou tu es mort...

LE DUC.

Je ne te crains pas.

LOPEZ.

Qui es-tu ?

LE DUC, vivement.

Tu ne me connais point ?

LOPEZ.

Dis-moi qui tu es ?

LE DUC.

Un des gens de madame de Bragance.

LOPEZ.

Silence, ou je te tue.

LE DUC.

Je ne vous crains pas, vous dis-je.

LOPEZ.

Prends cet or, et sers-moi.

LE DUC.

Je n'ai que faire de votre or.

LOPEZ.

Inaccessible à la crainte et à l'intérêt! quel homme est-ce là?

LE DUC.

Expliquez-vous?... Qui vous amène ainsi la nuit chez la Duchesse?

LOPEZ.

Tu connais les routes de la maison?... Conduis-moi.

LE DUC.

Que je sache au moins vos intentions; vous pourriez avoir tel projet...

LOPEZ.

Me prends-tu pour un brigand?

LE DUC.

Cela y ressemble... Grimper aux murs, aux fenêtres!...

LOPEZ.

Calme-toi ; une femme de sa maison ; gagnée à force d'argent, avait attaché une échelle à cette croisée, n'osant m'ouvrir la porte que, par l'absence des anciens serviteurs, gardent aujourd'hui des personnes à qui elle n'a pu se confier.

LE DUC.

Et vous pénétrez audacieusement chez une femme. !...

LOPEZ.

Qui m'aime. Le grand mal !

LE DUC.

Elle vous aime ?

LOPEZ.

J'ai du moins lieu de le croire. Prends cette bourse ; tiens, tiens.

LE DUC.

Qui êtes-vous donc, pour être si prodigue ?

LOPEZ.

Lopez-Ozorio, amiral des flottes espagnoles.

LE DUC.

Celui qui vient s'assurer de M. de Bragance ?

LOPEZ.

Lui-même. Conduis-moi.

LE DUC, à part.

Aux enfers ! et voici qui va me payer tes outrages. (*Il met la main à son épée.*)

LOPEZ.

Et-ce par cette porte qu'on entre chez la Duchesse ?

SCÈNE X.

LE DUC, LOPEZ-OZORIO, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, au Duc.

J'ai peur qu'on ne vous surprenne ; mon ami, croyez-moi....

LOPEZ.

Son ami ?

LA DUCHESSE.

Un homme ?

LE DUC, furieux, à la Duchesse.

Il ne me connaît pas.

LOPEZ, au Duc.

Arrêtez ? vous ne sortirez point.

LE DUC.

Mais cet homme ?...

PINTO.

Votre femme, votre fille, que l'échafaud menace.....

LA DUCHESSE, à Lopez.

Monsieur, je vous supplie.

LE DUC.

Laissez-moi...

PINTO.

Point de fausse bravoure... Venez, ne vous perdez pas. (*Il entraîne le Duc et sort.*)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, LOPEZ-OZORIO.

LOPEZ.

Devais-je m'attendre à trouver un homme chez vous à pareille heure ?

LA DUCHESSE.

Eh ! qui vous y a introduit vous-même ? vous a inspiré cette audace de violer asile ?

LOPEZ.

Le hasard ne m'apprenait à juger mes Madame, je me croirais plus coupable.

LA DUCHESSE, s'écriant.

Pinto ? à moi, Pinto ?

LE DUC, mettant la main sur la garde de son épée.

Tu veux périr... Avance.

SCÈNE XI.

LE DUC, LA DUCHESSE, LOPEZ-OZORIO, PINTO.

PINTO, se jetant l'épée à la main au devant du Duc.

Qu'est-ce, Madame ? dom Lopez chez vous ! (*Au Duc.*) Sortez, sortez.

LA DUCHESSE, à Pinto.

Il ne le connaît pas.

LE DUC.

Audacieux !... Mon épée va punir...

LA DUCHESSE.

(*Au Duc.*) Pinto vous dira tout. (*A Lopez.*) O ciel ! écoutez-moi...

LOPEZ.

Que peut entendre un homme amoureux et jaloux, qui ne l'outrage encore ?

PINTO, à part.

Amoureux ! je tiens le fil. (*A la Duchesse.*) Retenez l'amiral.

LE DUC.

Mais cet homme ?...

PINTO.

Votre femme, votre fille, que l'échafaud menace.....

LA DUCHESSE, à Lopez.

Monsieur, je vous supplie.

LE DUC.

Laissez-moi...

PINTO.

Point de fausse bravoure... Venez, ne vous perdez pas. (*Il entraîne le Duc et sort.*)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, LOPEZ-OZORIO.

LOPEZ.

Devais-je m'attendre à trouver un homme chez vous à pareille heure ?

LA DUCHESSE.

Eh ! qui vous y a introduit vous-même ? Qui vous a inspiré cette audace de violer mon asile ?

LOPEZ.

Si le hasard ne m'apprenait à juger mes torts, Madame, je me croirais plus coupable.

LA DUCHESSE.

Vos outrages ne m'empêcheront point de réitérer ma question.

LOPEZ.

Et j'y répondrai si vous daignez m'avouer quel est cet homme.

LA DUCHESSE.

Quel il est, Monsieur? De quel droit m'interrogez-vous? Qui m'a mise en votre dépendance?

LOPEZ.

La rencontre que j'ai faite ici.

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous pénétré le secret de ma demeure?

LOPEZ.

Par cette fenêtre. Il ne m'importe plus de vous le cacher. Les perfides espérances que j'ai reçues de votre bouche, ne me laissent que la honte d'une témérité dont je rougis.

LA DUCHESSE.

Puis-je le croire? Sur la foi d'un entretien frivole, vous osez, chez moi...

LOPEZ.

Après des engagemens avec moi de regards et de paroles, vous recevez un autre...

LA DUCHESSE.

Ma réputation est assez établie pour me défendre de vos injurieux discours.

LOPEZ.

De pareilles surprises la rendraient plus brillante, Madame. Mais quel était le mortel si heureux, si déguisé... Il y avait bien du mystère... Fixez, je vous prie, l'incertitude de mes conjectures... Ne m'obligez pas à courir consulter mes amis sur ce que j'en dois penser.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (*Haut.*) Vous auriez l'horreur de répandre...

LOPEZ.

Dites-moi si cet homme que j'ai vu est un de mes rivaux; ce qu'il est; ou moi, je puis sans crime dire partout ce que j'imagine.

LA DUCHESSE, à part.

S'il allait faire découvrir!... (*Haut.*) Ah! Monsieur, quelle que soit votre coupable conduite, les apparences qui m'accusent, me ravissent le droit de m'en plaindre. Ne vous étonnez pas de ma confusion. Écoutez-moi; j'aime à vous croire honnête.

LOPEZ.

Eh bien!

LA DUCHESSE.

C'est à un brave et loyal Espagnol que je me confie, incapable, je pense, de trahir mon secret.

LOPEZ.

Achevez.

LA DUCHESSE.

Une autre que moi s'efforcerait à dissimuler encore, et je vous dirai naïvement la vérité; mais que cette marque d'estime enchaîne votre silence.

LOPEZ.

Parlez sans crainte.

LA DUCHESSE.

Cet homme-là est un homme... que je chéris... Les nœuds qui nous unissent...

LOPEZ.

Déclarez sans détour qu'il fut pour vous...

LA DUCHESSE.

Hélas! comme un amant; et depuis des années entières nous vivons dans la plus grande intimité. Cet aveu même ne me coûte point à vous faire, puisqu'il vous explique la frayeur que m'a causée votre présence.

LOPEZ.

Comment se nomme-t-il, Madame?

LA DUCHESSE.

Ne redoublez pas mon embarras... Vous

m'aimez : il serait affreux de l'exposer à votre jalousie.

LOPEZ.

Je dois être l'objet de la sienne. Je lui ai tout dit, le prenant pour un de vos valets.

LA DUCHESSE.

Quoi donc? Qu'aviez-vous à dire?

LOPEZ.

Que vous m'aimiez...

LA DUCHESSE, effrayée.

Ah ciel !... C'est à lui que vous avez tenu ce langage? Qui vous a fait croire que je vous aime? Est-ce moi, Monsieur, qui suis indignée de vos procédés... qui ne vous aimai jamais?

LOPEZ.

Vous oubliez qu'une favorable entrevue....

LA DUCHESSE.

Sortez.

LOPEZ.

J'obéirais à des ordres plus doux; mais....

LA DUCHESSE.

Entrer chez moi! me résister... Vous êtes un malheureux.

LOPEZ, lui prenant la main.

Moi, Madame!

LA DUCHESSE.

Non, vous êtes bon, honnête... Vous allez me laisser, quitter ma main. Oui, généreux Lopez?

LOPEZ.

Fort bien, me voilà devenu le généreux Lopez! Parlez! quelle condescendance exigez-vous du généreux Lopez?

LA DUCHESSE.

Qu'il se retire, qu'il sorte.

LOPEZ.

Chargé de votre haine, et par un balcon, par quelque porte dérobée... Ah! c'est la route d'un amant favorisé.

LA DUCHESSE.

Je vais ordonner que l'on vous ouvre.

LOPEZ.

En pleine nuit, ce serait vous perdre...

LA DUCHESSE.

Monsieur, ne m'accablez pas; respectez...

LOPEZ.

Les droits d'un rival.

LA DUCHESSE, à part.

Que devenir? A quelle honte mes périls et mon ambition me condamnent!

LOPEZ.

Cessez d'être inexorable, et je vous paie mon bonheur d'un service que vous n'achèterez jamais trop cher. La destinée de votre époux est dans mes mains.

LA DUCHESSE.

Au nom du ciel... parlez.

LOPEZ.

Je deviens coupable si je vous instruis.

LA DUCHESSE.

Eclaircissez un pareil mystère...

LOPEZ, se jetant à ses genoux.

Ah! femme adorée! sauvez un époux des malheurs qui l'attendent.

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, LOPEZ-OZORIO, PINTO, FRANCISQUE.

PINTO.

Un ordre de la Vice-reine.

FRANCISQUE.

De reconduire M. l'Amiral à son domicile.

LOPEZ.

Moi! et sur quel soupçon?...

FRANCISQUE.

Votre présence chez madame la Duchesse.

LOPEZ.

Allez dire, Monsieur, à la Vice-reine...

FRANCISQUE, lui montrant un ordre.

L'ordre est signé par elle de vous tenir chez vous jusqu'à l'heure où le secrétaire pourra vous parler. Mes gens sont en bas, qui attendent.

LOPEZ.

J'aurai raison d'une telle offense; je vous suis. (*A madame de Bragance.*) Vous voyez ce que me coûte un aveugle amour, Madame; cet éclat, chez vous, au milieu de la nuit, l'heure à laquelle on me surprend à vos pieds, sont autant de scandales que vous ne me pardonnerez jamais, et j'en serais trop puni s'ils m'attiraient votre haine. Adieu, Madame.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, PINTO.

LA DUCHESSE.

D'ou vient ce coup d'autorité?

PINTO.

De moi. Les espions, gagés par la vice-

reine, l'avaient informée que votre époux, sorti de son château, se rendrait peut-être de nuit à Lisbonne. Là-dessus, soupçons, terreurs. Vasconcellos était absent; dès-lors conseil tenu chez la vice-reine; puis un ordre que sa garde venait exécuter en son nom.

LA DUCHESSE.

Dieu!

PINTO.

Le mandat portait de s'emparer de l'homme introduit en secret dans votre maison, fût-ce le Duc lui même. On veut d'abord m'effrayer; on me demande sa personne; je vois du doute, le Ciel m'éclaire, et je livre l'Amiral à sa place. L'échelle à cette fenêtre, et sa présence chez vous ont servi de preuve contre lui et trompé la surveillance. L'orage est passé.

LA DUCHESSE.

Oh! vous êtes notre sauveur... que je souffrais d'être seule avec cet homme!

PINTO.

Je cours chercher le Duc. Remettez-vous, Madame, de votre saisissement.

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE, s'assied.

Quel homme que ce Pinto! courageux, subtil, hardi, infatigable, l'œil à tout, ce sang-froid qui calcule, cet emportement qui renverse; mais que dois-je redouter pour le Duc? Ces derniers mots de l'Amiral m'ont glacée...

SCÈNE XVI.

LE DUC, LA DUCHESSE, FLORA, PINTO, lisant des papiers.

FLORA.

Est-il vrai, Madame, que mon père, contraint à se déguiser pour éviter la poursuite de ses ennemis, veuille fuir Lisbonne, et qu'il nous emmène?

LE DUC.

Oui, nous partons.

PINTO.

Rien de plus fou que ce projet; Madame a raison d'y mettre obstacle. (*Il continue à lire.*)

LE DUC.

Pinto, en m'entraînant chez ma fille, a

rassuré en quatre mots mes soupçons sur votre conduite; tout ce désordre n'est pas moins le fruit de vos dangereux projets.

LA DUCHESSE.

J'ai flatté cet homme d'après l'avis de Pinto, pour vos seuls intérêts. Son audace a fait le reste. N'usons pas un tems précieux en vaines justifications. Partons, partons, ma fille. (*Flora, pendant cet entretien, range et marche dans la chambre.*)

PINTO.

Quoi! Monseigneur! résolu à quitter la partie?

LE DUC.

Ou à la perdre.

PINTO.

Vous aussi, Madame?

LA DUCHESSE.

L'Amiral a laissé échapper des mots fort clairs... le Duc est en danger... Je ne prends plus rien sur moi.

FLORA.

Mon père, si vous êtes menacé... ne nous quittez pas.

LE DUC.

Non, mon enfant, non, je t'emmène avec moi.

PINTO.

Monseigneur, ces trajets continuels.... Gare à vous! mais vous le voulez, le tems est cher, et il est plus court de réparer vos imprudences, que de vous en convaincre.

LA DUCHESSE.

Viens, ma Flora; veillez à nos amis, Pinto. On a des desseins contre le Duc... je suivrai ses pas, son sort, ses volontés... Je suis femme, je suis mère... mon devoir le plus sacré est de n'abandonner ni mon époux, ni ma fille. Cette ville... Ah! je frémis, peut-être la quittons-nous pour toujours... O mon Dieu!.. c'est sur votre zèle, Pinto, c'est sur vous seul que reposent ma confiance, notre espoir, ma vie, et le salut de toute ma famille. Adieu!

LE DUC.

Adieu. Je puis te livrer ma vie; mais je dois sauver et ma femme et ma fille.

PINTO.

Mon valet muet vous suivra jusqu'au rivage. Qu'il vous embarque et revienne; qu'on ne dise point à la porte que vous êtes sortie.

SCÈNE XVII.

PINTO, seul.

Jamais on ne fut plus fait pour la vie privée. Bon père, bon seigneur, mais conspirateur... détestable. Mille qualités... communes ; des vues, de l'esprit... feu de paille, qui brille sans chaleur ; un courage... ce qu'il en faut pour l'honneur et pour se défendre, mais pas assez pour la gloire, ni pour attaquer. Ah ! s'il mène seulement sa barque à l'autre bord, je mènerai la mienne... Nous sommes en pleine eau... Hé ! hé ! le vent est à la tempête... nos amis sont bons rameurs, et destinés... aux galères peut-être... Fi, Pinto ! quelle noire idée !.. En cet instant... je ne sais... mon imagination assaillie d'une foule de visions hideuses... Oh ! avant que sur moi... je me déchirerais les entrailles de mes propres mains. Relisons ces notes... Heim ! heim ! heim ! le ministre... les avenues du palais... saisir les portes... Heim ! heim ! heim ! vive les Portugais, à bas Philippe !... Oui, signaux déployés... paix aux bourgeois.. justice et bonheur au peuple... là, est le point d'union générale... Bien ! bien ! très-bien ! est-ce tout ? et ma liste ? qu'ai-je fait de ma liste ?... Ah !... fripons fieffés, vous nous rendrez compte. On vous apprendra, mes chers Castillans, à vous gorger d'or et

de puissance aux dépens des Portugais ? Qu'êtes-vous ? Des fondés de pouvoirs qui mangent notre bien. La procuration une fois annulée, la maison va... Il n'est pas tems de joindre nos braves... A quatre heures chez le prélat de Lisbonne... à sept heures et quart chez moi .. Exactitude, mémoire, régularité dans nos mouvemens. La moindre variation dérange la ligne tracée, et enverrait tout au diable... Mon manteau, et battons les chemins...Hou, hou ! pauvre imbécile ! et la dame du pavillon ; qu'en fais-tu ? Délogeons-la... Patience ! informons-nous si le Duc... Piétro ! Piétro !

SCÈNE XVIII.

PINTO, PIETRO.

PINTO.

Le Duc est-il embarqué ?

PIÉTRO, fesant signe durant toute la scène.

Hem ?

PINTO.

Ni soldat, ni curieux sur la route ?

(Piétro fait un signe.)

PINTO.

Point de bateliers sur le port, ni de barque au loin.

PIÉTRO.

Hom !

PINTO.

Tes camarades sont-ils en bas avec toi ?... Oui, Avez-vous pris des armes ?... Oui. Ne vois-tu personne rôder autour de cette demeure ? Non. La garde venue pour arrêter l'Amiral, semblait-elle avoir quelque soupçon ?..

PIÉTRO, vivement.

Hou ou om ?

PINTO.

Je compte toujours sur toi. Du zèle et du courage : ta fortune est faite.

PIÉTRO, avec humeur.

Hé ?

PINTO, lui prenant la main.

Compte sur l'amitié de ton maître.

PIÉTRO, avec affection.

Ah ?

PINTO.

Tu n'as pas peur ?

PIÉTRO, touchant sa poitrine.

Hom ?

PINTO.

Nous sommes camarades aujourd'hui. Vive les muets ? ils agissent, font des réponses

courtes et sont discrets. Çà, va-t-en sans délai...

SCÈNE XIX.

PINTO, PIÉTRO, FRANCISQUE, UN VALET.

LE VALET.

De la part de la Vice-reine.

FRANCISQUE.

La Vice-reine demande si madame de Bragance peut se transporter chez elle aussitôt.

PINTO, balbutiant.

La Duchesse ?... C'est la Vice-reine qui la demande ?

FRANCISQUE.

Oui, elle-même. Qui vous étonne ?

PINTO.

Rien... moi... C'est la Duchesse qui est... couchée... Elle m'a fait appeler toute saisie... un peu saisie de l'arrestation de l'Amiral chez elle; maintenant elle repose. Retournez, Monsieur, chez la Vice-reine, et envoyez-moi dire s'il faut l'éveiller et la faire lever pour quelle se rende à ses ordres.

FRANCISQUE.

Très-volontiers.

PINTO, au valet.

Eclairez, éclairez Monsieur?

SCÈNE XX.

PINTO, PIÉTRO.

PINTO.

MASSACRE! malédiction! Eh bien! eh bien! monsieur le Duc, je l'ai craint, je l'ai dit... un coup de votre tête, une frêle circonstance... nous sommes ruinés, noyés, égorgés... Et toi, toi planté comme une perche, que dis-tu? Parle, parle.

PIÉTRO, le repoussant.

Héééé...

PINTO.

Oh! le chien d'homme! l'enragé duc de Bragance! Piétro! mon ami!.. va, vole... attends... la trame est rompue... Dieu!... cette folle... Cours au pavillon du parc... Moi, impossible; il me faut garder la place de peur de nouvelle surprise... (*Il écrit un mot au crayon.*) Cours donc au pavillon... il y a une femme... Tu entends! une femme.

PIÉTRO.

Hom !

PINTO.

Madame Dolmar... tu sais ? porte-lui ce papier... Amène, amène-la ; pars et reviens comme le vent.

SCÈNE XXI.

PINTO, seul.

Anges du Ciel ! oh ! que j'en réchappe !... Oui, oui, l'on ne meurt pas d'une agonie... Cette femme... Eh bien ! quitte à lui déclarer... elle m'aime, elle est officieuse, bonne, elle me secondera... Non, cachons-lui plutôt... oh ! tout ; qu'elle serve ma ruse et qu'elle ignore tout. Fruit de la nécessité, ma confidence tardive lui fesant outrage, serait trahie... Dès-lors plus de remède... dirigeons mieux l'artifice... Bon ! en cas de malheur, je ne fais qu'un saut d'ici à la rivière.

SCÈNE XXII.

PINTO, Mme DOLMAR.

(Pinto fait signe au mari de se retirer.

PINTO.

Chère amie ! chère et tendre amie !

Mme DOLMAR.

Chère amie ! eh ! qui a fait évaporer sa colère ?

PINTO.

Million de fois à vos pieds, le pauvre Pinto, confus, humilié, au désespoir.

Mme DOLMAR.

Me laisser morfondre seule, durant une mortelle heure !

PINTO.

Obstacles sur obstacles m'ont arrêté... C'est vous, c'est vous, chère belle, que j'implore, vous qui m'allez sauver la vie.

Mme DOLMAR.

Quel changement !... Dites-moi, Pinto, ce que vous avez... ces gestes, cet œil hagard... votre pâleur...

PINTO.

M'aimez-vous ?

Mme DOLMAR.

Non, vous êtes trop méchant.

PINTO.

Répondez net ; m'aimez-vous ?

Mme DOLMAR.

C'est m'interroger d'un ton à m'en guérir.

PINTO.

Si je vous suis cher, prouvez-le moi.

Mme DOLMAR.

Bon !

PINTO.

Vous me résistez ?

Mme DOLMAR.

Eh ! mon Dieu ! non ; car vous me faites peur.

PINTO.

Cédez à mes sollicitations... et passez, je vous prie, un seul instant pour la duchesse de Bragance.

Mme DOLMAR.

Qu'est-ce qu'il dit ?

PINTO.

Passez pour la duchesse de Bragance.

Mme DOLMAR.

Moi, pour la Duchesse?

PINTO.

Oui, oui, oui; apprenez mes craintes, ses fautes, le piège où elle est tombée, et l'expédient que je trouve. A l'heure que je parle, elle est absente.

Mme DOLMAR.

La nuit!

PINTO.

Sortie avec un homme qui l'a entraînée, perdue. Folle tête! où est-elle à présent? que devient-elle? que fait-elle?

Mme DOLMAR, follement.

Elle!... bon!... risible inquiétude! Ah! ah! Pinto... et ces grands airs si froids, si fiers!... Les voilà bien toutes...

PINTO.

Riez, riez; la Vice-reine qui la fait demander!

Mme DOLMAR.

Bah! vrai?... la Vice-reine!... Ah! ah! ah! rien n'y manque.

PINTO.

Morbleu! veuillez m'entendre, ou je...

Mme DOLMAR.

La sage personne qui trotte mystérieusement dans l'ombre!... Et ces beaux sermons d'honneur, de vertu!...

PINTO.

Ayez pitié de moi, je...

Mme DOLMAR.

Ah! la Lucrèce!

PINTO, en colère.

Maudites femmes! est-ce donc un sujet de joie que la chute de vos pareilles? La honte de l'une ne sera pourtant jamais la gloire de l'autre. Impitoyable rieuse, tirez-moi de la gêne où je suis.

Mme DOLMAR.

Vous! et laquelle?

PINTO.

Chargé par elle en son absence...

Mme DOLMAR.

De quoi?

PINTO.

De garder le logis...

Mme DOLMAR.

Joli emploi, vraiment! secrétaire de ses plaisirs...

PINTO.

Trève! trève! sauvez ma pauvre duchesse...

Mme DOLMAR.

Que je serve aussi le mystère de ses amours!

PINTO.

J'en connais mille qui ne se font aucun scrupule...

Mme DOLMAR.

Pour leur compte?

PINTO.

On va venir, soyez prête; allez, allez vous disposer dans la chambre voisine.

Mme DOLMAR.

Est-ce qu'on s'y tromperait? ai ressemblé-je?

PINTO.

Soyez malade, affaiblie; dites à celui qui viendra, que le saisissement causé par l'arrestation de l'amiral dom Lopez, chez vous...

Mme DOLMAR.

Comment? contez-moi... l'amiral don Lopez...

PINTO, impatienté.

Arrêté, arrêté ici tout-à-l'heure, qu'importe! allez, couchez-vous...

Mme DOLMAR.

Que je me couche!

PINTO.

Oui, dans son lit.

Mme DOLMAR.

Dans son lit!

PINTO.

Comme vous êtes, tout habillée. Otez ces rubans, ces épingles.

Mme DOLMAR.

Mais, Pinto, qu'est-ce que vous faites?

PINTO.

La camariste. J'ai servi quelques femmes dans l'occasion, je suis au fait; surtout, surtout, n'allez pas rire, il y va de ma vie; répondez bien et brièvement: des mots, je ne puis... je souffre... mes excuses à la vice-reine... Puis la voix éteinte, les rideaux fermés, blottie sous l'oreiller, plaignez, geignez, soupirez...

Mme DOLMAR, follement.

Ah! c'est charmant!

SCÈNE XXIII.

Mme DOLMAR, PINTO, PIÉTRO.

PIÉTRO.

Hem !

PINTO.

On vient ; vite, courez vite.

Mme DOLMAR.

Mais...

PINTO.

Point de mais.

Mme DOLMAR.

Si pourtant...

PINTO.

Point de si...

Mme DOLMAR.

Il...

PINTO.

Rien. Hâtez-vous, jetez-vous, ou je suis perdu. (*A Piétro.*) Toi, suis-la.

SCÈNE XXIV.

PINTO, FRANCISQUE; deux valets portant des flambeaux.

PINTO.

Ah! c'est vous, Monsieur, quelle réponse?

FRANCISQUE.

Que si la Duchesse est hors d'état de se transporter, elle se rende demain diligemment chez la vice-reine; son altesse désire sa présence à l'interrogatoire de l'Amiral.

PINTO.

Je vais lui porter ce nouvel ordre.

FRANCISQUE.

Monsieur, je suis chargé de la voir moi-même, et de lui parler seul.

PINTO.

Vous la trouverez au lit fort incommodée. (*Piétro rentre.*) Conduisez dom Francisque chez madame de Bragance. A quoi bon ces deux flambeaux? pour lui crever les yeux?

SCÈNE XXV.

PINTO, PIÉTRO.

PINTO.

Elle est dans le lit?... Bon! la lampe un peu écartée?... Bien. As-tu croisé les rideaux?... Très-bien Ventrebleu! s'il découvrait... Je frissonne... Que disent-ils? Oh! la babillarde... Le voici! je respire.

SCÈNE XXVI.

PINTO, PIÉTRO, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Cette pauvre dame a la voix bien altérée.

PINTO, déconcerté.

Elle est si faible!

FRANCISQUE.

Je vais rendre compte de son état à la Vice-reine.

PINTO.

Dites à la Vice-reine qu'elle aura de nos nouvelles de bon matin.

FRANCISQUE

Je le lui dirai. (*Piétro le reconduit.*)

SCÈNE XXVII.

PINTO, seul.

Oui, de par les mille diables, elle en aura de nos nouvelles... Rassemblons nos gens et recordons-nous... Madame, on est parti. Venez, Madame.

SCÈNE XXVIII.

PINTO, Mme DOLMAR.

PINTO.

Mon sauveur! ma libératrice! mille ans de constance ne m'acquitteraient pas...

Mme DOLMAR, riant et contrefesant la malade.

Ah! ah! ah!... Je n'en puis plus... Une migraine affreuse... mes nerfs... Ah! ah!

PINTO.

A merveille! à merveille!

Mme DOLMAR.

Et tandis que je souffrais pour elle, moi, votre précieuse dame souffre...

PINTO.

Ce que je voudrais obtenir de celle qui l'imitait.

Mme DOLMAR.

Que je sorte enfin d'ici, et que je vous échappe, car je ne sais où vous pourriez me conduire.

PINTO, avec un respect empressé.

Chez vous, Madame, chez vous. Prenez mon bras et sortons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Pinto, à Lisbonne.

SCÈNE I.

ALVARE, seul.

Que me veut Almada ?... A quel sujet cet entretien qu'il me demande chez Pinto ? « Qu'Alvare me parle, a-t-il dit aux gens de la porte, sitôt qu'il reviendra se coucher. » Est-ce que je me couche, moi ? Les plaisirs m'accablent d'affaires. Ouf ! Reposons-nous. Un jeu d'enfer... me voilà réduit à ma dernière piastre... Oh ! les escrocs, avec leur mine hâve... C'était un pillage. Quel métier que le jeu ! un vol dont on n'obtient justice qu'en se la fesant soi-même.

SCÈNE II.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA.

Tu n'es point rentré cette nuit, Alvare ?

ALVARE.

Non. Que ne m'as-tu indiqué ce rendez-vous chez toi ?

ALMADA.

Il me fallait parler aussi à Pinto ; et comme vous logez tous deux dans cet hôtel...

ALVARE.

Que me voulais-tu ?

ALMADA.

Te prouver mon amitié en réclamant une preuve de la tienne. Si je te cachais la circonstance difficile où je me trouve, tu ne me le pardonnerais de la vie.

ALVARE.

N'en doute pas; les vrais amis ne sont jaloux que de la confiance. Tout doit être commun entre eux, les plaisirs, les peines et les périls.

ALMADA.

Les périls, dis-tu ?

ALVARE.

Et que sera l'attachement d'un homme arrêté par la crainte, qui, s'il le faut, ne se jettera pas tout vif à travers mille morts ?

ALMADA.

Un tel homme n'appartient qu'à l'amour

de vivre ; il abandonne, sitôt qu'ils sont menacés, les amis, la femme ou la maîtresse qu'il n'ose défendre ; et ne combattant qu'entre la honte et la lâcheté, se laisse enfin vaincre par la dernière. Point de sentimens fidèles dans les cœurs lâches.

ALVARE.

Compte à jamais sur les miens.

ALMADA.

Es-tu prêt à me suivre dans une affaire sanglante qui se vide ce matin ?

ALVARE.

Une querelle ?

ALMADA.

Oui.

ALVARE.

Et avec qui ?

ALMADA.

Je ne te puis nommer encore mon ennemi.

ALVARE.

Pourquoi ?

ALMADA.

C'est un homme méprisé, haï, détesté de tout Lisbonne.

ALVARE.

Quel est le sujet de votre dispute ?

ALMADA.

Un entretien sur le ministre Espagnol; je le trouve injuste, cruel; il le défend en partisan effréné : je me courrouce, et bref il faut se battre.

ALVARE.

C'est fort bien fait, mon ami; la cause de ta colère est légitime, et la même indignation me transportait ce matin contre les orgueilleux Castillans.

ALMADA.

Toi ?

ALVARE.

Ma bile était allumée à tel point, qu'elle se répandait en présence du duc de Bragance.

ALMADA.

J'aime à te voir agité de cette noble fureur pour l'affranchissement de ton pays; elle me convainc que les sociétés frivoles où tu vis, n'ont pas étouffé les germes de ta vertu, que le sceau d'opprobre qu'imprime à tant de Portugais, la tyrannie de Philippe, n'a point flétri ton ame encore pure, en un mot, que tu sais être et penser.

ALVARE.

Si l'on me ressemblait; mais on n'a pas de nerf...

PINTO.

ALMADA.

Ce n'est pas la fermeté qui manque ; les ressources peut-être...

ALVARE.

Bah ! l'audace en fournit, et multiplie les expédiens.

ALMADA.

Les sages esprits sont convaincus que la seule prudence...

ALVARE.

Bah ! la prudence perd tout.

ALMADA.

Les Espagnols ont des forces contre lesquelles échoueraient nos téméraires attaques.

ALVARE.

Ah ! que jamais on ourdisse une grande conspiration, je quitte les plaisirs, les maîtresses, le monde, j'entre dans le complot et signale ce que je suis ; mais on est si faible...

ALMADA.

Pas tant que tu le crois. Il reste encore des cœurs révoltés contre l'injustice, pleins de ces vertus dont l'inquiète et mâle vigueur ne se soumet qu'au frein des lois, et s'irrite sous la main des hommes.

ALVARE.

Ces gens là... qui sont-ils ? si ce n'est toi et moi.

ALMADA.

Et ceux qui ont formé le grand dessein de soulever le Portugal contre ses oppresseurs, ne sont-ils pas du nombre ?

ALVARE.

Comment ?

ALMADA.

Il existe une conspiration secrète. Je le sais, et tu n'es pas de ceux à qui j'en fasse un mystère.

ALVARE.

Oh ! que je brûlerais d'en être, si j'en connaissais les auteurs !...

ALMADA.

Tu vois l'un des chefs.

ALVARE, reculant.

Toi !

ALMADA.

Moi-même.

ALVARE, effrayé.

Je t'en félicite... des conjurés de ton caractère... ont lieu d'attendre...

ALMADA.

Écoute, écoute, Alvare, et achève d'entrer dans ma confidence.

ALVARE

Non, non, Almada, non. Tous mes vœux sont pour le succès, mais je suis si bouillant, si inconsidéré, que je dois éviter un secret de cette importance.

ALMADA.

Au point où la chose en est, ton impétuosité n'est pas à craindre. Tu es Portugais, opprimé, brave, que faut-il de plus pour te lier à notre cause? Notre force est dans le vœu public, notre armée dans nos citoyens, notre espoir dans nos courages.

ALVARE.

J'entends cela, j'entends; mais si les grands de l'État ne se déclarent pas pour vous ?...

ALMADA.

Le duc de Bragance est notre chef.

ALVARE.

Le duc de Bragance!

ALMADA.

Les choses ont été menées de longue main. On a tenu les assemblées chez l'Archevêque de Lisbonne. Dom Louis, son ne-

veu, le vieil et respectable Alméida, Mello, son frère, le grand chambellan, Mendoce, Salsaigne, le capitaine Fabricio, le secrétaire Pinto à notre tête, et mille autres parmi lesquels tu mérites enfin d'être nommé; voilà nos défenseurs. Tous brûlent d'une noble impatience; et des mères et des femmes ont armé, de leurs propres mains, leurs enfans et leurs maris engagés dans notre querelle. Cet ennemi, mon cher Alvare, ce méprisable ennemi dont je te parlais, n'est autre que Vasconcellos qui opprime, qui dévaste le Portugal; c'est lui dont les persécutions ardentes ont attiré notre vengeance, et c'est sur lui qu'elle va tomber.

ALVARE.

Peste! cela me paraît savamment conduit... mais je... mais j'appréhende que l'on ne résiste...

ALMADA.

On résistera, n'en doute point; il faut s'attendre à un choc terrible.

ALVARE.

O mon Dieu! mon Dieu! n'allumez pas la guerre civile... prenez garde d'achever la ruine de votre pays, en voulant mettre fin à ses nombreuses calamités.

ALMADA.

Nous vaincrons. D'ailleurs, nous ne pouvons plus réfléchir ni reculer.

ALVARE.

C'est donc sous peu de jours ?...

ALMADA.

Comment des jours !... tout-à-l'heure.

ALVARE, à part.

O ciel !

ALMADA.

J'attends le capitaine et d'autres camarades, et Pinto va donner le signal.

ALVARE.

Le signal !

ALMADA.

Oui, de fondre dans la place, de saisir le palais, d'assaillir Vasconcellos, et d'attaquer la citadelle.

ALVARE.

Oh ! ce sera un carnage épouvantable, et j'enrage que l'on n'ait pas mûri long-tems une si dangereuse révolte.

ALMADA.

Tu l'as dit toi-même : une lente sagesse vaut moins qu'une impétuosité réglée. Touche cette main et sois prêt à marcher.

ALVARE.

Adieu.

ALMADA

Où vas-tu ?

ALVARE.

Chez moi... écrire un mot à ma famille... Que sait-on de la destinée ?... tu penses que l'action sera sanglante ?

ALMADA.

Chaude, mais décisive.

ALVARE.

Tant mieux !

SCÈNE III.

ALMADA, seul.

Bonne recrue ! Alvare méritait ma confidence. Tarder encore, c'était l'outrager par un doute infâme... Il m'a paru tout de feu contre les Castillans... Hé ! cette chaleur-là, ce me semble, s'est un peu refroidie aux aveux que je lui ai faits. . Plus je me rappelle... Non, non, lui-même s'est jeté en avant... lui-même soupirait après notre délivrance... il invoquait à son aide l'audace et les complots... Aurait-il voulu me pénétrer ?... D'où vient que mille objections timides se sont présentées à lui contre l'exécution de nos desseins ?... Hé ! oui, j'ai lu sur son visage des marques passagères de

frayeur... il balbutiait, sa contenance em
barrassée, son œil attristé, sombre... Il y
dans les troubles de l'esprit, une liaison
étroite entre la plus légère altération de
traits et la plus secrète de l'ame, qu'ell
trompe rarement l'œil qui l'examine... Il
eu peur, en dépit de sa valeureuse jactance.
O colère !... si j'imaginais qu'il me trahit.
Hé ! le peut-il ? Nous touchons à l'issue ; u
seul quart-d'heure écoulé... mon sang bouil
lonne... Veillons, veillons sur lui... il ache
terait son salut de notre perte... Quoi ?.
Qu'entends-je ?.. Un bruit dans la cour.
Oui... un cheval... c'est un cheval... Ah
le traître ! courons.

SCÈNE IV.

ALMADA, LE CAPITAINE FABRICIO
MELLO, MENDOCE.

MELLO, à Almada.

Ou vas-tu ?

ALMADA, sortant.

L'arrêter... le tuer... Restez-là. A moi
si j'appelle.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE.

LE CAPITAINE.

Que diable a-t-il ?... Où court-il ?... Si ce drôle-là nous a fait quelques bévues, je lui casse la tête.

MELLO.

Arrêtez ! arrêtez, Capitaine ! point de querelles, il nous faut de la sagesse et du sang-froid.

LE CAPITAINE.

Du sang-froid !... Moi, je n'ai point de sang-froid quand je suis en colère.

MENDOCE.

Son air hagard... sa fuite... Attendez, je vous dirai ce qu'il en est...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, MELLO.

MELLO.

L'infernale chose qu'une conspiration ! Il est cruel de passer une nuit entière entre la vie et la mort.

LE CAPITAINE.

Eh ! c'est ainsi qu'on les passe toutes ; la mort nous atteint à table, au lit comme au champ de bataille ; si vîte que nous puissions la fuir, elle est toujours sur nos talons ; et lorsqu'on l'affronte en face, on la fait souvent reculer. De quoi, morbleu ! vous tourmentez-vous ? Attendons en paix l'heure d'en venir aux mains.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, MELLO, MENDOCE

MENDOCE.

Rien, rien, une sotte confidence... Il tient son homme et veut lui parler seul ici... Entrons en attendant Pinto.

LE CAPITAINE.

Où nos armes sont-elles déposées ?

MELLO.

Là-dedans ; venez les prendre.

MENDOCE.

Les voici.

SCÈNE VIII.

ALMADA, ALVARE.

ALMADA, à Mendoce.

Laisse-nous, Mendoce, laisse-nous un moment.

ALVARE, pâle.

Quel courroux vous transporte, Almada?

ALMADA, furieux.

Monsieur!... Monsieur!...

ALVARE.

Eh bien!

ALMADA.

Où alliez-vous?... Pourquoi ces apprêts?

ALVARE.

Pourquoi?... pourquoi?... Mais...

ALMADA.

Pour nous échapper, sans doute?

ALVARE.

Eh! non, pour vous suivre.

ALMADA.

Ce cheval déjà tout sellé... pourquoi?

ALVARE.

Ce cheval?

ALMADA.

Oui.

ALVARE.

Pour courir dans tous les quartiers de la ville, et soulever les citoyens.

ALMADA.

Pour aller nous trahir, nous vendre !

ALVARE.

Moi ?

ALMADA.

Je te tiens, je te veille, je m'attache à toi comme ton ombre, ne crois pas nous dénoncer.

ALVARE.

Ce ton impérieux m'étonne, à la fin ! Suis-je un esclave dont vous deviez enchaîner les pas ?

ALMADA.

Essaie, essaie de nous fuir, je te poignarde.

ALVARE, épouvanté.

Ai-je affaire à des assassins ?... M'enfermerez-vous ? M'égorgerez-vous ici ?

ALMADA.

Ah ! traître ! pense-tu que ta liberté, tes jours me soient plus sacrés que l'affran-

chissement de ma patrie, que le sang de mes généreux compagnons, que les sermens inviolables qui nous lient ? Non ! non ! quand tu as pénétré nos mystères, tu as renoncé à toi-même : des nœuds de fer t'ont garotté, nos périls seront les tiens, nous te précipiterons avec nous, ou tu prendras part à notre gloire, si tu sais enfin t'en rendre digne. Tu sortais, où allais-tu ? chez les suppôts de Philippe ? Eh ! traître, tu n'obtiendrais pas même notre vie pour prix de ta délation. Meurs, meurs plutôt cent fois, et n'immole pas d'un seul mot tous ces hommes de tête et de cœur employés à notre délivrance.

ALVARE.

Qui vous dit que ce fut mon dessein ?

ALMADA.

La fuite que vous méditiez.

ALVARE.

Point du tout, Monsieur, point du tout. Je vous déclare hardiment que, sous nul aspect, votre conspiration ne me paraît sage ; que vos espérances me semblent dénuées de fondement, vos mesures hors de toute raison, et que je ne veux prendre aucune part à une folie qui vous mène droit à la mort.

ALMADA.

Vous ne me quitterez pas.

ALVARE.

Encore une fois, suis-je votre prisonnier?.. De quel droit ?..

ALMADA.

Celui du courage sur la pusillanimité.

ALVARE.

Quoi ! m'oser dire en face ?... Vous me ferez raison, ou je ne vois plus en vous...

ALMADA.

Achevez.

ALVARE.

N'en venons point, s'il vous plaît, aux injures. Nous avons chacun fait nos preuves....

ALMADA.

Achevez, Monsieur, exhalez vos outrages. En ce moment, ni mon épée, ni ma vie ne sont à moi; permis de se battre à ceux que nul autre devoir ne réclame : une grande dette envers la gloire tient quitte d'un petit point d'honneur.

ALVARE.

Vous refusez de vous battre ?...

ALMADA.

Assurément.

ALVARE.

Suffit, Monsieur : n'oubliez pas que je vous l'ai proposé.

ALMADA

Demain je suis à vous ; aujourd'hui, soyez à moi. Souffrez que je vous présente à nos amis, et bonne contenance. Capitaine Fabricio ! Mello ! Mendoce !

SCÈNE IX.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE.

ALMADA.

Voici un loyal Portugais qui veut être des nôtres. Il me suivra partout, et nous ne le perdrons pas de vue.

MELLO.

Vous devez, Monsieur, être enflammé d'admiration pour une si glorieuse tentative.

ALVARE.

Enchanté, Messieurs, enchanté.

MENDOCE.

Almada vous a instruit des mouvemens secrets du peuple.

ALVARE.

Oui, Messieurs, il m'a informé de tout.

LE CAPITAINE, portant deux bouteilles et quelques verres sur la table.

Buvons un coup ensemble, mon camarade; c'est peut-être le dernier.

ALVARE.

Pourquoi donc?

LE CAPITAINE.

Si un coup de feu nous couche à terre, bon soir.

MENDOCE.

N'est-ce pas une joie de prendre ces chiens de Castillans... là... au chaud du lit?

ALVARE.

C'est fort gai en effet, mais fort incertain.

LE CAPITAINE.

Quelle incertitude trouvez-vous là, ventrebleu! nous marchons, et tout ce qui résiste, à bas! Je vous trouve plaisant avec votre incertitude.

ALVARE.

Vous m'entendez mal... Je sais qu'on est sûr de tout.

LE CAPITAINE.

On n'est sûr de rien, au contraire. Qui

diable prévoit l'issue... Mes amis, un coup à notre gloire future!

MENDOCE.

Quels hommes nous serons!... Ah! dans les tems d'Athènes et de Rome!...

MELLO.

Quelles richesses nous attendent!

MENDOCE.

C'est vous, Mello, qui avez adroitement su distribuer l'argent nécessaire à multiplier nos partisans.

MELLO.

C'est vous, Mendoce, qui, par vos harangues éloquentes, avez su les embrâser.

ALMADA.

C'est vous, Capitaine, qui nous conduirez.

LE CAPITAINE.

Honneur à tous?

ALMADA, prenant un verre.

Mort aux Castillans!

TOUS, buvant.

Vivent les Portugais!

SCÈNE X.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE, SANTONELLO.

MENDOCE.

SANTONELLO ! quelle nouvelle ?

SANTONELLO.

Nous sommes découverts !

TOUS.

Découverts !

SANTONELLO.

Le secrétaire Vasconcellos, informé sans doute que sa maison devait être investie, est passé de l'autre côté du fleuve.

TOUS.

Lui !

ALVARE.

Où suis-je, malheureux !

MELLO.

Un de ses espions l'aura prévenu du coup.

MENDOCE.

Il se sera rendu au château d'Almada, pour arrêter le Duc et sa famille.

LE CAPITAINE.

Pour rassembler les troupes cantonnées dans les bourgs voisins, et leur donner ordre de marcher.

ALMADA.

Et Pinto! que fait Pinto?

SANTONELLO.

Il s'intrigue, il court, il place des gardiens sur le port, il va venir. Je n'en sais pas davantage; et si tous les anges ne viennent pas à notre aide...

ALMADA.

Depuis quand Vasconcellos est-il parti?

SANTONELLO.

Dans la nuit.

ALMADA, avec abattement.

Dans la nuit!

MELLO, avec abattement.

Dans la nuit!

MENDOCE, avec abattement.

Dans la nuit!

LE CAPITAINE.

Vous pouvez, mon Révérend, donner l'absolution, à moi, à toute la société et à vous-même.

MELLO.

Mes amis, j'ai de l'or; esquivons-nous, embarquons-nous, et tâchons de passer en Afrique.

ALMADA.

Je ne sortirai pas de Lisbonne; et avant de laisser nos adversaires maîtres de mon sort, ici même je me perce le cœur.

LE CAPITAINE.

Moi, je soutiendrai le siége contre tous les sergens et tous les recors de la ville.

SANTONELLO.

Santissimo Dio!

MENDOCE.

A quoi bon ces jérémiades fanatiques?

SANTONELLO, en fureur.

Misérable athée! ce sont vos blasphêmes qui attirent sur nous la colère divine.

MELLO, en fureur.

Ce sont vos violences, Mendoce, qui, de nos amis irrités, auront fait des dénonciateurs.

MENDOCE, en fureur

C'est votre avarice, Mello, qui vous a fait épargner, à votre profit, les sommes que vous deviez répandre.

ALVARE, en fureur.

C'est vous, Almada, qui m'avez jeté dans le gouffre...

LE CAPITAINE, en fureur, se levant.

Allez-vous vous assassiner? Et faut-il que je vous mette en paix?

SCÈNE XI.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, LE CAPITAINE FABRICIO, PINTO, SANTONELLO.

PINTO, froidement.

Quel bruit!... qu'est-ce?.. qui vous rend si furieux, si pâles?

MENDOCE.

Vasconcellos est averti de tout.

PINTO, froidement.

De rien.

SANTONELLO.

Il est sorti de Lisbonne.

PINTO.

Et revenu.

ALMADA.

Santonello est accouru nous dire...

PINTO.

Fausse alarme.

LE CAPITAINE.

Quoi! fieffé menteur!....

PINTO.

Il a dit vrai; Vasconcellos était allé à une fête sur l'autre bord du Tage. J'ai couru, guetté, suivi, ou fait suivre ses démarches... Maintenant au son du hautbois, il rentre dans sa maison où nous allons le prendre. Tout est dans un profond calme, tout dort dans le palais, l'occasion est sûre et favorable... Eh bien!.. eh bien! remettez-vous. Qu'y a-t-il, mes chers compagnons? Je veille, et vous craignez? Pourquoi ces débats, ces angoisses où je vous trouve? Si vous reculez devant l'apparence du danger, comment l'affronterez-vous lui-même? Capitaine, courez jeter un coup-d'œil sur les points d'attaque, et voyez si nos fidèles sont à leur poste. (*Le Capitaine sort.*)

SCÈNE XII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO.

PINTO.

Non, mes amis! le soleil ne se lèvera pas sans éclairer vos succès. Nous touchons au moment d'exécuter, toujours moins redoutable que ceux qui le précèdent. Le soupçon pouvait suivre nos traces. Un ami faible ou perfide pouvait nous livrer; un coup imprévu, un changement d'ordres, de lieu, de tems, déconcerter nos trames, et les mettre au jour. Cependant mille fautes, mille accidens ont été réparés, mille obstacles franchis; nos fronts ont su cacher leur trouble, et nos ames leurs agitations. Entre tant d'hommes de rang, de fortune, de passions et d'intérêts divers, pas une indiscrétion, pas un traître. Des femmes ont enseveli nos secrets dans leur sein. Nous sommes unis, courageux, forts, et le salut de la vie est le gage qui attache les moins zélés à notre victoire. Quoi! protégés manifestement par une Providence, secourus dans nos efforts, laisserons-nous échapper le triomphe?.. On est prêt, les ordres sont donnés. Nos défenseurs, séparés en quatre bandes, investiront quatre différens passages, et fer-

meront toute communication entre les Espagnols appelés à se secourir. Michel Alméida enfonçera la garde allemande à l'entrée de la place : Estevant, à la tête des siens, chargera la compagnie espagnole, montant la garde au fort du château : Teillo de Ménézès, le Grand Chambellan, Antoine de Salsaigne, nous, et le Capitaine à notre tête, nous nous emparerons du palais de la Vice-reine et de sa personne et de l'infâme Vasconcellos, noir machinateur, altéré d'or, sourd à la pitié, froid aux nœuds du sang, qu'une laborieuse habileté guide dans le crime, qui aiguise ses armes caché dans la retraite, et nous vend à sa cour comme des troupeaux; vivant du prix de nos têtes et se revêtant de nos dépouilles. Soyons pour lui ce qu'il fut pour nous, inflexibles. A sept heures et demie sonnant, un coup de pistolet par cette fenêtre sera le signal. Soudain joignons-nous, tombons, fondons sur nos ennemis; que nous faut-il pour les abattre? Du cœur, du fer, du plomb. Exterminons-les! surtout ne vous laissez étonner ni du tumulte de la ville, ni des cris des femmes, des enfans, ni du trouble des bourgeois fuyant, hurlant, fermant leurs boutiques, leurs maisons; ne vous effrayez pas même d'une opiniâtre résistance, et quand vous verrez, là se ruer la cavalerie, là des triples rangs de soldats, ici le canon au débouché des rues; marchez ferme,

jetez-vous, précipitez-vous à travers cette pluie de balles, de mitraille et de feu, vain orage qui ne gronde pas long-tems sur les braves qui le défient.

ALMADA.

Compte sur nous, Pinto.

TOUS.

Oui, oui, Pinto.

SCÈNE XIII.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO

LE CAPITAINE.

Ils n'attendent que nous; les uns se promenant autour du château; les autres venus en litière pour cacher leurs mousquets; d'autres se tenant sous les allées des maisons voisines, leurs armes sous leur manteau; un grand nombre de nouveaux libérateurs attirés d'abord par le prétexte de duels et de querelles particulières, embrassent la cause commune...

PINTO.

Et vis-à-vis la caserne des Castillans. ?

LE CAPITAINE.

Ils y sont tous ; attentifs, en silence, l'œil attaché sur l'horloge de la place.

PINTO, leur montrant sa montre.

Elle va sonner. Vous commanderez, Capitaine. Nous nous battrons, nous. Toi, Mendoce, à cheval ; dans tous les quartiers des cris de délivrance. Vous le rosaire en main. On ne divise et l'on ne rallie les hommes que par de vains mots et de vains signes. (*A Mella.*) Ouvre la fenêtre. Prenez vos armes. Il n'y a plus qu'une minute.

MENDOCE.

Une minute. (*Ils vont s'armer.*)

SCÈNE XIV.

PINTO, seul.

Et cette minute sera mortelle à la tyrannie d'un siècle ! La tyrannie... Malheureux ? si tu en fondais une nouvelle !... Eh ! d'autres mains la briseront ! Ainsi va le monde.

SCÈNE XV.

ALMADA, ALVARE, MELLO, MENDOCE, PINTO, SANTONELLO, LE CAPITAINE FABRICIO.

ALMADA, arrêtant Alvare.

TIENS, Alvare, tu m'en remercieras.

ALVARE.

Je le souhaite.

PINTO, à lui-même.

Ou l'état de l'Empire, ou nos ames passeront bientôt dans un nouvel ordre de choses. (*Il sourit.*)

MELLO.

Qu'as-tu donc?

PINTO, brusquement.

Laisse-moi. (*L'horloge de la place sonne.*) Voici l'heure! (*Il tire un coup de pistolet.*) Partons et guerre à mort! Il n'y a que les lâches qui plient; les braves sont tués ou vainqueurs. (*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

SCÈNE I.

LA VICE-REINE, Mme DOLMAR, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, HOMMES ET FEMMES DE LEUR SUITE.

LA VICE-REINE.

Laissez-nous, je vous rends grâce de votre zèle... Ah! je suis toute saisie... Ces cris que j'ai entendus...

Mme DOLMAR.

Ils m'ont réveillée en sursaut, Madame. Je me suis promptement habillée, accourant chez vous où j'ai cru voir que le tumulte se dirigeait... On se battait, on se fusillait; j'ai traversé tout le train. Oh! je suis brave, moi, et curieuse.

LA VICE-REINE.

Comment! on se bat près du château?

Mme DOLMAR.

Devant le fort.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame, c'est une émeute, une petite émeute, qui se terminera entre vos gardes et la populace. Il n'y avait point de quoi troubler votre sommeil...

LA VICE-REINE.

Je veux aller voir par les fenêtres de l'autre appartement...

L'ARCHEVÊQUE.

Demeurez, Madame, demeurez dans celui-ci, où vous ne pouvez rien entendre.

LA VICE-REINE, à un officier des gardes.

Donnez les ordres nécessaires en cas d'attaque nouvelle devant le château. (*A madame Dolmar.*) Allez, Madame, écrivez à Vasconcellos de se rendre ici à l'instant.

Mme DOLMAR.

J'y vais. Voici l'Amiral qui va tout vous conter.

SCÈNE II.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

LA VICE-REINE.

Ah! M. l'Amiral, je vous attendais impatiemment. Des troubles éclatent au nom du

duc de Braganse, et je vous somme de m'apprendre le sujet de votre présence chez sa femme.

L'AMIRAL.

Le ton sévère de votre Altesse, me prouve la durée de ses soupçons.

LA VICE-REINE.

Vous étiez chez elle cette nuit?

L'AMIRAL.

L'heure que j'avais choisie m'excuse assez; l'intérêt qui m'y conduisait n'est pas tel, que j'osasse vous en entretenir en des momens si funestes.

LA VICE-REINE.

Vous aviez reçu l'ordre du Roi d'arrêter le Duc.

L'AMIRAL.

J'aurais obéi ce matin, si je n'avais été arrêté moi-même. Ni le devoir ni l'honneur ne me permettent d'en garder le ressentiment. Mon zèle à vous défendre sera ma justification.

LA VICE-REINE.

Savez-vous quelques détails de la rébellion, Monsieur?

L'AMIRAL.

De très-alarmans. La ville entière est sou-

levée. La haine pour le Roi d'Espagne est le prétexte, et l'on entend crier partout le nom du duc de Bragance.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelques misérables las de vivre, ou payés pour se mutiner.

L'AMIRAL.

C'est une révolte ouverte, et l'on a déjà fait une attaque au fort du château.

LA VICE-REINE.

O ciel!

L'ARCHEVÊQUE.

N'alarmez-donc pas son Altesse, ne l'alarmez pas. Il faut envoyer là, pour balayer ces factieux, le premier corrégidor, un fouet à la main.

L'AMIRAL.

Je doute qu'un si grand trouble s'apaise ainsi. Le Duc lui-même est entré dans la ville dès le point du jour; il combat à la tête des siens, et sa troupe enhardie par ses discours et son exemple, a déjà mis en fuite la garde allemande.

LA VICE-REINE.

La garde allemande!

L'ARCHEVÊQUE.

Impossible! impossible! vous êtes mal instruit.

L'AMIRAL.

Cette révolte pourra devenir une révolution, si l'on n'en prévient les suites. Il me semble que ce sera chaud.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, ce n'est que le peuple.

L'AMIRAL.

C'est pour cela même.

LA VICE-REINE.

Déjà vous refusiez de croire au brigues de dom Juan, en voici d'évidentes preuves.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien! j'ai eu tort... C'est un rebelle, on le punira.

LA VICE-REINE.

Et que devient Vasconcellos?.... O grand Dieu! quel conseil suivrai-je? quel parti prendre?

L'ARCHEVÊQUE.

Tant que nous n'aurons pas vu le Secrétaire soyons en repos; s'il avait eu quelque sérieuse alarme, il nous eût fait avertir. Subtil, actif, comme il l'est.... Nous avons parlé cent fois de ce duc de Bragance... Pauvre tête! étranger aux théories politiques... à l'équilibre des pouvoirs... Peste!... Vasconcellos a là-dessus des idées... Comme il dit fort bien, on a les

yeux fixés... Une bonne garnison dans la citadelle, l'argent, les hommes, l'autorité du roi... On les pulvériserait... Il n'y a pas un mot à répondre.

L'AMIRAL.

Si la confiance de Madame croit pouvoir réparer l'injustice de ses doutes, qu'elle me donne le commandement de ses gardes, et je marche.

LA VICE-REINE.

Volontiers, Amiral, le Secrétaire d'État ne peut tarder, vous vous concerterez ensemble..

L'ARCHEVÊQUE.

Ils apaiseront tout. Je crains que ce bruit ne vous ait éveillée trop matin, et qu'il ne vous rende malade. O Madame! si vous alliez être malade; restez en paix, je vous conjure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

MADAME, calmez vos inquiétudes; un avantage signalé sur les rebelles, rendra bientôt à la ville la paix qu'ils ont troublée.

L'AMIRAL.

Expliquez-vous.

FRANCISQUE.

Pendant la chaleur du combat, les Allemands, dispersés d'abord, se sont ralliés à la voix de leurs braves officiers; ils ont assailli et environné le Prince et ses défenseurs; on a suspendu le feu, les chefs se sont approchés, et le Duc sera contraint à se rendre.

LA VICE-REINE.

Ah! Monsieur, dois-je vous en croire? Quel prix ne mérite point la nouvelle d'un aussi heureux succès!

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien! ne l'avais-je pas prévu?

L'AMIRAL.

A-t-on fait quelques prisonniers dont les aveux utiles?...

FRANCISQUE.

On a saisi les armes à la main, un homme distingué par son opiniâtreté, à la tête des mutins. Si son Altesse veut qu'on l'interroge en sa présence, on pourrait en tirer tel renseignement...

L'ARCHEVÊQUE.

C'est donner de l'importance à ces gens-là. Envoyez aux officiers publics... N'abaissez pas votre dignité jusqu'à...

LA VICE-REINE.

Je veux au contraire le voir, le questionner, remonter à la source du mal.

L'AMIRAL.

Oui, gardons-nous de rien négliger.

LA VICE-REINE.

Qu'on amène cet homme; je ne serai tranquille qu'après l'avoir interrogé.

(Francisque sort.)

SCÈNE IV.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE DE BRAGUES, L'AMIRAL, etc.

L'AMIRAL.

Nous connaîtrons par lui les agens secrets de dom Juan, et les principaux auteurs de ce trouble.

LA VICE-REINE.

L'espoir des récompenses ou les menaces lui feront tout révéler.

L'AMIRAL.

Le voici, je pense.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANCISQUE, PIÉTRO.

FRANCISQUE.

APPROCHE; tu parleras au moins devant Madame; on n'a pu lui arracher un mot.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! scélérat!...

L'AMIRAL.

Quel est ton nom? Qui t'a mis les armes à la main? Il ne s'agit pas de te moquer et de hausser les épaules.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais voyez son rire insolent!... Je te ferai bien répondre, moi!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme DOLMAR.

Mme DOLMAR.

AH! ah! le muet de Pinto!

LA VICE-REINE.

Il est muet!

L'ARCHEVÊQUE.

Il était tems de me le dire.

SCÈNE VII.

LA VICE-REINE, L'ARCHEVÊQUE, L'AMIRAL, Mme DOLMAR, PIÉTRO.

LA VICE-REINE.

Cet homme appartient à M. Pinto?... Nul doute; ce Pinto, l'ame damnée de dom Juan, aura machiné la sédition.

Mme DOLMAR.

M. Pinto, machiner! lui qui fesait encore hier tranquillement de la musique avec moi?

L'AMIRAL.

Autorisez-moi, Madame, à prendre d'utiles mesures; une rigueur prompte atteint moins de coupables; une sévérité lente accroît le besoin de punir.

L'ARCHEVÊQUE.

Faites juger cet homme, et s'il est coupable, qu'il soit châtié sans retard.

L'AMIRAL.

Oui. Rien ne tempère l'ardeur des mutins, comme un exemple.

LA VICE-REINE.

Venez, Amiral, je vais signer les ordres. Rassemblez les soldats, et courez achever vous-même la défaite du Prince.

L'AMIRAL.

Je voudrais qu'une occasion plus périlleuse mît à l'épreuve mon fidèle dévouement pour vous; je vaincrais ou je périrais avec gloire.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon Dieu! rassurez-vous; le calme va renaître. Que votre Altesse ne se rende point malade.

SCÈNE VIII.

Mme DOLMAR, PIÉTRO.

Mme DOLMAR.

Ce pauvre valet de Pinto!.. S'il allait payer pour tous... Mais comment le soustraire?... les portes sont gardées... Mon ami, je ne puis te cacher... suis-moi... Non... je dirai... Quoi? qu'il s'est sauvé. J'obtiendrai son pardon... Cette armoire pratiquée dans le mur... Oui, cache-toi, cache-toi là pour le premier moment; il sera facile ensuite... On vient. *(Elle le cache dans l'armoire.)*

SCÈNE IX.

Mme DOLMAR, VASCONCELLOS.

VASCONCELLOS.

Quoi! Criez, hurlez! que me voulez-vous? Me déchirer! me dévorer!... Ah! que vois-je?

Mme DOLMAR.

Vous fais-je peur?

VASCONCELLOS.

Ces furieux... j'ai cru les voir; ils me suivent, ils me cherchent, me menacent, moi, vous tous, la Vice-reine...

Mme DOLMAR.

La Vice-reine! ô ciel! je cours l'avertir.

SCÈNE X.

VASCONCELLOS, seul.

Demeurez! arrêtez! Quoi donc? elle me fuit... Ma fortune est tombée, plus d'amis... Quel bruit entends-je? Où fuir?... Et ces papiers?... Où les cacher?... Il y a de quoi te faire brûler vif... D'où les as-tu sauvés? De ta maison en feu... O! les forcenés! Tout a été brisé, jeté par les fenêtres; et toi-même

sans la fuite... Réjouis-toi; applaudis-toi. Tu as pillé, ruiné, proscrit; on te pille, on te ruine, on te proscrit. O justice!... Le bruit redouble. On m'appelle. Vasconcellos!... Partout Vasconcellos. Ils viennent, ils approchent... Ces papiers... Ces exécrables papiers... Ah! mettons-les dans cette armoire... (*Il ouvre l'armoire, le muet l'y pousse et l'y enferme à sa place.*)

SCÈNE XI.

L'ARCHEVÊQUE, ALMADA, MELLO, MENDOCE, AUTRES CONJURÉS.

L'ARCHEVÊQUE, rencontrant Piétro qui se sauve.

Saisissez cet homme, et répondez-m'en sur votre tête.

LES CONJURÉS, entrant par une autre porte.

Vivent les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi ces cris? Que voulez-vous?

ALMADA.

Affranchir notre patrie, la soustraire au joug du roi d'Espagne.

MELLO.

La maison de Vasconcellos est en feu; on le cherche.

MENDOCE.

Nous avons ouvert les prisons d'état.

ALMADA.

Vos troupes Castillannes sont battues.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, mais conçoit-on cette audace?... La conçoit-on?

ALMADA.

Si son Altesse veut épargner le sang, qu'elle envoie au gouverneur de la citadelle l'ordre de la reddition.

L'ARCHEVÊQUE.

Elle ne le fera point. Votre proposition est odieuse. Si vous avez compté sur la faiblesse de son sexe pour la rendre votre complice, renoncez à vos espérances.

ALMADA, MELLO, MENDOCE, ensemble.

Monsieur!

L'ARCHEVÊQUE.

Arrêtez, audacieux!.. La citadelle peut foudroyer la ville. On ne cèdera point à des factieux qui, ce soir même, seront châtiés sévèrement. Encore une fois, Messieurs les brigands...

ALMADA.

Imprudent! taisez-vous. Apprenez que je

n'ai qu'à grand peine obtenu votre grâce. Taisez-vous, si vous aimez la vie.

L'ACHEVÊQUE, un peu effrayé.

Comment?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE BRAGANCE.

Les soldats derrière les coulisses s'écrient :

VIVENT les Portugais!

L'ARCHEVÊQUE.

Quel nouveau bruit?... Vous ici, Madame?

LA DUCHESSE.

Le tumulte est partout; ce palais entouré de soldats... J'ai tremblé, j'ai frémi pour les jours de la Vice-reine. Où est-elle? Je veux lui parler.

L'ARCHEVÊQUE.

La fortune l'a donc trahie!... Tandis que l'on nous annonçait la capitulation de votre époux...

LA DUCHESSE.

Lui! capituler? Il a su vaincre et s'ouvrir un chemin. Déjà les preuves de sa clémence ont suivi celles de son courage. Cependant il n'est pas maître des transports excités dans

le peuple par sa victoire. La multitude, les soldats qui cherchent à saisir Vasconcellos, menacent hautement la Vice-reine. (*L'Archevêque fait un mouvement de crainte.*) Calmez-vous. Je suis accourue pour l'arracher à ses dangers. Messieurs, secondez-moi.... Mon dessein ne fut jamais de profiter cruellement des avantages de cette journée. J'eusse même respecté la puissance espagnole, si les perfidies de Vasconcellos ne m'avaient contrainte à chercher des défenseurs pour ma famille. Mes périls m'ont appris à courir au-devant de ceux de votre maîtresse. Je sens d'avance tout l'effroi qui doit la troubler... Que je puisse la voir, la sauver, l'entraîner chez moi ; mon palais est le plus sûr asile qui reste à celle qui fut jadis mon ennemie. Elle trouvera dans moi une consolatrice, un appui, des larmes pour la plaindre. Monseigneur, messieurs, hâtons-nous ; conduisez-moi vers elle.

LES PORTUGAIS, derrière les coulisses.

Vivent les Portugais !

L'ARCHEVÊQUE.

Allons tous, allons, Madame ; ces cris m'épouvantent pour elle. Si vous ne pouvez la sauver, je serai votre première victime.

TOUS.

Voici le Duc !

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, L'ARCHEVÊQUE, ALMANDA, MELLO, MENDOCE, LE DUC, Il entre tenant la Vice-reine par la main et au milieu des acclamations, PINTO, etc.

LE DUC.

Ah ! Madame, soyez sans crainte. Mes défenseurs ont rougi d'avoir un moment oublié les respects dus à votre rang. Ma voix a calmé leur furie ; vous êtes en sûreté au milieu de nous. C'est aux soins de la reine, à son cœur que je recommande votre infortune. Dès votre premier désir, une nombreuse escorte vous reconduira avec honneur en Espagne.

LA DUCHESSE.

Comme vous tremblez... de grâce, reprenez courage.... Nos promesses doivent-elles vous laisser dans l'ame un reste de frayeur ?...

LA VICE-REINE.

Ah ! quel exemple de générosité me donne une si noble conduite ! Votre valeur qui m'a défendue...

LE DUC.

Braves Portugais ! qui de vous eût permis que l'on souillât l'honneur de ce jour ! Des

voix terribles s'élevaient de toutes parts, une foule irritée pressait les portes.... Madame eut l'aveugle témérité de les ouvrir et de paraître... Oh! sans mon autorité déjà reconnue, sans mon secours... Je m'élance parmi ces furieux, je les écarte, et le ciel qui nous favorise ne veut pas que ma gloire et votre délivrance soient payées par un forfait.

PINTO.

Eh bien! Sire, mon zèle a-t-il trompé le Duc de Bragance? Il me reste deux demandes à faire à votre Majesté: celle de faire poursuivre Vasconcellos qu'on a vu entrer dans ce palais; ordonnez aussi que l'on me rende mon fidèle Piétro, mon muet.

Mme DOLMAR.

Oh! c'est grâce à moi, s'il vous est rendu... Je l'ai caché là. (*Elle ouvre l'armoire; Vasconcellos sort armé, tout le monde recule avec effroi.*)

TOUS.

C'est lui!

LE CAPITAINE.

Ah! ventrebleu! (*Le Capitaine s'élance sur Vasconcellos qui tire ses pistolets, et se va jeter par la fenêtre.*)

PINTO.

Nous n'eussions pas fait mieux, et je me

LE MARIAGE

DU CAPUCIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR M. PELLETIER DE VOLMÉRANGES;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de Louvois, à Paris, le premier Mai 1799.

S'il est cruel de faire des fautes...
il est bien doux de les réparer.
ACTE III, *scène dernière.*

NOTICE

SUR

M. PELLETIER DE VOLMÉRANGES.

Né à Orléans en 1756, il a joué pendant sa jeunesse la comédie en province. Il avait plus de 40 ans lorsqu'il débuta comme auteur dans la carrière dramatique, par le drame intitulé *Devoir et Nature*. Il a ensuite donné diverses autres pièces parmi lesquelles on peut citer *Clémence et Waldémar*, drame; avec Cubières, *Paméla mariée*, comédie traduite et imitée de Goldoni; les *deux Francs-Maçons*, comédie, et les *deux Frères à l'Epreuve*, comédie imitée du *School for Scandal* de Shéridan, et qui offre le même sujet que le *Tartuffe des mœurs* de Chéron, avec cette différence que le comique de cette dernière pièce est beaucoup plus relevé. Et enfin il a donné *la Servante de qualité*, drame; sans compter beaucoup d'autres pièces qui, pendant long-tems, ont alimenté le théâtre de la porte Saint-Martin, dont M. Pelletier de Volméranges a été, pour ainsi dire, en quelque sorte, le père nourricier.

PERSONNAGES.

Mme DESBOIS, aubergiste.

AUGUSTIN, fils de madame Desbois, âgé de 14 ans.

CHARLOTTE, fille de madame Desbois, âgée de 13 ans.

DORSAINVILLE aîné, amant de madame Desbois.

DORSAINVILLE cadet, lieutenant de cavalerie.

ROCHEMONT, fils d'un procureur, déguisé en officier.

MARGUERITE, femme-de-charge de l'auberge, très-surannée.

BRILLANT, perruquier gascon, amoureux de Marguerite.

L'EXEMPT de la maréchaussée.

PIERRE, MARCEL, } domestiques.

JUSTINE, MARIANNE, } jeunes servantes.

Cavaliers de la maréchaussée.

La scène se passe en Provence, sur la frontière du Piémont, dans une auberge qui se trouve seule au milieu d'un bois.

LE MARIAGE

DU CAPUCIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle d'auberge. A la seconde coulisse, à la gauche de l'acteur, est une cheminée où il y a du feu, et une chocolatière auprès; du même côté, un peu en avant, une petite table sur laquelle sont un miroir, une boîte à poudre et un petit carton rempli de rubans (c'est la toilette de Marguerite.) A la droite, une grande table couverte d'un tapis, une écritoire, le livre où l'on écrit les noms des voyageurs, deux tasses à café, et une corbeille avec des petits pains.

SCÈNE I.

MARGUERITE, seule, ayant l'air de parler à quelqu'un qui s'en va, et fesant l'agréable.

Votre servante, Messieurs, portez-vous bien. (*Avec humeur.*) A la fin, les voilà partis!... Je crois que je ne finirai pas ma toilette d'aujourd'hui. (*Elle s'assied et se regarde dans le miroir.*) Que ce bonnet me va mal!... Là, j'ai pourtant paru comme ça

devant les étrangers... Un peu de poudre... Hé... je ne suis pas encore à dédaigner... Il y a vingt ans, j'étais mieux... mais le tems... le tems ! quels ravages il fait sur la beauté !... Si mon amoureux m'avait vue alors... Ajustons un ruban. (*Elle cherche dans le carton et se met un ruban.*) Allons, allons, je puis encore faire des conquêtes. Serrons tout cela. (*Elle va porter dans la coulisse le miroir, la boîte à poudre et le carton : cela doit se faire d'un tems ; ensuite elle va à la cheminée remuer le chocolat.*) Voilà le chocolat prêt, et Brillant ne vient point ! (*Elle va chercher les tasses et la corbeille, et les met sur la table où elle a fait sa toilette.*) Cependant je lui avais dit que nous déjeûnerions ensemble. — Quand ma maîtresse sera réveillée, je lui donnerai son argent. Elle repose, tant mieux, je veillerai pour elle. — Oh ! elle est bien à plaindre ! Depuis dix ans que je suis à son service, il n'est pas un seul jour que je ne l'aie surprise à pleurer... Et pourquoi ?... Voilà ce que j'ignore. Elle pleure en embrassant ses deux petits enfans qu'elle élève avec un soin particulier ; leur éducation est des plus distinguées ; à l'âge de treize et quatorze ans ils sont déjà fort instruits, et même ils sont aimables ; il faut être juste, et Madame ne néglige rien pour eux ; elle le peut. Elle gagne beaucoup ; cet hôtel est bien achalandé, et, malgré ses

aumônes journalières (car les pauvres sont ici logés gratis) elle s'enrichit... Elle le mérite... elle le mérite. — Mais d'où vient son chagrin?.. Est-elle mariée?.. Est-elle veuve?.. Qui est le père du garçon ou de la fille?... Je ne sais. Elle a un portrait qu'elle regarde souvent... Mais, ce n'est pas ce portrait qui est la cause... Hem! hem! que sait-on?... Je voudrais pourtant bien savoir son secret! (*Se parlant à elle-même d'un ton sévère.*) Taisez-vous, mademoiselle Marguerite, et réprimez vos désirs curieux : votre maîtresse est libérale, elle vous paie, vous laisse l'autorité dans sa maison, et vous devez vous taire, entendez-vous. (*Tout bas.*) Oui, oui, je me tairai. (*Elle tire une grosse montre d'argent.*) L'heure s'avance; voyez si ce damné gascon viendra!... Ah! l'Amour!... l'Amour donne furieusement d'inquiétude!... Aimer à mon âge, quelle folie!... Marguerite, tu t'en repentiras, ma bonne amie, tu t'en repentiras!... Peut-être, peut-être? Ce perruquier est vif, enjoué, et d'un bon caractère : je le gronde tant que je veux, et j'ai toujours raison; il n'en faut pas davantage pour me décider. Un mari qui ne contrarie point sa femme est une chose bien rare à trouver! et nous ferons un ménage excellent. — Je l'entends... il chante, il n'a point de mélancolie, ce gaillard-là!...

SCÈNE II.

MARGUERITE, BRILLANT, qui entre en chantant.

BRILLANT.

Eh! von jour, délices dé mon ame, jé vous trouve céleste cé matin, et l'Aurore qui sé lève est moins vermeille qué vous.

MARGUERITE, brusquement.

Allons, allons, trêve de complimens.

BRILLANT.

Avez-vous l'humeur luguvre?

MARGUERITE, en colère.

Il vous convient bien de vous faire attendre par une fille comme moi? Mort de ma vie! je ne sais qui me tient que je ne jette le chocolat dans les cendres. (*Elle va à la cheminée.*)

BRILLANT, la retenant.

Il né faut pas faire céla, ma poule; cé qu'on perd né sé rétrouve point à l'avénir, et fait grand tort pour lé présent.

MARGUERITE.

Est-ce que vous ne pouviez pas venir plus matin?

BRILLANT.

Un doux sommeil appésantissait mes paupières, et des songes flatturs voltigeaient dans mon imagination.

MARGUERITE.

Dès que ce bijou dormait, je devais l'attendre tout éveillée. Il est si mignon!

BRILLANT.

Beaucoup.

MARGUERITE.

Faquin!

BRILLANT.

Né vous fâchez pas; j'étais loin dé vous, ma fauvette, mais j'étais auprès dé vous.

MARGUERITE.

Vous étiez auprès de moi? et comment?

BRILLANT.

Écoutez, la vérité va sortir dé ma vouche.

MARGUERITE.

La vérité dans la bouche d'un gascon? Oh! nous ne sommes plus dans le siècle des prodiges.

BRILLANT.

Vous né mé sortez point dé l'idée; lé jour, la nuit, jé né pense qu'à mon amour.

MARGUERITE.

Vous, amoureux? voilà une bonne gasconnade! je crois que vous ne l'avez jamais été.

BRILLANT.

Dé vous sule, ma Vénus!

MARGUERITE, lui donnant un soufflet.

Impertinent!

BRILLANT.

Eh donc!

MARGUERITE.

Maudit raseur, si tu me donnes encore ce nom-là, je t'arrache les yeux.

BRILLANT, lui retenant les mains.

Cadédis, arrêtez. — Au surplus, puisse la fin dé mon songe dévénir une réalité.

MARGUERITE, ironiquement.

Que signifiait-elle?

BRILLANT.

Qu'aujourd'huï vous mé donneriez la main.

MARGUERITE.

Moi?

BRILLANT.

Vous-même, succulente créature. Jé rêvais qué vous aviez consenti à dévénir mon épouse. Alors, en grandé pompe, jé vous conduis

au temple dé l'hymen; il nous unit. Les jeux, les ris et les plaisirs nous portaient dans les bras dé la volupté, ét j'allais être heureux, quand l'appétit m'a réveillé.

MARGUERITE.

Oh! l'admirable songe! Le plus vrai de cela, c'est l'appétit. Déjeûnons.

(Ils s'asseient.)

BRILLANT.

Jé lé veux bien; car après lé plaisir dé parler, célui dé manger est lé plus doux.

MARGUERITE, après avoir versé le chocolat.

Vous êtes servi.

BRILLANT, voulant lui baiser la main.

Il faut qué jé vaise cette velle et généruse main.

MARGUERITE.

Point de familiarité, ou jour de Dieu!... (*Elle lève la main.*)

BRILLANT.

Né vous formalisez pas, c'est la réconnaissance qui...

MARGUERITE.

C'est ce qu'il vous plaira, mais point de gestes.

BRILLANT.

J'aime lé sexe! vous êtes si agréable!

MARGUERITE.

C'est bien, c'est bien.

BRILLANT, mangeant.

Cé chocolat est un nétar !

MARGUERITE.

Il est délicieux ! j'en avais besoin.

BRILLANT.

Vous avez beaucoup dé mal dans cette maison ?

MARGUERITE.

Beaucoup, mais je ne m'en plains pas ; ma maîtresse est humaine, et récompense toujours au-delà des peines que l'on se donne.

BRILLANT.

C'est un modèle dé bienfaisance et dé vonté.

MARGUERITE.

Avec tout cela, elle n'est point heureuse.

BRILLANT.

Elle souffre, et l'on né sait pourquoi. (*Bas à Marguerite.*) C'est son mari, peut-être?...

MARGUERITE, l'interrompant d'un air mystérieux. Elle doit traîner beaucoup le mot SILENCE.

Silence !

BRILLANT, gaîment.

Parlons dé notre mariage, cé séra quand vous voudrez.

MARGUERITE.

Nous verrons ça.

BRILLANT, avec force.

Vitément, jé vous prie; car jé vous aime, et jé vrûle.

MARGUERITE.

Votre feu est donc bien vif?

BRILLANT, avec explosion.

C'est un vûcher ardent que jé porte en mon cur!

MARGUERITE, en riant.

Quel original! il me fait rire avec son bûcher.

BRILLANT, avec la plus grande chaleur.

Rien n'est comparable à mon ardur! (*Prenant un ton patelin.*) Madémoiselle Marguérite, j'aurais un pétit service à vous demander.

MARGUERITE, d'un ton sec.

Quel est-il?

BRILLANT, continuant le ton patelin.

Jé crains d'être importun, mais dans le vésoin on né put s'adresser qu'à ses amis.

MARGUERITE, brusquement.

Au fait.

BRILLANT, lentement et affectueusement.

J'aurais affaire dé soixante francs... Né pourriez-vous pas?

MARGUERITE, vivement.

Non, je ne le peux pas, non. Vous êtes un mauvais sujet, vous jouez, vous allez au cabaret, et mon argent ne servira point à cela.

BRILLANT, avec un air de dignité.

Vous mé taxez injustément.

MARGUERITE.

Oh! sans doute, il n'y qu'à vous croire.— Mais que voulez-vous faire de cette somme, voyons?

BRILLANT.

Ancien militaire, ma plus velle parure est l'havit d'uniforme. Le servitur dé cet officier qui passa la semaine dernière m'a vendu l'équipement en entier, je lui ai donné un à-compte, il mé l'a laissé; il doit répasser démain, jé lui ai promis dé lui rémettre le reste à son retour, et je ne voudrais pas manquer à ma parole.

MARGUERITE, d'un air important.

Pour cet objet, je n'hésite plus, j'aime qu'on s'acquitte. Tenez, il y a dans cette bourse ce

que vous m'avez demandé. (*Ils se lèvent.*) Allez, et songez à me rapporter cela le plus promptement que vous pourrez.

BRILLANT, avec joie.

Comptez sur ma reconnaissance! et s'il lé faut; jé mé passérai dé boire et dé manger pour vous rendre exatément.

MARGUERITE.

J'y compte bien; mais au revoir, décampez, décampez.

BRILLANT.

Adieu, maîtresse dé mon ame; jé vais faire mes pratiques.

MARGUERITE.

Bonjour, bonjour.

BRILLANT, revenant.

Il n'y a personne à raser dans la maison?

MARGUERITE.

Non, tout le monde est parti.

BRILLANT.

Je pars aussi. (*Il revient.*) Vous né voulez pas un pétit coup de peigne?

MARGUERITE.

Non, non.

BRILLANT, s'approchant.

Un pétit vaiser?

MARGUERITE, reculant.

Point, point.

BRILLANT, la pressant.

Jé vous en conjure. (*Il veut l'embrasser de force.*)

MARGUERITE, en se débattant.

Finissez donc... finissez donc... aye! aye! (*Il l'embrasse.*) N'y revenez pas au moins.

BRILLANT.

Pardonnez à mon ardur. Jé vais à mon travail, et jé réviendrai passer les doux instans dé mon loisir au pied dé l'adorable Marguerite. (*Il sort en chantant.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, seule.

Le charmant cavalier que ce Brillant! il m'aime à l'adoration!... et moi aussi d'abord, et moi aussi. Près de lui, je n'ai que quinze ans... On a bien raison de dire qu'on est toujours jeune tant qu'on est amoureux. -- Il fait un tems du diable!... et pas un domestique de levé!... Là, voyez si l'on peut en faire quelque chose. Quel tapage je vais faire! Debout à la pointe du jour, j'ai tout le tracas de l'hôtellerie; il faut que je fasse tout, que j'ordonne tout, que j'aie les yeux partout. O mon Dieu!

mon Dieu! qu'elle désordre ici! rien n'est encore arrangé... Ah! comme je vais gronder. (*Elle appelle.*) Marianne!

SCÈNE IV.

MARGUERITE, MARIANNE, ENSUITE JUSTINE, PIERRE ET MARCEL.

MARIANNE, entre en se frottant les yeux.

Me voilà.

MARGUERITTE, appelant.

Justine!

JUSTINE.

Que voulez-vous ?

MARGUERITTE, appelant.

Pierre! Marcel!

PIERRE.

Que ne prenez-vous un porte-voix? on vous entendrait mieux.

MARCEL.

Quand elle est éveillée, il n'y a plus moyen de dormir.

MARGUERITE, aux servantes.

Elles sont encore endormies. (*Aux domestiques.*) Et vous, grands fainéans, n'êtes-vous pas honteux ?

PIERRE.

Fainéans ? Vous vous y connaissez. Et tout ce que nous fesons dans la maison, ce n'est rien, peut-être ?

MARIANNE.

Et nous ?....

MARGUERITE, frappe du pied, et tous les domestiques s'éloignent de frayeur.

Finissons !... et ne m'étourdissez pas davantage. (*Elle donne de l'argent à Pierre.*) Tenez, voilà vos profits, allez partager.

PIERRE.

Avez-vous pris votre part ?

MARGUERITE, en grognant.

Oui, oui; allez, et faites mieux qu'hier.

JUSTINE, à part.

Elle est aussi méchante que notre maîtresse est bonne.

MARGUERITE prenant Justine par le bras, et la ramenant sur l'avant scène.

Que dis-tu-là, perronelle ? Est-ce que tu crois que je ne vois pas....

JUSTINE.

Que voyez-vous ?

MARGUERITE, élevant la voix.

Je vois.... je vois que vous ne valez rien.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESBOIS.

Mme DESBOIS.

Qu'est-ce donc, Marguerite? je vous entends disputer?

PIERRE.

Madame, nous avons trop d'ouvrage, et Mademoiselle veut que nous fassions plus que nous ne pouvons.

Mme DESBOIS, avec bonté.

Eh bien, mes amis, je prendrai des domestiques de plus, et j'augmenterai vos gages. Serez-vous contens?

JUSTINE.

L'adorable maîtresse!

MARGUERITE, avec humeur.

Oui, vous n'avez qu'à les écouter: ils vous persuaderont qu'ils travaillent trop, et que vous ne leur donnez pas assez...

Mme DESBOIS, avec aménité.

Pourquoi les gronder? ils font ce qu'ils peuvent. Allez, bonnes gens, continuez votre ouvrage, et ne soyez pas fâchés.

LES DOMESTIQUES, en sortant.

Oh! la bonne maîtresse!

SCÈNE VI.

Mme DESBOIS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Fort bien!.... demandez-leur excuse.... J'enrage!

Mme DESBOIS.

Leurs plaintes sont justes, je dois les écouter. D'ailleurs, ils me sont utiles; ils pourraient se passer de moi, et je ne puis me passer d'eux; avilir ceux qui nous servent, c'est se déclarer indigne des services qu'ils nous rendent.

MARGUERITE.

Vous avez trop d'égard pour ces gens-là.

Mme DESBOIS en soupirant.

Quand on a connu le malheur, on a pitié des malheureux.

MARGUERITE.

Mais pourquoi doubler leurs gages? N'avez-vous pas des enfans?

Mme DESBOIS.

Chacun doit recevoir le prix de son travail;

je n'enrichirai point mes enfans aux dépens du salaire de l'ouvrier et des sueurs du mercenaire.

MARGUERITE, outrée.

Vous prenez leur parti ? Eh bien! je les laisserai faire à leur tête, et tout ira de travers. Pour vos intérêts, je querelle, je chicane, je me fais haïr, et vous venez tout gâter.

Mme DESBOIS.

Je te suis redevable de ton zèle.... Mais il faut avoir de l'indulgence pour les autres... Nous en avons si souvent besoin pour nous-mêmes!

MARGUERITE, se radoucissant.

C'est juste. — Mais pourquoi vous être levée si matin ?

Mme DESBOIS.

Pour t'aider, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, vivement.

Pour m'aider, pour m'aider? Moi seule je puis tout faire. Il fallait vous reposer.

Mme DESBOIS, tristement.

Oh! ce n'est pas un grand sacrifice; depuis long-tems le sommeil ne m'est guère connu.

MARGUERITE.

Cependant vous pouvez vous fier à moi. Votre Marguerite à l'œil à tout.

Mme DESBOIS.

J'en suis persuadée. Crois que je te récompenserai.

MARGUERITE, avec amitié.

Avec vous on ne manque de rien. Qu'ai-je à désirer pour une fille de mon état ?.... Je suis plus heureuse que vous.

Mme DESBOIS, douloureusement.

On l'est toujours quand on n'a rien à se reprocher.

MARGUERITE.

Oui, vous ne l'êtes pas.

Mme DESBOIS, un peu troublée.

Mais....

MARGUERITE vivement.

Croyez-vous me tromper ? Vous êtes gaie devant le monde, mais en particulier vous êtes malheureuse. C'est le chien de portrait qui en est la cause, et...

Mme DESBOIS, fièrement.

Paix !

MARGUERITE, changeant de conversation.

J'ai l'argent des étrangers qui ont logé ici cette nuit.

Mme DESBOIS.

Ont-ils paru satisfaits ?

MARGUERITE.

On ne peut davantage.

Mme DESBOIS.

Nous compterons dans un autre moment. (*Avec intérêt.*) Les pauvres voyageurs sont-ils partis ?

MARGUERITE.

A la pointe du jour.

Mme DESBOIS.

Leur avez-vous donné du pain pour la journée ?

MARGUERITE.

Plus qu'il ne leur en faut.

Mme DESBOIS, avec sentiment.

Je suis contente, ils ne sentiront pas la faim d'aujourd'hui.

MARGUERITE.

Ils sont partis en vous bénissant.

Mme DESBOIS, avec ame

Je suis trop payée! La bénédiction du malheureux est un trésor pour moi.

MARGUERITE.

Vous avez raison, ô ma chère maîtresse! vous êtes un modèle de vertu; et je mourrais contente, si je vous voyais heureuse. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

Mme DESBOIS, seule.

Heureuse!.... moi?.... Oh! jamais. L'amour m'a fait commettre une faute que je pleurerai éternellement. Si j'étais la seule à plaindre, je souffrirais sans murmurer.... Mais, hélas! mes enfans!.... Je ne puis me nommer leur mère sans rougir!... C'en est fait, ils ne connaîtront jamais leur barbare père.... et moi.... je vivrai dans les regrets et la douleur. — Cruel Dorsainville, à quoi m'as-tu réduite? Funeste égarement! tu m'as ravi le repos de mes jours, voilà ma punition. — O ciel! tu vois mon repentir, pardonne-moi ma faiblesse, et fais sortir le remords de mon cœur.

SCÈNE VIII.

Mme DESBOIS, DORSAINVILLE CADET, ROCHEMONT.

ROCHEMONT, d'un ton léger.

Bonjour. Est-ce vous qu'on appelle madame Desbois. ?

Mme DESBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même. Que souhaitez-vous ?

ROCHEMONT.

Il fait un tems affreux, nous ne pouvons continuer notre route, et nous voudrions loger ici.

Mme DESBOIS.

Vous le pouvez.

ROCHEMONT, lui passant la main sous le menton.

Vous êtes charmante !

Mme DESBOIS, se reculant, et le regardant avec un air à lui imposer.

Vous a-t-on fait voir vos chambres ?

ROCHEMONT.

Oui, et nous venons vous témoigner notre mécontentement.

Mme DESBOIS.

Quelqu'un de céans vous aurait-il offensé ! de qui vous plaignez-vous !

ROCHEMONT.

D'une vieille impertinente, à qui j'ai fait mille politesses, et qui m'a rembarré de la belle manière. Morbleu ! cela me pique; elle est la première qui m'ait traité de la sorte.

Mme DESBOIS.

Monsieur, je connais mes gens; ils sont incapables de manquer à qui que ce soit.

ROCHEMONT.

En ce cas, la vieille a commencé par moi. Mais je m'en console en vous voyant : je suis sûr que vous connaissez le mérite, et que j'aurai tout lieu de me louer de vos procédés. (*Il veut l'embrasser.*) Vous êtes adorable !

Mme DESBOIS, le repoussant.

Doucement, Monsieur. — Si vous récidiviez, vous pourriez peut-être aussi vous plaindre de moi. Soyez honnête, ou continuez votre route; cet hôtel ne pourrait vous convenir.

ROCHEMONT.

Où diable aller ? au milieu de ce bois,

cette maison est seule, et il n'y a pas de quoi choisir. Vous êtes fière.

DORSAINVILLE cadet.

Madame, ne l'écoutez pas. Nous resterons ici, si vous le trouvez bon, et je vous jure que vous n'aurez point à vous en repentir.

Mme DESBOIS.

Ce n'est qu'à cette condition que...

ROCHEMONT.

Enfin nous logerez-vous?

Mme DESBOIS.

Du mieux qu'il me sera possible, et je vais donner des ordres pour que vous soyez contens. (*Elle salue et dit en sortant.*) O mon dieu! qu'un fat est ridicule!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

DORSAINVILLE CADET, ROCHEMONT.

DORSAIVILLE cadet.

Elle est aimable cette femme.

ROCHEMONT.

Un peu farouche, mais nous l'apprivoi-

serons. Comment me trouves-tu sous mon nouveau costume ? Il me va bien, n'est-ce pas ? Morbleu ? il n'est point de plus bel habit que celui d'un officier.

DORSAINVILLE cadet.

C'est du moins le plus honorable. Il ne te manque qu'une chose.

ROCHEMONT.

Laquelle ?

DORSAINVILLE cadet.

C'est le droit de le porter. Clerc de procureur, tu t'es fait officier de ton autorité privée, et j'ai bien peur que ce déguisement ne tourne point à ton avantage.

ROCHEMONT.

Mon ami, point de morale, nous ne sommes plus au collège.

DORSAINVILLE cadet.

Tu sais que tu es obligé de sortir de France pour une cause assez grave, et ton père ne sera pas content de ton absence.

ROCHEMONT.

Oui, le papa sera fort en colère ! je lui ai fait un tour délicieux ! cependant je suis poursuivi par les parens de cette demoiselle que j'ai enlevée, et cela va faire un bruit du diable.

DORSAINVILLE cadet.

Tu plaisantes; et tu as tout à craindre.

ROCHEMONT.

Non, rien du tout. Ce déguisement me rend méconnaissable : fils d'un procureur de Provence; on me prendrait pour le dieu Mars. Nous sommes ici sur la frontière du Piémont, et s'il le faut, dans un instant je serai en sûreté. Mais laissons cela, et parlons de tes affaires. Il fait un tems affreux, passons la journée dans cette auberge, l'hôtesse me plaît, je lui ferai ma cour. Demain, nous nous rendrons à ton château qui n'est qu'à trois lieues d'ici, et je t'aiderai à le bien vendre.

DORSAINVILLE cadet.

Cela ne sera pas facile, il appartient à mon frère.

ROCHEMONT.

Oh! parbleu, oui, ton frère! tu nous la donnes belle! Il est mort, mon ami, bien mort; depuis quinze ans on n'a point reçu de ses nouvelles, et toi-même, ne le connais pas seulement.

DORSAINVILLE cadet.

Il est vrai : je n'avais que dix ans lorsqu'il partit pour son régiment; et depuis l'affaire qu'il eut, étant capitaine de dragons, on ne sait ce qu'il est devenu.

ROCHEMONT.

Il s'est battu, il a tué son adversaire, il ne peut plus revenir.

DORSAINVILLE cadet.

Je ne sais comment faire.

ROCHEMONT.

Il faut pourtant te décider. Tu ne peux retourner à ton corps; tu me dois, tu dois à tout le monde; tu as joué, tu as perdu, les dettes du jeu sont des dettes sacrées; ou payer, ou déshonoré, il faut choisir.

DORSAINVILLE cadet.

Quelle extrémité! faire une mauvaise action pour conserver l'honneur.

ROCHEMONT.

Allons, allons, du caractère : tu restes seul de ta famille, et personne ne te contrariera. Du courage, il faut faire sauter le château!

DORSAINVILLE cadet.

Et si mon frère revient, que lui dirai-je? ah! je sens que je ne fais pas bien.

ROCHEMONT.

Ce château te pèse diablement sur le cœur. Morbleu! je vendrais toutes les terres de l'univers sans pousser un soupir.

DORSAINVILLE cadet.

Quelqu'un vient, changeons de conversation.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BRILLANT.

BRILLANT, entre, saluant à plusieurs reprises.

Ces messieurs ont-ils vésoin dé mon pétit ministère ?

ROCHEMONT, le regardant d'un air dédaigneux.

Oh ! mon dieu, non.

BRILLANT.

Pas tant dé dédain. Jé sais faire tout ; peigner, raser, friser à la nouvelle mode ; les pétits crochets, la racine droite, rien né m'emvarasse ; et lé coup dé peigne prépondérant, lé coup dé ciseau, lé coup dé houpe, tac, tac, tac, vont chez moi comme la parole.

ROCHEMONT, d'un ton ironique.

Oh ! je le crois, cela doit être beau ! un barbier de village !

BRILLANT, piqué.

Qu'appelez-vous un varvier dé village ? apprénez qué toutes les grandes villes rè-

tentissent dé mon nom et dé mon savoir! et pour vous lé prouver, prêtez-moi votre tête, et dans un quart-d'heure, vous né vous connaîtrez pas vous-même.

ROCHEMONT.

Vous êtes habile?

BRILLANT.

Ma rénommée justifie mon talent. Essayez-en, et en un tour dé main jé vous rends lé plus gentil cadédis de l'Europe.

ROCHEMONT, d'un ton goguenard.

Vous êtes gascon?

BRILLANT, ôtant son chapeau à la militaire.

Pour la vie, et jé m'en fais gloire.

ROCHEMONT.

Il n'y a pas de quoi se vanter.

BRILLANT.

Né dites point dé mal des gens de mon pays. L'esprit, la valur et les talens; voilà cé qui les distingue des autres peuples. (*En se détournant..*) Accroche.

ROCHEMONT, à Dorsainville.

Ce drôle a une plaisante figure! qu'en dis-tu?

BRILLANT.

Vous mé trouvez drôle!

ROCHEMONT, en riant.

Oui, vous êtes l'original le plus grotesque...

BRILLANT, tournant Rochemont.

Tout grotesque qué jé suis, il est certaine créature qué jé né prendrais pas pour mé servir dé modèle.

ROCHEMONT, en colère.

Tu me réponds, je crois!

BRILLANT, sur le même ton.

Vous mé raillez, jé pense?

ROCHEMONT.

Ces gredins-là sont d'une impertinence...

BRILLANT.

Les plus impertinens sont ceux qui outragent sans raison. — Je venais vous offrir mes services, et jé vois qué vous né les méritez pas.

ROCHEMONT, allant à Brillant.

Comment insolent!

BRILLANT, mettant son chapeau, et allant à Rochemont, crie en lui parlant sous le nez.

Croyez-vous mé faire pur? — Ancien maréchal-des logis, j'ai vu l'ennémi dans quatre vatailles sans réculer d'un pas. Jé né crains ni les hommes... ni lé feu, ni le fer. Souvénez-vous-en, et conténez-vous, si vous aimez à vivre.

ROCHEMONT.

Ventrebleu ! je ne sais qui me tient, que...

DORSAINVILLE cadet, retenant Rochemont.

Tu as tort. Pourquoi l'insulter ? (*A Brillant.*) Allez, allez, nous n'avons besoin de rien

BRILLANT, passant près de Rochemont en le toisant du haut en bas.

Adiu, moussu, jé suis... votre serviteur... et lé varvier dé billage est tout prêt à vous rétaper, quand vous lé voudrez.

ROCHEMONT, lui donnant un coup de poing dans la poitrine.

Tiens faquin, voilà pour t'apprendre à parler.

BRILLANT, en recevant le coup, va se heurter contre la table et reste la main appuyée dessus.

Eh donc !

ROCHEMONT.

Sortons.

(Ils sortent.)

BRILLANT, se relevant avec fureur.

Moussu !.... moussu !.... jé vous démande raison.

SCÈNE XI.

BRILLANT, seul et revenant sur l'avant-scène.

Voila un coup dé poing qui lui coûtera la vie. — Si j'avais été armé, jé lui aurais fait voir cé qué c'est qué dé frapper un vrave comme moi. — Source de la Garonne! jé né souffrirai pas cet outrage sans en tirer vengeance. — C'est arrêté, il faut qué jé mé vatte. (*D'une voix claire.*) Il faut qué jé mé vatte. (*D'un ton décidé.*) Allons, Vrillant, l'épée à la main, mon ami, l'épée à la main. — Jé vais lui prouver qué les Gascons ont du cur, et l'nsolent va sentir la pésantur dé mon vras.

(Il sort avec précipitation, et rencontre Marguerite.)

SCÈNE XII.

BRILLANT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ou courez-vous donc?

BRILLANT, d'un ton tragique.

Jé vais rayer un mortel dé la liste des vivans

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire?

BRILLANT, d'un air important.

J'ai une affaire d'honnur.

MARGUERITE.

Vous badinez?

BRILLANT.

Jé né vadine pas. Jé vais quérir mon arme.

MARGUERITE.

Avec qui donc avez-vous eu dispute?

BRILLANT.

Avec un dé ces fréluquets qui sont arrivés cé matin. Sandis! jé veux le frotter d'importance.

MARGUERITE.

Que vous a-t-il fait?

BRILLANT.

Il m'a insulté..... frappé! Cet affront est grave, il faut qué jé punisse.

MARGUERITE.

Laissez ça là, et ne vous faites point une mauvaise affaire.

BRILLANT, d'un ton tragique.

Jamais! jé suis offensé, il mé faut une victime.

MARGUERITE.

Je vous ordonne de rester tranquille. Oubliez cela.

BRILLANT.

Jé né lé puis, il faut qué lé fat morde la poussière. L'honnur m'appelle, adieu.

(Il fait une fausse sortie.)

MARGUERITE, voulant le retenir.

Arrêtez!

BRILLANT.

Point dé délai; et dans une démi-hure, jé suis défunt, ou vengé.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, seule.

Quelle inquiétude, ce garnement-là me donne! Cependant il est brave, et cela me fait plaisir.

SCÈNE XIV.

Mme DESBOIS, ROCHEMONT, DORSAINVILLE CADET, MARGUERITE.

Mme DESBOIS, à Rochemont.

Eh! Monsieur, vous vous plaignez toujours. Je connais Brillant, c'est un honnête garçon, et sûrement il ne vous aurait pas manqué, si vous ne lui aviez rien fait.

ROCHEMONT.

Comment! un insolent qui m'a provoqué?

MARGUERITE, vivement.

Ne l'écoutez pas, Madame, c'est lui, qui...

Mme DESBOIS, sèchement.

Allez à votre ouvrage, Marguerite: je sais ce que j'ai à faire. Je croyais trouver Brillant ici, il n'y est pas, je m'expliquerai avec lui.

MARGUERITE, sur le bord du théâtre.

Oh! je serais contente, si Brillant pouvait l'étriller comme il faut.

ROCHEMONT, à Marguerite.

Que dit cette vieille?

MARGUERITE, fait une petite révérence, et dit d'un ton ironique :

Votre servante, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

Mme DESBOIS, ROCHEMONT, DORSAINVILLE CADET

Mme DESBOIS, s'approche de la table, ouvre le livre, et présente la plume à Rochemont.

VEUILLEZ avoir la complaisance de mettre vos noms sur mon livre.

ROCHEMONT.

Volontiers. (*Il signe.*)

Mme DESBOIS, à Dorsainville.

A vous, Monsieur.

DORSAINVILLE cadet, prenant la plume que lui présente madame Desbois

Donnez. (*Il écrit.*)

Mme DESBOIS, lisant les signatures

Me trompé-je?.... Dorsainville!.... Nom cher et fatal!

DORSAINVILLE cadet.

Vous semblez surprise en lisant ma signature!

Mme DESBOIS, troublée.

J'en conviens.

DORSAINVILLE cadet.

La raison ?

Mme DESBOIS.

Vous êtes un Dorsainville ?

DORSAINVILLE cadet.

Vous l'avez dit.

Mme DESBOIS.

Je vous ai connu bien jeune. — Vous avez une terre à quelques lieues d'ici ?

DORSAINVILLE cadet.

Oui, Madame.

Mme DESBOIS.

Vos parens vivent-ils encore ?

DORSAINVILLE cadet.

Ils sont tous morts.

Mme DESBOIS, à part.

Qu'entends-je ! (*Haut.*) Vous aviez un frère beaucoup plus âgé que vous ?

DORSAINVILLE cadet.

L'avez-vous connu ?

Mme DESBOIS.

Nous fûmes élevés ensemble, et nous reçûmes la même éducation.

DORSAINVILLE cadet, la regardant fixement et cherchant à la reconnaître.

Ah! ah! je me rappelle d'une jeune personne qui...

Mme DESBOIS, l'interrompant.

Qu'est-il devenu, Monsieur, votre frère?

DORSAINVILLE cadet.

On ne sait.

Mme DESBOIS.

Est-il marié?

DORSAINVILLE cadet.

Je ne le crois pas.

Mme DESBOIS, vivement et avec joie.

Il n'est pas marié!

DORSAINVILLE cadet, la regardant.

Qu'est-ce que cela vous fait?

Mme DESBOIS, se remettant.

Rien... ô mon dieu! rien.

DORSAINVILLE cadet.

Pourquoi me le demandiez-vous?

Mme DESBOIS.

Par un simple mouvement de curiosité; voilà tout. (*Elle reste plongée dans la rêverie.*)

DORSAINVILLE cadet.

Mon frère a fait beaucoup de folies dans sa jeunesse. Depuis son départ il n'a jamais écrit, et nous croyons qu'il n'existe plus. — Mais laissons cela. Je vous prie de nous faire servir à midi... sans retard. (*Madame Desbois reste toujours dans sa rêverie. Dorsainville cadet voyant qu'elle ne l'écoute pas, lui touche le bras, et la fait retourner un peu.*) Entendez-vous, Madame ?

Mme DESBOIS, un peu troublée.

J'entends, Monsieur, vous serez obéi. (*Elle reste encore à songer un moment.*)

DORSAINVILLE cadet, remonte le théâtre, et dit à Rochemont.

Je crois que cette femme est celle qui fut aimée de mon frère ? viens, je te conterai cela.

(Ils sortent en se parlant tout bas, et en se retournant à plusieurs reprises.)

SCÈNE XVI.

Mme DESBOIS, seule. (Elle sort de sa rêverie et dit avec force.)

Je ne saurai donc jamais rien sur son sort !... Dorsainville, amant perfide, tu m'as ravi le repos de mes jours, et tu ne mérites ni mes regrets, ni mes pleurs. — L'inhumain ! rien

ne fut sacré pour lui; en abandonnant son amante et ses enfans, il ne leur laissa que l'opprobre et la misère. — Depuis long-tems je cache ici ma honte sous un nom supposé; seule dans l'univers, j'ai tout entrepris pour élever mon fils et ma fille... O malheureuses créatures! votre père nous a trahis, délaissés: mais je vous reste, et je ferai tout pour vous. Si vous avez à vous plaindre de votre naissance, vous me saurez gré de ma tendresse et de mes soins: je vous ai donné l'existence, je vous dois le bonheur; il est assuré, voilà ma consolation. Eh! puissé-je, en remplissant les devoirs de mère, faire oublier les torts de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AUGUSTIN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Augustin, as-tu vu maman?

AUGUSTIN.

Mon dieu, non, pas encore.

CHARLOTTE.

Elle sera peut-être fachée?

AUGUSTIN.

L'as tu vue, toi?

CHARLOTTE.

Oui, j'ai eu le plaisir de lui souhaiter le bonjour et de l'embrasser.

AUGUSTIN.

Quand elle sera visible, j'irai lui sauter au cou, je lui dirai le motif qui m'a empêché de la voir plus tôt, et je suis sûre qu'elle me pardonnera.

CHARLOTTE.

Sais-tu la leçon qu'elle t'a dit d'apprendre ?

AUGUSTIN.

Assurément; pour lui plaire, j'étudie toute la journée. Si elle est bonne mère, je veux être bon fils.

CHARLOTTE.

Je veux étudier aussi et devenir savante, pour prouver à maman que je l'aime autant que toi. La voici; Augustin, va vite au-devant d'elle.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESBOIS.

AUGUSTIN, allant à sa mère et l'embrassant.

Maman, recevez mon bonjour et mes excuses. J'aurais dû vous prévenir, mais ce n'est pas ma faute.

Mme DESBOIS.

Mes enfans, je suis bien aise de vous voir. Augustin, avez-vous étudié ?

AUGUSTIN.

Oui, maman; et je sais par cœur ce beau chapitre des devoirs de l'homme envers ses semblables.

Mme DESBOIS.

Voilà ce que je vous recommande de ne point oublier.

AUGUSTIN.

Eh ! comment l'oublier ? Tous les jours nous vous voyons faire ce que nous lisons dans ce livre admirable. Il m'a tellement persuadé que la bienfesance est un plaisir, que ce matin j'ai donné tout mon argent aux pauvres voyageurs à qui vous aviez accordé l'hospitalité.

Mme DESBOIS, avec sentiment.

Mon fils vous avez bien fait ! L'argent le mieux employé, est celui qui sert à soulager les infortunés. Et toi, Charlotte.

CHARLOTTE.

J'étudie aussi ; mais je crois que tous les livres du monde ne valent pas mieux que le bon exemple que notre chère maman nous donne.— Nous tâcherons de vous ressembler.

Mme DESBOIS, douloureusement.

Non... faites mieux que moi ! — Vous savez que je ne suis pas très-fortunée ; acquérez des talens, afin qu'un jour nous ne sentions pas le besoin.

AUGUSTIN, vivement et avec ame.

Quand je serai grand, vous ne pourrez le

sentir ! je travaillerai, et tout ce que gagnerai sera pour vous. Je voudrais que tous les enfans fussent obligés à leur tour de nourrir leurs père et mère.

Mme DESBOIS.

Pourquoi les y contraindre ? mon fils, cette loi doit être écrite dans le cœur de tous les enfans bien nés.

CHARLOTTE, vivement.

Maman a raison. Ce qui serait une obligation, ne serait plus un plaisir. Il faut que tout parte... de là. (*Elle met la main sur son cœur.*)

AUGUSTIN.

Maman, si nous pouvions voir notre papa, rien ne manquerait à notre félicité.

Mme DESBOIS, sombrement.

Perdez cette espérance.

AUGUSTIN.

Y a-t-il long-tems que vous ne l'avez vu ?

Mme DESBOIS, soupirant.

Oh !... très-long-tems !

CHARLOTTE.

Votre séparation sera-t-elle longue ?

Mme DESBOIS.

Éternelle !

AUGUSTIN, avec beaucoup d'intérêt.

Maman, contez-nous donc vos malheurs.

Mme DESBOIS.

Que vous dirai-je ? — Tenez, j'ai trouvé des couplets qui vous traceront l'image de ma situation passée. J'ai changé quelques mots, mais vous y verrez mes peines et mes sentimens pour vous. (*Augustin va chercher un fauteuil, et madame Desbois s'assied.*) Écoutez.

ROMANCE.

Fallait-il devenir mère,
Pour vivre dans la douleur ?
Délaissés par votre père,
Il a fait notre malheur.
Gages de mon imprudence,
Malheureux fruits de l'amour !
Pour pleurer votre naissance,
Vos yeux ont reçu le jour.

Jamais le doux nom de mère,
Ne pourra charmer mon cœur.
De l'honneur la loi sévère
Proscrit ce nom si flatteur.
Heureuse, dans ma misère !
Si, pour prix de mon amour,
Vous ne méprisez la mère
Qui vous a donné le jour !

De l'ingrat qui m'a séduite,
Mon fils m'offre tous les traits.
L'état où je fus réduite,
Est le fruit de ses forfaits.
J'oublirai mon infidèle,
Pour vous conserver le jour;
La tendresse maternelle
Est préférable à l'amour.

(Elle les presse contre son sein et les embrasse, ensuite elle se lève. Charlotte retire le fauteuil.)

AUGUSTIN.

Cette romance a fait couler nos pleurs. (*Avec le plus grand intérêt.*) Vous êtes donc la mère malheureuse, et nous les enfans infortunés?

Mme DESBOIS.

Je ne puis plus vous le cacher.

CHARLOTTE.

Maman, nous connaît-il notre papa?

Mme DESBOIS, avec sensibilité.

Dans votre berceau quelquefois il vous arrosa de larmes.

AUGUSTIN.

Pourquoi n'a-t-il pas fait comme vous? Pourquoi ne nous a-t-il pas gardés?

Mme DESBOIS.

Il vous a abandonnés.

CHARLOTTE.

Pourquoi a-t-il fui ses chers petits enfans qui l'auraient adoré ?

Mme DESBOIS.

Je n'avais pas de fortune.

AUGUSTIN.

Et lui, en avait-il ?

Mme DESBOIS.

Il était dans l'opulence, et nous plongea dans la détresse.

AUGUSTIN, confus, attendri et lentement.

Maman reviendra-t-il notre papa ?

Mme DESBOIS, d'un ton concentré.

Non.

CHARLOTTE.

Nous ne le verrons donc pas ?

Mme DESBOIS.

Non.

CHARLOTTE.

Jamais ?

Mme DESBOIS, en pleurant.

Non... jamais !

AUGUSTIN, prenant la main de sa mère.

Maman, vous pleurez?

Mme DESBOIS.

Mes enfans... embrassez-moi!... je vous laisse... Souvenez-vous que votre mère vous aime... et je serai trop heureuse, si vous ne me haïssez pas.

(Les enfans la reconduisent, en lui baisant les mains, jusqu'à la porte du fond. Elle s'arrête, les regarde, les embrasse, pose son mouchoir sur ses yeux et sort.)

SCÈNE III.

AUGUSTIN, CHARLOTTE. Ils descendent lentement.

CHARLOTTE, en pleurant.

Maman pleure... et moi... ah! (*Elle tire son mouchoir pour essuyer ses larmes.*)

AUGUSTIN.

C'est parce que nous lui avons parlé de papa.

CHARLOTTE, en sanglottant.

Il est bien dur de ne pouvoir parler de son père sans affliger sa maman.

AUGUSTIN.

Voilà Marguerite.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

CHARLOTTE, allant à Marguerite.

MARGUERITE, bonjour.

MARGUERITE.

Bonjour, mes petits enfans. Déjà réveillés ?

AUGUSTIN.

Sans doute, il est tard.

MARGUERITE.

Mais non, pas trop. Avez-vous vu votre mère ?

CHARLOTTE.

Elle nous quitte à l'instant.

MARGUERITE.

Je m'en doutais.... et puis des larmes, c'est l'ordinaire. La singulière femme ! (*On frappe à la porte qui est à la gauche de l'acteur.*) Qui diantre frappe ainsi ?.... Encore ?... Allons ouvrir. (*Elle va ouvrir la porte.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPUCIN.

MARGUERITE, surprise, recule d'un pas et reste en attitude.

Ah!

LES DEUX ENFANS.

C'est un moine!

LE CAPUCIN

Dieu vous ait en sa sainte garde.

MARGUERITE, brusquement.

Comment diable! c'est vous qui vous annoncez de la sorte? Mais c'est frapper en maître. Que voulez-vous?

LE CAPUCIN.

Excédé de lassitude, ayant marché toute la nuit, surpris par le tonnerre, le vent, la grêle et la pluie, je voudrais passer ici le reste de la journée.

MARGUERITE.

Vous?... oh! n'y comptez pas.

LE CAPUCIN.

Ayez la charité de me recevoir, vous ferez une bonne œuvre, et le ciel vous récompensera.

MARGUERITE.

Si je comptais là-dessus, je crois que je ne ferais pas fortune de long-tems.

LE CAPUCIN.

Peut-être! un bienfait n'est jamais perdu : on donne aujourd'hui, et l'on reçoit demain; c'est ainsi que dans le monde on s'acquitte et s'oblige.

MARGUERITE.

Nous ne pouvons vous recevoir.

LE CAPUCIN.

Je vous en supplie.

MARGUERITE.

C'est impossible; la diligence arrive ce soir et nos chambres seront remplies.

LE CAPUCIN.

Eh bien! un grenier, un coin, un peu de paille et ce sera assez pour moi.

MARGUERITE.

Cela ne se peut... Qu'il a mauvaise mine! et d'où sortez-vous donc? de l'enfer.

LE CAPUCIN.

Je reviens d'Italie; mais après ce qu'on m'y a fait souffrir, je crois qu'il ne m'effraierait pas.

MARGUERITE, voulant le faire sortir.

Allons, allons, dénichez, dénichez, vous ne pouvez rester ici.

CHARLOTTE, à Augustin.

Qu'elle est dure !

LE CAPUCIN.

Voyez mon triste état et laissez-vous toucher.

MARGUERITE.

Rien, rien, en route.

LE CAPUCIN, indigné.

Vous êtes bien inhumaine ! Je suis des barbares, mais je vois que vous l'êtes plus qu'eux.

AUGUSTIN, à part.

Il a raison. Attrape.

CHARLOTTE.

Mon frère, il me fait de la peine, empêche-le de s'en aller.

AUGUSTIN, à Marguerite.

Marguerite, pourquoi renvoyer ce pauvre homme ? Vous savez que l'intention de maman est que l'on fasse politesse à tous les étrangers ; si elle savait que vous maltraitez celui-ci, je suis persuadé qu'elle vous gronderait.

MARGUERITE, d'un ton goguenard.

Vous croyez ?

AUGUSTIN.

C'est certain. (*Allant au Capucin avec Charlotte.*) Restez, homme malheureux, restez. Si elle n'a pas le tems de vous servir, nous vous servirons, et nous ferons de notre mieux pour que vous soyez content.

LE CAPUCIN.

Les adorables enfans!

MARGUERITE, en colère.

Mais voyez ce marmot! est-ce à vous de me faire passer pour ridicule?

AUGUSTIN, sèchement en se retournant vers Marguerite.

Mais c'est que vous l'êtes! — Oui, nous lui ferons du bien malgré vous. Maman nous a appris à respecter et chérir tous les malheureux. — Tant pis pour vous si vous ne pensez pas comme elle.

LE CAPUCIN.

Il me charme!

MARGUERITE.

De quoi vous mêlez-vous, monsieur le raisonneur?

AUGUSTIN.

Je me mêle... de ce dont vous ne devriez pas vous mêler.

MARGUERITE.

Mais ce morveux, comme il me répond! si votre maman savait cela?

AUGUSTIN.

Allez lui dire, si vous l'osez. Oh? nous ne vous craignons pas.

MARGUERITE, hors d'elle-même.

Je m'en vais... car la patience m'échappe... cela parle déjà en maître. (*Au Capucin.*) Vous restez donc, vous?

LE CAPUCIN.

Oui.

MARGUERITE.

Oh! nous verrons... nous verrons. (*A Augustin en s'en allant.*) Adieu, petit obstiné. (*Elle sort.*)

AUGUSTIN.

Adieu, (*A part.*) vieille méchante.

SCÈNE VI.

AUGUSTIN, CHARLOTTE, LE CAPUCIN.

CHARLOTTE, au Capucin.

Excusez ce que cette femme vous a dit; elle est vive, mais elle a le cœur bon. Restez et reposez-vous. (*Les enfans prennent le Capucin par la main, lui font traverser le théâtre, et le conduisent à un fauteuil qui est à la droite de l'avant-scène.*)

LE CAPUCIN.

Volontiers.

AUGUSTIN.

Asseyez-vous. (*Le Capucin s'assied.*)

CHARLOTTE.

Donnez-moi votre bâton. (*Elle prend le bâton et va le poser contre une coulisse.*)

AUGUSTIN.

Voulez-vous prendre quelque chose ?

LE CAPUCIN.

Un verre de vin, s'il est possible.

AUGUSTIN.

Très-possible, et je vais vous en chercher. (*Ils sort en courant.*)

LE CAPUCIN, à Augustin.

Que vous êtes aimable !

CHARLOTTE.

Vous paraissez fatigué. Allez-vous loin ?

LE CAPUCIN.

Non. Je suis de quelques lieues d'ici, et, je me rends à la maison paternelle... où je ne trouverai plus de parens.

AUGUSTIN, rentre en tenant d'une main une assiette avec un verre dessus, et de l'autre une demi-bouteille de vin.

Tenez, rafraîchissez-vous. (*Il verse et le Capucin boit.*) Voulez-vous recommencer?

LE CAPUCIN, remettant le verre sur l'assiette.

C'est assez.

AUGUSTIN, gaîment.

Il ne tient qu'à vous.

LE CAPUCIN.

Je vous remercie. (*Augustin pose ce qu'il tient sur la table et revient.*)

CHARLOTTE.

Il ne faut pas faire attention à ce que vous a dit Marguerite, elle n'est pas la maîtresse: quand vous aurez vu maman, vous serez bien dédommagé, car elle est aussi honnête que cette fille est brusque et impolie.

LE CAPUCIN.

Vous faites son éloge. En jugeant d'elle par vous, on doit la croire une femme parfaite.

AUGUSTIN, vivement.

Tout le monde le dit.

LE CAPUCIN.

Votre père est-il de même? (*Les enfans baissent la tête d'un air affligé.*) Vous ne

répondez point ? (*Silence des enfans.*) Comment s'appelle votre père ?

AUGUSTIN, soupirant.

Hélas !

LE CAPUCIN.

Vous soupirez ?... serait-il mort ?

AUGUSTIN, tristement.

Nous l'ignorons.

LE CAPUCIN, à Charlotte.

Il n'est donc pas ici ?

CHARLOTTE.

Non.

LE CAPUCIN.

Il reviendra sûrement ?

CHARLOTTE.

Nous ne l'espérons plus.

LE CAPUCIN.

Je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE, en pleurant.

Nous sommes bien malheureux !

LE CAPUCIN.

Ne pleurez pas... répondez... votre père ; comment s'appelle-t-il ?

AUGUSTIN, vivement.

Maman se nomme Julie Desbois.

LE CAPUCIN, surpris.

Julie! — C'est le nom de votre père que je vous demande?

AUGUSTIN, d'un ton triste et lent.

Maman ne nous l'a point dit, et nous ne l'avons jamais connu.

LE CAPUCIN

Expliquez-vous.

AUGUSTIN, avec sensibilité, mais sans crier.

Nous sommes des enfans abandonnés!

LE CAPUCIN, emporté malgré lui.

O Ciel!... ce mauvais père mériterait la mort. — Et vous ne le connaissez point?

CHARLOTTE.

Mon frère se trompe. Maman tous les jours nous montre son portrait; nous le baisons avec tendresse, elle pleure en le regardant, et nous mêlons nos larmes aux siennes. Elle nous ordonne de prier Dieu pour lui, quoiqu'elle dise qu'il lui a fait bien du mal.

LE CAPUCIN.

Et qu'était votre père?

AUGUSTIN.

Un officier beau comme le jour!

LE CAPUCIN, *étonné.*

Un officier?

CHARLOTTE.

Oui, tenez, regardez mon frère, il lui ressemble, trait pour trait.

LE CAPUCIN, prenant Augustin par la main, et le considérant avec attention.

Qui... cet enfant?... je crois voir...

CHARLOTTE.

Il est joli, mon frère!—Et maman lui dit souvent... « Tu as la beauté de ton père; » veuille le ciel que tu n'en aies jamais le » cœur! »

LE CAPUCIN.

Il était donc bien méchant?

CHARLOTTE.

Oh!... bien méchant, puisqu'il a fait le malheur de maman, qui est la meilleure des femmes.

AUGUSTIN.

Si vous vouliez voir son portrait, il est dans la chambre de maman, et j'irais vous le chercher.

LE CAPUCIN.

Vous me ferez plaisir.

AUGUSTIN.

J'y cours.

(Il sort.)

CHARLOTTE.

Mon frère est indiscret, et maman le grondera, peut-être? Il ne faut pas lui dire.

LE CAPUCIN.

Ne craignez rien.

AUGUSTIN, revenant avec un médaillon.

Tenez, le voici. — Est-il vrai, que cela me ressemble?

LE CAPUCIN.

Donnez. (*Il prend le portrait, se lève pour le regarder, s'avance deux pas en avant; les enfans restent auprès du fauteuil: après avoir regardé, il témoigne la plus grande surprise, et s'écrie.*) Grand dieu!... que vois-je? (*Plus bas.*) C'est moi!.... et voilà mes victimes! (*Il retombe dans le fauteuil.*)

CHARLOTTE, effrayée.

O ciel! il se trouve mal!

AUGUSTIN.

Il faut le secourir.

CHARLOTTE.

Il pleure!.... Ah! revenez à vous, ne vous affligez pas.

LE CAPUCIN, leur prend la main, et dit en pleurant.

Mes enfans!... mes enfans!...

CHARLOTTE.

Il nous appelle ses enfans! Ah! que je l'aime!

LE CAPUCIN, sanglottant.

Venez dans mes bras! (*Les enfans se jettent dans ses bras.*)

AUGUSTIN.

Que mon cœur est ému!

LE CAPUCIN.

Et le mien est déchiré!

CHARLOTTE, avec tendresse.

Vous êtes donc malheureux?

LE CAPUCIN.

Je le fus. (*Il regarde les enfans.*) Mais à présent je suis bien heureux! (*Il les presse contre son sein, et reste dans cette attitude un moment.*)

AUGUSTIN.

D'où vient votre chagrin, en voyant notre papa?

LE CAPUCIN, se levant avec fureur et marchant à grands pas.

Ce fut un monstre!

CHARLOTTE, le suivant avec Augustin.

Lui?

LE CAPUCIN.

Un barbare!

AUGUSTIN.

Quelle colère!...

LE CAPUCIN, hors de lui et se mettant au milieu des enfans.

L'inhumain! il n'avait donc pas d'entrailles? Je ne puis concevoir comment il a pu vous délaisser! Dans le fond des forêts, les animaux féroces et l'oiseau timide nourrissent leurs enfans, les soignent, ne les abandonnent point... et votre père dénaturé vous a donné l'existence et le malheur.

CHARLOTTE, avec effroi.

Vous me faites frémir!

LE CAPUCIN, revenant à lui.

Rassurez-vous, vous le rendrez à la vertu.

AUGUSTIN.

Si nous pouvions le voir, nos peines seraient finies.

LE CAPUCIN.

Je vous prédis que vous le verrez. S'il n'avait l'espoir de vous faire autant de bien qu'il vous a fait de mal, aujourd'hui même il descendrait au tombeau.

CHARLOTTE.

Que dites-vous, bon père?

LE CAPUCIN, avec douleur.

Je ne mérite pas ce nom

Mme DESBOIS, appelant dans la coulisse.

Augustin !

LE CAPUCIN.

Qu'entends-je ?

CHARLOTTE, vivement.

Voilà maman ! (*Elle prend le médaillon des mains du capucin, et le donne à son frère.*) Cache le portrait. Et vous, ne dites rien.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESBOIS

Mme DESBOIS, entrant vivement et appelant.

AUGUSTIN ! ah ! (*Elle reste surprise en voyant le Capucin.*)

LE CAPUCIN, la reconnaît, retombe sur le fauteuil, et met son capuchon sur la tête.

Dieu ! c'est elle ! que vais-je devenir ?

Mme DESBOIS.

Un moine !... et d'où vient-il ?

AUGUSTIN, allant à sa mère qui est restée dans le fond du théâtre.

D'Italie ; et il est extrêmement fatigué.

Mme DESBOIS.

Il faut lui donner des secours.

CHARLOTTE, auprès du Capucin et lui tenant la main.

Maman, venez donc, le bon homme se trouve mal.

Mme DESBOIS, au Capucin.

Reprenez vos sens, on va vous donner ce qui vous est nécessaire.

LE CAPUCIN, revient à lui, et pousse un profond soupir.

Ah!

Mme DESBOIS, avec intérêt.

Que peut-on vous offrir?

(Le Capucin fait signe qu'il ne veut rien.)

Mme DESBOIS.

Il ne veut rien. — Où donc est votre mal?

(Le Capucin porte la main sur le cœur.)

Mme DESBOIS.

Dans le cœur?... Je vous plains.

LE CAPUCIN, avec une voix faible.

Vous me plaignez?.... hélas!

Mme DESBOIS.

Comment vous trouvez-vous?

LE CAPUCIN.

Le venin qui me dévore est là. (*Il met la main sur sa poitrine.*) Mais, je connais le remède, je l'ai trouvé, et je serai bientôt délivré du fardeau qui m'oppresse.

Mme DESBOIS.

D'où vient donc cet évanouissement.

LE CAPUCIN.

La cause en est grande, et vous la concevrez facilement... c'est!... la fatigue.

Mme DESBOIS.

Je le conçois, c'est le cœur qui vous a manqué.

LE CAPUCIN, avec énergie.

Non... Je n'en eus jamais tant qu'aujourd'hui. — Mais les persécutions... une longue route à pied... ne me refusez pas votre pitié... j'en ai grand besoin.

Mme DESBOIS, avec bonté.

Soyez sans inquiétude. Ici, vous serez servi avec zèle, et sans intérêt. Je suis peu riche, mais j'aime à faire du bien, c'est ma seule dépense et mes vrais plaisirs.

LE CAPUCIN.

Quelle générosité!

Mme DESBOIS.

D'où venez-vous ?

LE CAPUCIN.

De Gènes, où j'ai souffert des tourmens inouis. — Ah ! si je pouvais vous conter mes peines !... mais je craindrais de vous affliger.

Mme DESBOIS.

N'importe, confiez-moi tout, et si je puis vous être utile, comptez sur mes secours et ma discrétion. — Augustin, allez étudier avec votre sœur, je vous reverrai tantôt.

AUGUSTIN, se levant.

Oui, maman. (*Au Capucin.*) Adieu, mon père.

LE CAPUCIN, lui prenant la main.

Adieu, mon fils.

CHARLOTTE, au Capucin.

Voulez-vous nous embrasser ?

LE CAPUCIN, avec transport.

Si je le veux ? (*Se retenant.*) avec plaisir. (*Il embrasse Augustin le premier.*)

CHARLOTTE, avant de l'embrasser lui dit tout bas à l'oreille.

Ne parlez pas du portrait.

LE CAPUCIN, bas à Charlotte.

Soyez tranquille, votre secret est le mien. (*Il l'embrasse.*)

LES DEUX ENFANS, au Capucin.

Adieu.

LE CAPUCIN, avec une tendre émotion.

Adieu... adieu, mes chers enfans. (*Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.*)

(Les enfans regardent tendrement leur mère et sortent.)

SCÈNE VIII.

LE CAPUCIN, Mme DESBOIS.

Mme DESBOIS.

Vous les aimez?

LE CAPUCIN, avec une profonde sensibilité.

Au-delà de toute expression!

Mme DESBOIS.

Vous êtes attendri?

LE CAPUCIN.

Je ne le nie point. Leur amitié... leurs caresses.... tout cela s'est fait sentir jusque dans mon cœur. — Ils sont bien intéressans!

Mme DESBOIS.

Ils sont toute ma consolation.

LE CAPUCIN.

Il faut espérer qu'ils seront aussi celle de leur père.

Mme DESBOIS.

De leur père!... hélas!... Revenons à ce qui vous regarde. Que vous est-il donc arrivé? Pourquoi avez-vous quitté votre couvent?

LE CAPUCIN.

Pour me soustraire au supplice d'une longue captivité, et sortir d'un état pour lequel je n'avais aucune vocation.

Mme DESBOIS.

Pourquoi donc vous êtes-vous fait moine?

LE CAPUCIN, sombrement.

Pour me cacher au monde.

Mme DESBOIS.

Qu'aviez-vous donc fait?

LE CAPUCIN.

A dix-huit ans j'entrai au service, et dans une affaire d'honneur, où j'avais tort, j'eus le malheur de tuer mon meilleur ami.

Mme DESBOIS.

Préjugé cruel!

LE CAPUCIN, rapidement.

Poursuivi par une famille puissante, je

m'embarquai pour l'Italie, et, pour me mettre à l'abri des recherches, j'entrai dans le monastère dont je porte l'habit. On m'envoya ma grâce au moment où j'allais prononcer mes vœux; je refusai, on me dénonça au saint-office, et je fus plongé dans les gouffres de l'Inquisition.

Mme DESBOIS, vivement.

Mais comment sortîtes-vous de cette horrible prison.

LE CAPUCIN, avec la plus grande chaleur.

Par un prodige! — Un dominicain avec qui j'avais été lié par l'estime et l'amitié, fut élevé au grade d'inquisiteur. Il se ressouvint que depuis dix ans j'étais dans les fers, et ne tarda point à les briser. La nuit, j'entends ouvrir la porte de mon cachot... je croyais qu'on m'apportait la mort. Quelle fut ma surprise! je reconnais mon ami. Il se jette dans mes bras, rompt mes chaînes, me donne une bourse pleine d'or, des armes, mes papiers, me conduit hors de l'enceinte infernale, m'embrasse, et s'enfuit. — Je pars! — Craignant de retomber dans l'esclavage, je gagne le bord de la mer je me réfugie dans les antres sauvages, je gravis les rochers, je brave la fatigue et la faim, bien résolu de m'engloutir dans les précipices, plutôt que de rentrer dans ce repaire de douleurs,

où des monstres inhumains, oubliant les vrais principes d'une religion pure et consolante, établirent un tribunal de sang pour persécuter l'innocence au nom d'un Dieu juste et bienfesant.

Mme DESBOIS.

Combien vous avez souffert! et où allez-vous maintenant.

LE CAPUCIN.

Je vais au château de monsieur Dorsainville aîné : il fut autrefois mon ami de collège et mon compagnon d'armes... il ne me refusera pas ses secours.

Mme DESBOIS, vivement.

Dorsainville, dites-vous? quoi! vous l'avez connu?

LE CAPUCIN.

Beaucoup, madame, il n'eut jamais de meilleur ami que moi.

Mme DESBOIS, avec véhémence.

Eh! quels secours pouvez-vous attendre de lui? c'est le plus cruel de tous les hommes! amant barbare, père sans tendresse... il n'est pas capable de faire des heureux.

LE CAPUCIN.

Pourquoi non? je ne le crois pas aussi méchant que vous me le dépeignez.

Mme DESBOIS, avec force.

Vous ne le croyez pas? (*En pleurant.*) Ah! si vous saviez.

LE CAPUCIN.

Vous versez des larmes?

Mme DESBOIS.

Hélas! elles ne tariront jamais! et l'ingrat est la cause de mon malheur,

LE CAPUCIN.

Quoi! seriez-vous cette Julie....

Mme DESBOIS, avec un cri de surprise.

Qu'entends-je! il vous aurait confié...

LE CAPUCIN.

Tous ses secrets m'étaient connus.

Mme DESBOIS, avec explosion.

Eh bien! connaissez cette infortunée. Cette Julie qu'il a perdue, abandonnée... c'est moi. Ces enfans que vous venez de voir, sont les siens... A présent défendez-le, si vous l'osez. Sans pitié, sans ame, sans honneur, il a sacrifié l'innocence et la vertu: mauvais père, il a délaissé sa famille, et vous avez vu les victimes de son ingratitude et de sa barbarie.

LE CAPUCIN.

Vous me faites frémir! pourquoi vous trouvez-vous dans cet état?

Mme DESBOIS.

J'avais des enfans, il fallait les élever; j'étais tout pour eux!. rejetée de tout le monde, il fallait faire quelque chose pour exister.

LE CAPUCIN.

Le père de Dorsainville aurait dû vous soutenir, vous protéger.

Mme DESBOIS.

Le fils me perdit, et le père me méprisa.

LE CAPUCIN.

N'aviez-vous pas des amis?

Mme DESBOIS.

Trouve-t-on des amis quand on est dans la misère?

LE CAPUCIN.

Je suis indigné! et le père de Dorsainville fut bien dur envers vous.

Mme DESBOIS.

Je perdis son estime, il me refusa ses bienfaits.

LE CAPUCIN.

Il vous les devait; et comment put-il découvrir?...

Mme DESBOIS.

Lorsque son fils m'abandonna, il me

laissa sans ressources. Depuis son départ, la pension des chers objets de notre amour, n'était plus payée : la fermière qui les nourrissait se lassa ; elle vint chez mes protecteurs dévoiler le mystère, et je fus chassée par l'orgueilleux père de mon amant.

LE CAPUCIN.

O Ciel !...

Mme DESBOIS.

Dans cette crise orageuse, je conservai ma raison. Le danger de ces innocens, qu'on menaçait déjà de mettre dans une maison de charité, me fit frémir ! révoltée par cet odieux projet, j'offre de payer ce qui est dû. Je sors, et dans le même instant, linge, habits, bijoux furent vendus. Je vole au hameau, je donne ce que j'ai, j'emporte mes enfans, et je marche avec courage, courbée sous ce précieux fardeau ! — Mais où aller !... sans asile, sans état, sans pain, pour moi ni pour les miens... Au milieu des champs, que faire ? où loger ? — Agitée par le désespoir, une rivière allait devenir mon tombeau ! décidée, je dépose mes enfans sur le rivage, je les recommande au Ciel, je les embrasse ; et après leur avoir dit un éternel adieu... je cours... je m'élance... ils pleurent, je m'arrête. Leur cri frappe mon oreille ; je les regarde, ils me sourient, la nature parle, et je ne puis plus mourir.

LE CAPUCIN.

Vous me glacez d'effroi ! que devîntes-vous ? que fîtes-vous ?

Mme DESBOIS.

Je fus trouver mon oncle qui tenait une auberge dans la forêt voisine (c'est celle que j'occupe maintenant) ; j'implorai son assistance, mais ce fut en vain. Il me reçut avec une dureté qui n'a pas d'exemple. Il me dit qu'il avait besoin d'une domestique, et non pas d'une nièce, que si je voulais cette place, il me la donnerait... Indignée !... mais ayant besoin... j'acceptai. — Veilles, travaux, humiliations, j'ai tout supporté ; j'étais mère, et rien ne pouvait me faire rougir lorsque je travaillais pour nourrir mes enfans.

LE CAPUCIN.

Que vos parens étaient cruels !

Mme DESBOIS.

Moins que mon amant. J'étais coupable, je n'avais pas le droit de me plaindre.

LE CAPUCIN, cherchant à lire dans son cœur.

Dorsainville est bien criminel ! — Après les maux qu'il vous a causés, peut-être avez-vous fait un autre choix ?

Mme DESBOIS.

Non, personne n'aura d'empire sur mon cœur.

LE CAPUCIN.

Vous le croyez ?

Mme DESBOIS.

J'en suis sûre.

LE CAPUCIN.

Ne jurez de rien.

Mme DESBOIS, d'un ton décidé.

J'en jure ; l'amour est comme la mort, il ne frappe qu'une fois.

LE CAPUCIN.

Bonne mère, amante fidèle, votre constance doit être récompensée ; et Dorsainville, un jour, réparera ses torts.

Mme DESBOIS.

Je ne le crois pas.

LE CAPUCIN, avec ame.

Croyez-le... la vertu malheureuse a bien des droits sur un cœur sensible.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

MADAME, venez donc. Ce jeune officier

fait un train abominable. Il vous demande partout. Il ne trouve rien de bon, rien n'est bien, il fait enrager tout le monde. O mon Dieu ! mon Dieu ! quel étourdi !

Mme DESBOIS.

J'y vais. — Allez.

MARGUERITE, bas à madame Desbois.

Est-ce que vous gardez ce moine ?

Mme DESBOIS.

Oui, et vous ferez préparer le n°. 2.

MARGUERITE.

A lui cet appartement ?

Mme DESBOIS, d'un ton d'autorité.

Faites ce que je vous dis. Je veux qu'on ait pour lui tous les égards possibles, et qu'il soit servi exactement.

MARGUERITE, en s'en allant.

Belle pratique pour en avoir tant de soin.

(Elle sort par la coulisse à droite du théâtre, et Rochemont entre par le fond.)

SCÈNE XI.

LE CAPUCIN, ROCHEMONT.

ROCHEMONT, suivant madame Desbois.

Vous prêchez comme un ange, et je vais vous suivre pour entendre le reste de la leçon. (*Le Capucin lui barre le passage en se mettant vis-à-vis la porte du fond.*) Que faites-vous là, bon homme?

LE CAPUCIN.

Vous me voyez tout prêt à m'opposer à l'insulte et à la violence.

ROCHEMONT.

Vous êtes plaisant! quel intérêt prenez-vous à cette femme?

LE CAPUCIN.

L'intérêt le plus puissant! souvenez-vous-en et gardez-vous de l'outrager devant moi.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DORSAINVILLE cadet.

DORSAINVILLE cadet.

ROCHEMONT, que viens-je d'apprendre?

ROCHEMONT, voulant retenir madame Desbois.

Oh ! vous ne vous en irez pas

Mme DESBOIS, fièrement.

Quel droit avez-vous de m'en empêcher ?

ROCHEMONT.

Le droit de l'amour ! Allons, allons, méchante, embrassez-moi, et fesons la paix.

LE CAPUCIN, à part.

Qu'elle impudence !

Mme DESBOIS, avec dignité.

Monsieur, n'approchez pas ! — Il est bien étonnant que vous osiez me manquer chez moi. Vous devriez rougir de vos inconséquences. Méritez l'avantage que vous avez d'appartenir à un corps respectable ; souvenez-vous que c'est par la bravoure, l'honneur et la politesse que nos braves militaires se distinguent, et se font respecter en tous lieux. Vous, qui marchez sur leurs traces, imitez leurs vertus, et ne dégradez pas le noble caractère d'un officier français.

(Elle sort.)

(Le Capucin ayant remonté au fond du théâtre pendant la dernière tirade de madame Desbois, se trouve placé naturellement pour empêcher Rochemont de la suivre.)

ROCHEMONT, en colère.

Je me laisserais manquer par ce Capucin? Morbleu! je veux le corriger de ses impertinences.

LE CAPUCIN, sans quitter sa place, dit avec beaucoup de sang-froid.

Doucement, jeune insensé; c'est vous qui avez besoin d'une correction... et je m'en charge.

ROCHEMONT.

Savez-vous que je suis officier?

LE CAPUCIN, le toisant.

Je crois que vous n'en avez que l'habit.

DORSAINVILLE cadet, à part.

Il l'a deviné.

ROCHEMONT, hors de lui.

Maudit Capucin, tais-toi, ou je vais t'arracher la barbe!

LE CAPUCIN, d'un ton ironique et froid.

Je ne puis avoir le même avantage, car vous n'en avez pas encore, et je vois que la raison chez vous est bien moins prématurée.

ROCHEMONT, à Dorsainville cadet en mettant la main sur son épée.

Je vais couper les oreilles à ce misérable.

LE CAPUCIN, d'un ton ferme.

Jeune homme, quel droit avez-vous de m'insulter? (*Il va à la porte du fond, ôte la clef, la met dans sa poche, ôte son manteau, le jette sur un fauteuil, et revient en face de Rochemont.*) Voyons maintenant qui coupera les oreilles à l'autre.

ROCHEMONT, tirant l'épée.

Ce sera moi. Allons détestable moine, fais ta prière, je vais t'anéantir.

DORSAINVILLE cadet, le retenant.

Arrête!

ROCHEMONT, s'échappant des mains de Dorsainville et allant au Capucin.

Laisse-moi!

LE CAPUCIN, sort un pistolet de sa poche et ajuste Rochemont.

Halte-là! ou je vous brûle la cervelle.

ROCHEMONT, fait un cri de surprise et se retire.

Ah! (*Il tremble et balbutie.*) Arrêtez vous-même.

LE CAPUCIN.

Il n'est plus tems de reculer.

ROCHEMONT.

Les armes ne sont point égales.

LE CAPUCIN, jetant son pistolet.

Elles vont le devenir. (*Il va à Dorsainville et lui arrache son épée.*) Monsieur, prêtez-moi votre épée.

DORSAINVILLE cadet, voulant reprendre son épée.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

LE CAPUCIN, d'un ton terrible.

Sur votre vie, laissez-moi faire! (*A Rochemont.*) A présent, vous n'avez plus de prétexte; songez à vous bien battre, ou vous périssez. En garde. (*Ils se battent; Rochemont recule et laisse tomber son épée.*)

ROCHEMONT.

Je suis desarmé.

LE CAPUCIN.

Reprenez votre épée et recommençons.

ROCHEMONT.

Mais c'est un diable que ce Capucin là!

LE CAPUCIN.

Non, je suis un homme, apprenez à les respecter. Terminons. (*Il se remet en garde.*)

ROCHEMONT.

Encore? oh! ma foi non, en voilà assez.

LE CAPUCIN.

En voilà assez! à ce langage je parierais que vous n'êtes pas officier.

DORSAINVILLE cadet, à part.

Il serait sûr de gagner.

LE CAPUCIN, avec une voix forte.

Finissons. (*Il se remet encore en garde.*)

DORSAINVILLE cadet, passant au milieu.

Je m'y oppose. — Eh! Monsieur, n'allez pas plus avant; je suis certain qu'il est fâché de vous avoir manqué.

ROCHEMONT, d'un air soumis.

Oui, je sens que j'ai eu tort... et c'est ce qui fait que...

LE CAPUCIN.

Oh! dès que vous en convenez, tout est fini. (*Avec la plus grande dignité.*) Allez, Monsieur, remettez votre épée... et songez que le vrai brave n'en doit faire usage que pour soutenir les intérêts de son pays, et non pour verser injustement le sang de ses semblables. — Voilà la clef, vous pouvez sortir.

ROCHEMONT, prenant la clef.

C'est ce que je vais faire, Monsieur. (*A part en s'en allant.*) Infernal Capucin, tu me le paieras, et je sais le moyen de me venger. (*Il tire son mouchoir et laisse tomber son portefeuille.*)

LE CAPUCIN, en rendant l'épée à Dorsainville.

Vous, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire, et j'aurai l'honneur de vous revoir

DORSAINVILLE cadet.

Avec plaisir.

(Pendant que le Capucin parle à Dorsainville, Rochemont va pour sortir, met la clef dans la serrure, ouvre la porte et Brillant paraît. Cela doit faire tableau.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BRILLANT, avec un baudrier blanc et l'épée.

BRILLANT, avance un pas, ôte son chapeau en militaire, et reste en attitude.

Votre serviteur.

ROCHEMONT.

A l'autre, à présent! Bonjour, bonjour. (*Il va pour sortir.*)

BRILLANT, remettant son chapeau, et l'arrêtant.

Un pétit moment, un pétit moment; j'ai à vous parler. (*Ils descendent la scène.*)

ROCHEMONT.

A moi?

BRILLANT.

Justément, à vous-même, dé très-près, et promptément.

LE CAPUCIN, à part.

Que veut cet original?

ROCHEMONT.

Vous voulez me parler, et pourquoi ?

BRILLANT, d'une voix claire et le contrefesant.

Pourquoi ? pourquoi ? Vous lé savez dé reste, pourquoi.

ROCHEMONT.

Moi ! non.

BRILLANT.

Vous né vous souvénez donc pas des offenses qué vous faites ?

ROCHEMONT.

Oh ! c'est pour cela ? Adieu, adieu. (*Il veut sortir.*)

BRILLANT, se mettant devant lui.

Doucément, doucément.

ROCHEMONT.

J'ai affaire, et je ne puis...

BRILLANT.

Affaire ? — Quand on outrage, la première est dé sé vattre. Lé coup dé poing qué vous m'avez donné est là. (*Il met la main sur son cœur.*) Un ancien militaire né souffre point d'injure, et quand on mé frappe, il faut qué jé tue ou qué l'on m'enterre.

ROCHEMONT, voulant s'en aller.

Eh ! laissez-moi tranquille.

BRILLANT, élevant la voix.

Non, dé par tous les diables, jé né vous laisserré pas tranquille. Jé méritérais d'être régardé comme un lâche, si j'en démurais-là. Vous avez porté sur ma personne uné main téméraire, une tâche semvlavle né sé lave qu'avec du sang, Marchons.

ROCHEMONT.

Comment! marchons!

BRILLANT.

Eh! oui, cadédis, marchons.

ROCHEMONT, élevant la voix.

Je trouve singulier que...

BRILLANT, s'approchant tout près de lui.

Chut, chut; point de vruit, point de vruit. Au détour dé l'auverge, dans la petite ruelle, l'épée à la main, et l'un ou l'autre, *hic jacet.*

ROCHEMONT.

Tantôt vous serez satisfait.

BRILLANT, vivement et brièvement

Qui diffère à pur!

ROCHEMONT, se redressant.

Peur! moi?

DORSAINVILLE cadet, impatienté.

Voilà bien des paroles; s'il vous a offensé, il vous en rendra raison.

BRILLANT, à Dorsainville cadet.

J'y compte, monssu... j'y compte. (*A Rochemont.*) J'espère qué vous né férez pas seller votre chéval sans m'en prévénir. J'attendrai notré visite; si vous né vénez pas, j'aurai encore uné fois l'honneur dé vous saluer, et qué jé sois un vélitre si j'y manque.

DORSAINVILLE cadet.

C'est bon, c'est bon, cela suffit.

SCÈNE XIV.

LE CAPUCIN, BRILLANT.

BRILLANT, en colère, et descendant sur le bord du théâtre.

Il né perdra rien pour attendre! (*Il se met en garde.*) Gapédébious! jé crois lé ténir-là! (*Il tire plusieurs bottes.*) Ah! ah!

LE CAPUCIN, à part.

Ce perruquier est venu fort à propos, et je vais m'en servir.

BRILLANT, continuant.

Sourcé de la Garonne! la velle vote qué jé lui aurais portée! (*Il tire des armes.*) Ah! eh!... ah!.... eh!.... à vas pour l'éternité! c'est lé onzième

LE CAPUCIN, quand Brillant est fendu, lui prend le bras gauche. Brillant reste en attitude, en retournant la tête.

Modérez-vous, et parlons du présent.

BRILLANT.

Qué mé voulesse ?

LE CAPUCIN.

J'ai besoin de votre ministère.

BRILLANT, d'un air méprisant.

Oh ! qu'elle varvache ! Vous ?... Jé n'ai pas lé tems.

LE CAPUCIN.

Il faut le prendre.

BRILLANT.

J'ai bien autre chose à faire qué dé vous écouter. Je déteste la gente monacale, et jé né suis pas fait pour être aux ordres d'un homme de votre espèce.

LE CAPUCIN, le prenant par la main et le ramenant.

L'ami, soyez plus honnête, et ne faites pas le rodomont avec moi; vous n'y gagneriez rien, je vous en avertis.

BRILLANT, étonné et regardant sa main.

Sandis, révérend, vous avez la poigne forte ! (*Honnêtement.*) Parlons raison. Vous avez vésoin de moi ?

LE CAPUCIN.

Oui.

BRILLANT.

Vous voudriez couper la varve ?

LE CAPUCIN.

Précisément.

BRILLANT, en plaisantant.

Mais vos confrères né vous réconnaîtront pas, si vous n'avez plus...

LE CAPUCIN, d'un ton décidé.

Point de mots (*Il lui donne deux écus de six francs.*) Tenez, voilà pour la peine que vous prendrez. Dépêchez-vous.

BRILLANT, étonné.

Jé vais chercher mes ustensiles qui sont dans lé cavinet, et jé réviens. (*A part, en s'en allant et fesant sonner les écus.*) Sandis! voilà un Capucin qui paie comme un évêque.

SCÈNE XV.

LE CAPUCIN, seul.

J'ai vu cette face en quelque endroit.... je ne sais où.... (*Se rappelant.*) Ah!... m'y voici. — C'est bon, je vais avoir ma revanche.

SCÈNE XVI.

LE CAPUCIN, BRILLANT, avec un plat à barbe et une serviette dedans.

BRILLANT.

Mé voici ; vîte en action.

LE CAPUCIN.

Je suis prêt.

BRILLANT.

Dépêchons, car il mé reste encore une pratique à faire. (*Il tire une botte.*) Ah !...

LE CAPUCIN.

Finirez-vous ?

BRILLANT.

Jé fais réflexion.... jé né puis vous raser ici.

LE CAPUCIN.

Allons dans un autre endroit.

BRILLANT.

Céla mé paraît plaisant ! moi qui les trois-quarts dé ma vie n'ai rasé qué des officiers.

LE CAPUCIN, le fixant.

Effectivement, je crois vous reconnaître.

BRILLANT.

Pas possible.

LE CAPUCIN.

Vous avez été militaire?

BRILLANT.

Dans l'ame!

LE CAPUCIN.

Vous avez été fourrier dans le régiment de Languedoc, dragons.

BRILLANT, d'un ton avantageux.

Douze ans, avec honnur!

LE CAPUCIN.

Peut-être!

BRILLANT.

Point dé doute. La rénommée volé, et peut puvlier mes velles actions.

LE CAPUCIN.

Vous avez déserté.

BRILLANT, reste stupéfait de surprise.

(*A part.*) Oh! c'est lé diable! (*Haut.*) C'est qué jé n'étais pas content.

LE CAPUCIN.

Vous deviez deux cents francs à votre capitaine, quand vous êtes parti!

BRILLANT, à part.

Il est sorcier! (*Haut.*) Jé l'avais ouvlié,

mais jé né lé nie point. On né sait cé qu'il est dévénu, car sans quoi il y a long-tems que jé sérais liquidé. Une vagatelle commé ça né vaut pas la peine... Avez-vous lé don dé déviner.

LE CAPUCIN.

Non, mais celui de me ressouvenir, (*avec une voix forte.*) Me reconnais-tu, Brillant !

BRILLANT, l'examinant.

Jé mé donne au diable si jé vous rémets ! Votre nom !

LE CAPUCIN.

Dorsainville.

BRILLANT.

Sandis ! vous êtes mon capitaine !

LE CAPUCIN.

C'est moi-même.

BRILLANT.

Mon capitaine, jé vous démande pardon.

LE CAPUCIN, vivement.

Et moi, je vous demande mon argent.

BRILLANT.

Jé né suis pas dans la possibilité pour lé moment; ma parole, jé né lé puis pas.

LE CAPUCIN.

Il ne fallait donc pas faire l'insolent.

BRILLANT.

J'avais dé l'humur; jé né savais à qui jé parlais; cé costume m'a trompé, et...

LE CAPUCIN, le prenant par la main et l'amenant au bord du théâtre.

Le vrai moyen de ne se point tromper, c'est de ne manquer à personne.

BRILLANT.

Mon capitaine, jé suis pauvre, mais j'ai dé la probité, et pour vous lé prouver, soixante francs sont toute ma fortune; si vous en avez vésoin, jé vous les offre en à-compte dé cé qué jé vous dois. (*Il lui présente la bourse que Marguerite lui a donnée.*)

LE CAPUCIN, avec effusion.

Bien, mon ami, bien! tu es un honnête homme, et cela me suffit. Ta bonne volonté me charme! J'ai pitié de ta misère; apprends à ton tour à compâtir à celle des infortunés.

BRILLANT, au comble de la joie, et remettant la bourse dans sa poche.

Ah! mon cher capitaine, je réconnais votre bon cur! et ma réconnaissance séra sans vornes.

LE CAPUCIN.

Finissons. J'ai besoin de toi.

BRILLANT, avec enthousiasme et rapidement.

Vous avez vésoin dé moi? parlez: dans

lé feu, dans l'eau, dans l'air, à pied, à chéval, jé suis tout à votre disposition.

LE CAPUCIN, lui donnant une bourse.

Voilà de l'argent. Je veux quitter ce froc; ici, où ailleurs, il faut m'avoir un habit.

BRILLANT, rêvant.

Où diantre trouver céla?... Oh! jé mé rappelle!... J'ai acheté lé vutin d'un officier, et jé vous lé céderai. (*Le toisant des yeux.*) jé suis certain qué cet accoutrément vous ira.

LE CAPUCIN.

Fort bien. Va le chercher.

BRILLANT.

Vénez dans ma chamvre, au n° 14, et vous y trouvérez le vagage.

LE CAPUCIN.

Surtout, garde-moi le secret.

BRILLANT, d'un ton important.

Jé vous lé jure, foi dé gascon! — Ah! — Jé vais préparer votre toilette. (*Il revient avec un air soumis, et dit humblement.*) Mon capitaine, vous mé pardonnez mes petites frédaines!

LE CAPUCIN.

Va, je connais la religion naturelle, qui dit au cœur de l'homme d'être tolérant;

j'oublie tes offenses, et je te fais remise de ce dont tu m'es redevable.

BRILLANT.

Si tous ceux, à qui jé dois, savaient cette religion comme vous, jé sérais moins tourmenté, et mes dettes vientôt payées. Mes créanciers devraient l'apprendre; quelques mois dé votre théologie né leur féraient pas grand tort, et mé féraient grand vien.

LE CAPUCIN.

Va donc, et ne perds point de tems.

BRILLANT.

Jé vole! (*Il sort en courant, et s'arrête au fond du théâtre, en voyant le porte-feuille qu'avait laissé tomber Rochemont; il le ramasse et l'apporte au Capucin.*) Quel est ce porté-feuille? Est-ce à vous, mon capitaine?

LE CAPUCIN, prend le porte-feuille, regarde et lit sur le dessus.

« J'appartiens à monsieur Rochemont, » clerc de procureur à Fréjus. » — La découverte est unique! J'aurais juré que ce jeune homme n'était pas officier.

BRILLANT.

Et moi dé même! — En France, quand il s'agit de l'honnur, l'épée des militaires né tient pas dans lé fourreau! — Donnez

lé porté-feuille, jé lé lui remettrai. — Ah! pétit cadédis, memvre dé la chicanne, jé té ferai payer les frais dé notre procédure.

SCÈNE XVII.

LE CAPUCIN, seul.

Enfin, je vais quitter cet affreux vêtement!... Quel heureux coup du sort! en un même jour, je revois mon épouse, mes enfans, et peut-être un frère que j'ai tendrement aimé! — Julie... adorable Julie! je fus l'auteur de tes maux, et je serai celui de ton bonheur! — Le tableau de ses infortunes a pénétré mon ame. A quoi l'avais-je réduite, ô ciel! Aveuglée par le désespoir... au bord du fleuve... si elle avait?... A mon retour, son tombeau aurait été le mien. — Souvenirs cruels, cessez de me tourmenter: c'est peu de se repentir, il faut réparer. Remords, sortez de mon cœur! L'honneur parle, la nature et la vertu vont triompher.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BRILLANT, MARGUERITE.

MARGUERITE, entre en colère suivie de Brillant.

Ah! si je trouve ici ce damné Capucin, nous allons voir beau jeu!... Il n'y est pas, tant pis.

BRILLANT.

Jé vous conjure, madémoiselle Marguerite...

MARGUERITE.

Comment! se battre à l'épée dans une maison respectable? Les cavaliers viennent d'arriver, ce jeune officier a porté plainte, et cela ira mal pour le Capucin.

BRILLANT.

Peut être? il n'a pas tort; il m'a confié des choses étonnantes, et vous verrez des événemens qui vous surprendront

MARGUERITE.

Je ne vous écoute pas. Et quel est ce militaire avec qui vous causiez?

BRILLANT.

Jé né puis vous lé dire.

MARGUERITTE, d'un ton absolu.

Je veux le savoir.

BRILLANT.

Céla né sé peut.

MARGUERITE, en colère et frappant du pied.

Je le veux, je le veux, vous dis-je.

BRILLANT, impatienté.

Sandis! vous êtes la plus curieuse fémelle dé l'univers! Non, vous né lé saurez pas.

MARGUERITE.

Et qui vous engage à garder ce secret?

BRILLANT, avec dignité.

J'ai donné ma parole d'honnur!

MARGUERITE, calmée.

Ah! c'est différent. Je n'ai qu'entrevu ce capitaine, mais il a bonne mine: et il vous a donné une bourse?

BRILLANT.

Assurément.

MARGUERITE.

Il est bien généreux.

BRILLANT, d'un ton avantageux.

C'est la récompense dé mon mérite!

MARGUERITE, brusquement.

C'est plus que vous ne valez.

BRILLANT, s'approchant d'elle.

Ah! friponne, votre vouche trahit votre cur.

MARGUERITE.

Ce gascon a une prévention insupportable! (*Durement en tendant la main.*) Mes vingt écus.

BRILLANT, tirant la bourse.

Vous m'avez ovligé générusement, jé m'acquitte avec réconnaissance. (*Il lui donne la bourse.*) Gardez cette vourse, car j'espère que votre petit trésor séra vientôt uni au mien.

MARGUERITE, mettant la bourse dans sa poche.

Pas sitôt.

BRILLANT.

Jé murs si vous différez! Faites vos réflexions.

MARGUERITE, d'un ton mignard.

Elles sont toutes faites, mauvais garnement; vous savez bien que... Voilà cet officier, il est libéral, fesons-lui politesse.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORSAINVILLE AINÉ, DORSAINVILLE CADET.

DORSAINVILLE aîné.

Brillant, laisse-nous.

BRILLANT, ôtant son chapeau.

Jé mé rétire. (*Il sort en fesant signe à Marguerite de le suivre ; elle lui répond aussi par signe qu'elle veut parler à Dorsainville aîné.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, DORSAINVILLE AINÉ, DORSAINVILLE CADET.

MARGUERITE, fesant de petites révérences.

Monsieur veut-il loger ici ?

DORSAINVILLE aîné, fesant la grosse voix et prenant un ton brusque.

Oui.

MARGUERITE, fesant l'agréable et parlant très-vîte.

Monsieur, nous vous recevrons avec plaisir, et vous nous faites beaucoup d'honneur.

Comptez, Monsieur, sur mes soins, mon zèle, mes attentions; enfin, sur tout ce qui dépendra de moi pour votre service.

DORSAINVILLE aîné.

Je le crois, vous êtes si honnête!

MARGUERITE, toujours vivement.

Je ne fais que mon devoir; tous les étrangers se louent de ma politesse, et j'espère que Monsieur à son tour me rendra justice.

DORSAINVILLE aîné.

Oh! je vous l'ai déjà rendue.

MARGUERITE, rapidement.

Très-obligée, Monsieur; ne vous gênez pas, commandez hardiment, et vous serez servi avec ponctualité. (*A part.*) Il y a plaisir de servir un aimable cavalier comme ça, et non pas ce vilain Capucin. (*Dorsainville aîné lui fait signe de s'en aller.*) Votre très-humble, Messieurs. (*En s'en allant.*) Je ne sais, mais cette figure ne m'est point inconnue.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DORSAINVILLE aîné, DORSAINVILLE cadet.

DORSAINVILLE aîné.

Nous serons plus tranquilles ici; achevons notre conversation.

DORSAINVILLE cadet.

Mon frère, je rougis de ma conduite passée. Croyant que vous n'existiez plus, et cédant aux mauvais conseils, j'allais vendre votre terre, et...

DORSAINVILLE aîné.

N'en parlons plus, et songeons au plus pressé. Il faut t'acquitter envers tes créanciers.

DORSAINVILLE cadet.

Je n'en ai plus les moyens.

DORSAINVILLE aîné.

Ton patrimoine est dissipé?

DORSAINVILLE cadet.

Tout-à-fait.

DORSAINVILLE aîné.

Le mien est-il entier?

DORSAINVILLE cadet.

Oui, vous pouvez compter sur cinquante mille livres de rente.

DORSAINVILLE aîné, avec joie.

Je pourrai donc faire des heureux ?—Ami, tu ne sentiras pas la misère.

DORSAINVILLE cadet, le pressant dans ses bras.

Mon cher frère !

DORSAINVILLE aîné.

Laissons cela. Je suis charmé de t'avoir rencontré pour t'obliger et te prier de ma noce.

DORSAINVILLE cadet.

Après ce que vous m'avez dit, madame Desbois mérite bien le sort que vous lui destinez.

DORSAINVILLE aîné.

Fasse le ciel qu'elle veuille me pardonner !

(On entend un grand bruit derrière le théâtre.)

DORSAINVILLE cadet.

Que signifie ce bruit?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ROCHEMONT, L'EXEMPT, BRILLANT, MARGUERITE, QUATRE CAVALIERS LE SABRE A LA MAIN.

ROCHEMONT, entrant.

VENEZ, Messieurs, venez; je vais vous faire trouver cet insolent moine qui m'a fait battre en duel, après m'avoir outragé.

L'EXEMPT, à Marguerite.

Comment, votre maîtresse reçoit chez elle un Capucin qui tire l'épée contre les voyageurs? C'est un brigand déguisé, sans doute.

DORSAINVILLE aîné, à part.

C'est à moi qu'on en veut.

L'EXEMPT, à Marguerite.

Allez chercher madame Desbois.

MARGUERITE.

J'y vais. (*En s'en allant.*) La voilà bien avancée avec sa charité.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, hors MARGUERITE

L'EXEMPT, à Rochemont.

Où donc est l'homme que vous avez dénoncé?

DORSAINVILLE aîné, se présentant.

Le voici. C'est moi qui suis ce Capucin que vous cherchez.

L'EXEMPT.

Encore un déguisement? (*Aux cavaliers.*) Qu'on l'arrête. (*Les cavaliers font un mouvement.*)

DORSAINVILLE cadet, mettant l'épée à la main, et se plaçant devant son frère.

C'est mon frère, n'avancez pas, ou craignez ma colère!

BRILLANT, tirant l'épée et se mettant devant Dorsainville aîné.

Il est mon bienfaitur, et je lui faïs une muraille de mon corps.

DORSAINVILLE aîné, prenant le milieu de la scène.

Mes amis, point de rebellion! Ces Messieurs font le devoir de leur place. Si je suis criminel, je dois être puni; si je suis innocent, laïssez-

moi me justifier. (*Dorsainville cadet et Brillant remettent leurs épées.*)

L'EXEMPT, à Dorsainville cadet et à Brillant

Messieurs il vous sied mal de vous comporter ainsi; et si la prudence ne me retenait... Mais revenons à l'objet principal. (*A Dorsainville aîné.*) En vous tout m'est suspect. Pourquoi avez-vous tiré l'épée contre Monsieur ?

DORSAINVILLE aîné.

Pour défendre mes jours, et mon accusateur est le seul coupable.

L'EXEMPT.

Mais pourquoi ce travertissement ? Vous étiez vêtu en moine. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

DORSAINVILLE aîné, lui donnant son porte-feuille

Voilà ma réponse. Examinez ces papiers, vous verrez qui je suis. J'attends tout de vos lumières et de votre équité.

(L'Exempt prend le porte-feuille et lit les papiers. Brillant, pendant le dialogue, est venu se placer derrière Rochemont.)

ROCHEMONT, à part.

Me serais-je trompé ?

BRILLANT, à Rochemont.

Considéravlément? Quand on juge l'homme

par son havit, on s'expose à faire de grandes bévues.

DORSAINVILLE aîné, à Rochemont.

Jeune homme, après m'avoir outragé, vous avez eu l'inhumanité d'aller porter plainte contre moi ? cela ne fait pas l'éloge de votre cœur.

ROCHEMONT, confus.

J'ignorais....

DORSAINVILLE cadet, à Rochemont.

Vous avez été l'accuser ? (*Mettant la main sur la garde de son épée.*) Vous mériteriez....

DORSAINVILLE aîné, à son frère.

Point de colère, un dénonciateur ne mérite que le mépris.

BRILLANT.

Mon capitaine, patience, le cadédis vous a dénoncé, mais chacun aura son tour.

L'EXEMPT, en rendant le porte-feuille à Dorsainville aîné.

Monsieur, reprenez votre porte-feuille, je suis suffisamment instruit. (*A Rochemont.*) Vous, Monsieur, votre accusation est une calomnie, et je rougis de l'avoir écoutée. Quand on a l'audace d'offenser

quelqu'un, on ne doit pas avoir la cruauté de le faire punir.

BRILLANT.

Lé porté-feuille dé mon capitaine est vérifié ; voyez maintenant si celui-ci est aussi en règle qué lé sien? (*Il donne le porte-feuille à l'exempt qui le visite à son tour.*)

ROCHEMONT.

Mon porte-feuille ! je suis perdu.

BRILLANT, montrant Rochemont.

Il change dé coulur !

ROCHEMONT, bas à Brillant.

Dis que tu t'es trompé, je te récompenserai.

BRILLANT.

Point, il est tems que les malfaiturs et les intrigans soient punis.

L'EXEMPT, après avoir lu.

Monsieur Rochemont, clerc de procureur ? Vous êtes l'homme que nous cherchons.

ROCHEMONT, voulant faire bonne contenance.

Monsieur, vous vous trompez je suis officier.

BRILLANT.

Oui, du régiment de l'écritoire.

ROCHEMONT.

Et pourquoi me cherchez-vous ?

L'EXEMPT.

Vous le savez mieux que moi. Est-il possible que vous vous couvriez d'un uniforme respectable pour faire de telles bassesses ?

BRILLANT.

C'est l'âne couvert de la peau du lion

ROCHEMONT.

Quelles sont mes fautes ?

L'EXEMPT.

Cent cinquante louis dérobés à monsieur votre père, des dettes considérables à payer et... permettez-moi de taire le reste.

ROCHEMONT.

Monsieur, cela n'est pas.

L'EXEMPT.

J'ai des ordres, je dois exécuter. (*Aux cavaliers.*) Reconduisez-le chez son père, il en ordonnera. (*A Rochemont.*) Remettez-moi votre épée.

BRILLANT.

Elle n'est pas dangéruse.

ROCHEMONT, donne son épée.

La voici. (*A Dorsainville cadet.*) L'ami Dorsainville voudra bien se ressouvenir que nous avons un petit compte à régler.

DORSAINVILLE cadet.

Nous en avons deux. Je vous reverrai bientôt.

L'EXEMPT.

Partez.

ROCHEMONT, aux cavaliers.

Allons, Messieurs, puisque cela vous amuse, nous ferons la route ensemble. (*A Brillant.*) Toi, faquin, tu me le paieras.

BRILLANT.

Bon voyage, pétit cadédis ; souvénez-vous du proverve qui dit : à qui mal veut, mal arrive. (*Rochemont sort suivi des cavaliers.*)

SCÈNE VII.

DORSAINVILLE aîné, DORSAINVILLE cadet, L'EXEMPT, BRILLANT.

L'EXEMPT.

Monsieur Dorsainville et Brillant ont été un peu vifs dans cette affaire ; mais pour un frère, pour un bienfaiteur... je crois que j'en aurais fait autant. Le motif fournit l'excuse. (*A Dorsainville aîné, en ôtant son chapeau.*) Adieu, Monsieur, ne m'en voulez pas, je vous prie. Je fus l'ami de votre famille, et j'espère que vous voudrez bien me conserver ce titre.

DORSAINVILLE aîné, lui prenant la main.

Je m'honorerai toujours d'être l'ami d'un brave homme tel que vous. (*L'Exempt le salue et sort.*)

SCÈNE VIII.

DORSAINVILLE aîné, DORSAINVILLE cadet, BRILLANT, AUGUSTIN, CHARLOTTE, entrant par la porte du fond.

AUGUSTIN, dans le fond du théâtre.

Ma sœur, viens donc; on dit qu'on veut arrêter le Capucin. (*Ils descendent en courant, s'arrêtent tout-à-coup en voyant Dorsainville aîné, et font un cri de surprise. Dorsainville doit être au milieu d'eux.*)

LES DEUX ENFANS, ensemble.

Ah ! (*Ils restent immobiles.*)

AUGUSTIN, considérant Dorsainville aîné avec la plus grande attention, et s'adressant à sa sœur.

Charlotte ?... Charlotte ?...

CHARLOTTE, émue.

Eh bien !

AUGUSTIN, lui montrant Dorsainville aîné.

Regarde donc.

CHARLOTTE.

Je crois voir.

AUGUSTIN.

Tu ne devines pas ?...

CHARLOTTE, hésitant.

Si... si... Mais je n'ose pas dire...

DORSAINVILLE aîné, à part.

Me reconnaîtraient-ils ?

AUGUSTIN, avec explosion.

Ma sœur, c'est notre bon papa !

DORSAINVILLE, troublé.

Moi ?

CHARLOTTE, avec force.

Plus d'incertitudes; vous êtes semblable au portrait.

DORSAINVILLE aîné.

Mais êtes vous bien sûrs...

AUGUSTIN.

Oui, bien sûrs ! Vos traits depuis longtems ayant frappé nos yeux, se sont gravés dans nos cœurs. (*Dorsainville cache ses larmes avec son mouchoir.*)

CHARLOTTE, à genoux.

Vous versez des pleurs ? Ah ! reconnaissez vos pauvres petits enfans.

AUGUSTIN, à genoux.

Tendez-nous les bras, et recevez-nous dans votre sein.

DORSAINVILLE aîné, les relevant, dit avec ame.

Pour toujours! Enfans infortunés, je vous arrose de mes larmes; je vous presse contre mon cœur!... Aimez bien votre père, et pardonnez-lui vos malheurs. (*Il les embrasse à plusieurs reprises.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESBOIS, MARGUERITE.

MARGUERITE, dans le fond avec Madame Desbois.

Oui, Madame, ce Capucin...

Mme DESBOIS, voyant ses enfans dans les bras de leur père.

Que vois-je? Qui donc embrasse mes enfans?

LES DEUX ENFANS, courant à leur mère, en criant de toutes leurs forces.

Maman, voilà notre papa!

Mme DESBOIS, étonnée et tremblante, avance un pas, regarde son amant, et s'écrie.

Dorsainville!... En croirai-je mes yeux? Vient-il pour augmenter mes maux et mettre le comble à sa perfidie. (*Elle se détourne, ca-*

che sa figure dans le sein de Marguerite, qui la conduit sur un fauteuil que Brillant avance.)

DORSAINVILLE aîné.

Non, je viens pour tout réparer. Julie, ce n'est plus Dorsainville ingrat qui se présente à ta vue; c'est un amant sincère qui vient te supplier de lui donner ta main : ne me la refuse pas. Si je fus égaré, c'est un malheur; si je fus coupable, tu dois me plaindre; si je suis vertueux, tu dois me pardonner.

Mme DESBOIS, faible, troublée et revenant à elle par degrés.

Dorsainville ! Vous?... vous?... (*Elle détourne la tête.*) O ciel !... ciel !... (*Elle retombe.*)

AUGUSTIN, à genoux en pleurant.

Maman ! pardonnez à mon papa.

CHARLOTTE, à genoux.

Ma bonne maman, laissez-vous fléchir.

Mme DESBOIS, dans le délire et d'une voix faible.

Je ne puis croire... Non... Non... (*Elle porte son mouchoir sur ses yeux.*)

DORSAINVILLE aîné, avec la plus grande chaleur et se mettant aux pieds de madame Desbois.

Vois mon fils et ma fille à tes pieds, qui te demandent l'auteur de leur existence! Tu n'as pas le droit de leur refuser. Veux-tu qu'un jour, me reprochant leur naissance, je sois accablé de leur malédiction? Cède aux senti-

mens, à ma douleur, à mes remords, et que le cri du sang retentisse jusqu'au fond de ton cœur. Si tu n'es plus amante, sois mère; donne un père à tes enfans; oublie les erreurs de l'amour, et fais triompher la nature.

Mme DESBOIS, en regardant Dorsainville aîné, dit avec force.

Après tant de cruautés, devrais-je croire à ton repentir? (*Avec douceur, à ses enfans.*) Mais vous demandez la grâce de votre père?

AUGUSTIN.

Oh! oui, maman, et de tout notre cœur.

Mme DESBOIS.

Il vous la doit. (*Elle lui montre ses enfans.*) Voilà ton crime... et ton excuse.

DORSAINVILLE, aîné.

Tu me pardonnes?

Mme DESBOIS, lui présentant ses enfans et se levant.

Tiens, je te rends tes enfans.

DORSAINVILLE aîné, lui tendant les bras.

Et mon épouse?

Mme DESBOIS, regarde ses enfans, et tombe dans les bras de Dorsainville.

Nous sommes inséparables.

DORSAINVILLE aîné, se relevant.

O ma chère Julie! c'est par le mariage que je dois compléter ma réparation. Quitte ton état, tu n'en as plus besoin. Viens jouir de la tranquillité que de si longs travaux doi-

vent te faire désirer, et que la richesse soit la récompense du mérite et de la vertu.

Mme DESBOIS, lui présentant la main.

Ma main t'appartient. Séparés par l'orgueil, l'amour nous réunit. Je t'ai conservé tes enfans, sois leur tendre père; mais si tu pouvais encore t'égarer, souviens-toi des adversités de ta pauvre Julie, et des malheurs de l'inconstance.

DORSAINVILLE aîné.

Oh! toute la vie!... Voici mon frère que je te présente, il sera le tien. (*Aux enfans.*) Connaissez votre oncle : ayez pour lui du respect et de l'amitié.

BRILLANT, à Madame Desbois

Si Madame voulait, nous pourrions aussi mademoiselle Marguerite et moi,...

Mme DESBOIS.

Je le veux bien.

MARGUERITE.

Je consens à vous épouser; mais, me serez-vous fidèle ?

BRILLANT

Toujours ! jé suis comme lé lierre, jé meurs où jé m'attache.

Mme DESBOIS

Marguerite, voici le moment de m'acquitter. Je vous laisse mon auberge toute garnie pendant cinq ans, et sans aucun intérêt. Ne

changez rien à la règle établie envers les pauvres, et s'ils trouvent en vous le même appui qu'ils eurent en moi, je me croirai payée de mon bienfait.

MARGUERITE, hors d'elle-même.

O ma bonne maîtresse! je ne puis vous exprimer ma reconnaissance! (*A Dorsainville aîné, d'un air confus.*) Vous, Monsieur, je vous ai traité si durement, que je crains...

DORSAINVILLE aîné.

Vous voyez qu'il ne faut rebuter personne, que cela vous serve de leçon.

MARGUERITE.

Celle-ci est bonne, et je m'en souviendrai.

AUGUSTIN.

Mon papa, vous resterez toujours avec nous?

DORSAINVILLE aîné.

Je vous le jure! (*Il prend la main de madame Desbois.*) O ma Julie! (*Il prend ses enfans de l'autre bras.*) O mes chers enfans! les erreurs de ma jeunesse ont causé vos malheurs; ils sont finis: fixé à jamais dans le sein d'une famille chérie, je ne m'occuperai que de son bonheur.—Fidèle époux... tendre père... c'est aujourd'hui que je vais mériter ces titres sacrés.—Ah! s'il est cruel de faire des fautes, il est bien doux de les réparer.

FIN DU MARIAGE DU CAPUCIN.

BRILLANT. Mais... (il coupe vos confrères ne vous reconnaîtront pas. Le reste de la scène se dit, et Brillant fait sa sortie en disant :) Sandis voilà un pélerin qui paie comme un général.

SCÈNE XV.

LE CAPUCIN coupe : Enfin je vais quitter cet affreux vêtement ; (et dit le monologue en entier.)

Le troisième acte, est le même, il n'y a que les noms de moine et de capucin à changer.

Les artistes verront qu'ils n'ont rien à rapprendre, et en se concertant à la répétition, cela suffira.

Je suis cependant très-étonné qu'une pièce, qui depuis six ans est constamment jouée avec succès, sur tous les théâtres de Paris, où la police est sévèrement exercée, puisse éprouver la censure dans les départemens ; mais j'ai mieux aimé corriger que d'entrer en discussion ; chacun est libre de faire chez soi ce qui lui semble juste et raisonnable.

LE CONTEUR,

OU

LES DEUX POSTES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR M. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Représentée, pour la première fois, au théâtre Français le 4 février 1793.

NOTICE

SUR M. PICARD.

Louis-Benoit Picard, naquit en 1769, à Paris, le 19 juillet; son père était avocat au parlement de Paris, et il était neveu du médecin Gastellier. Son goût dominant pour le théâtre se manifesta de bonne heure. Une comédie intitulée le *Badinage dangereux*, qui fut jouée au théâtre de Monsieur, fut son début littéraire dans la carrière dramatique, et fut bientôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième intitulée : *Encore des Ménechmes*. En 1792 il donna le fameux opéra des *Visitandines*, l'un de ceux qui ont été représentés le plus de fois, tant à Paris qu'en province, mais qui, vu le changement de, circonstances n'est plus désormais susceptible d'être représenté en France.

M. Picard a joué long-tems lui-même la comédie avec un grand succès, et c'est dans la salle de Louvois, aujourd'hui abandonnée, qu'il débuta ainsi que son frère à qui il avait communiqué sa passion pour le théâtre. Les

suffrages qu'il a obtenus du public comme auteur et comme acteur lui ont valu une certaine ressemblance avec Molière, et, comme le père de la comédie, il devint directeur de troupe. Ses partisans qui sont en grand nombre lui ont donné la dénomination de Molière de son siècle; mais sa modestie ne lui a pas permis de l'accepter. D'un autre côté ceux qui l'ont comparé à Dancourt ont fait trop peu pour son éloge : il est bien supérieur pour le comique, le dialogue et l'observation des mœurs, à l'auteur du *Chevalier à la mode* dont au reste il a la gaîté franche et spirituelle. D'ailleurs M. Picard a, de plus que lui, de s'être élevé quelquefois à la haute comédie, et il a prouvé qu'il savait tracer un caractère. En 1807, il fut nommé directeur de l'*Opéra*, place qu'il quitta en 1815. En 1816, il prit l'administration de l'*Odéon* dont il s'est démis en 1821. Il a soutenu presque seul pendant long-tems cet Odéon si languissant, qui a toujours eu tant de peine à attirer la foule, et qui pendant plusieurs années dut principalement le peu de prospérité dont il jouissait aux pièces de M. Picard.

Cet ingénieux et fécond auteur, un des premiers comiques du 19e siècle, a composé

plus de 80 pièces de théâtre de toute espèce, dont les principales, outre celles qui figurent dans ce Répertoire, sont : le *Cousin de tout le monde ;* les *Conjectures ;* les *Amis de Collége ; Médiocre et Rampant ;* le *Voyage interrompu ;* les *Comédiens ambulans ;* le *Mari ambitieux ;* l'*Acte de naissance ;* l'*Entrée dans le monde ;* le *Vieux Comédien ; Monsieur Musard ;* les *Tracasseries ;* l'*Alcade de Moloride ;* la *Vieille Tante ;* les *Deux Philibert ; Vanglas ;* le *Capitaine Belronde*, et en société avec MM. Waflard et Fulgence, les *Deux ménages*.

De plus, il a publié un très-joli roman sous le titre d'*Aventures d'Eugène de Senneville et Guillaume Delorme*, ouvrage plein de morale et de gaîté, qui a été bien accueilli.

M. Picard est encore loin d'être arrivé à la vieillesse ; il est même dans toute la force du talent ; ainsi il n'est pas présumable, comme pourraient le faire craindre la publication de ses œuvres, qu'il veuille déja se reposer sur ses lauriers littéraires. Nous aurons sans doute, par la suite, de lui, des productions qui ne le céderont en rien à celles qui lui ont fait la grande renommée dont il jouit ; on dit même qu'il va publier un nouveau

roman. Le tems actuel est si féçond, en originaux, en ridicules et en travers de toute espèce; les événemens politiques; ont développé tant de passions diverses, ont fait ressortir tant de caractères nouveaux, ont fait connaître tant de petits intérêts qui avaient échappé, même aux maîtres de la scène, qu'il serait dommage que M. Picard ne voulût pas les retracer. Nul n'est plus capable que lui d'exploiter une pareille mine. Toutefois si des motifs de bonheur personnel le font persister dans son repos, on ne pourra l'en blâmer; mais la littérature et le théâtre en souffriront.

Avis. Toutes les pièces de M. Picard qui se trouvent ici ont été soigneusement collationnées sur la dernière édition de ses œuvres.

PERSONNAGES.

DUFLOS, vieux militaire, aveugle.
Mme BERTRAND, sa sœur.
ANGÉLIQUE, sa fille.
MERCOUR, amant d'Angélique.
FLORVEL, prétendu d'Angélique.
DUPRÉ, valet de Duflos, attaché à Mercour.
JACQUINET, autre valet de Duflos qui lui sert de guide.
GEORGE, valet de Florvel.
MILORD SPLIN, voyageur.
MILADI SPLIN, sa femme.
CHAMPAGNE, valet et courrier de Milord Splin.
M. LEBLANC, maître de poste et aubergiste.
Mme LEBLANC, sa femme.
SUZANNE, servante d'auberge de la seconde poste.

La scène se passe au château de M. Duflos.

LE CONTEUR,

OU

LES DEUX POSTES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MERCOUR, DUPRÉ, JACQUINET.

MERCOUR, déguisé en vieillard, avec une fausse jambe de bois, se jetant dans un fauteuil, et imitant l'accent gascon.

Ouf, il était tems d'arriver, la jambe qui me reste commençait à se fatiguer. Eh bien! mon ami Duflos, où est-il donc?

JACQUINET.

Il ne saurait aller loin sans moi : je lui sers

de guide. Il est dans le jardin, sans doute, à causer avec Nicolas.

MERCOUR.

Oui, à lui raconter quelques-unes de ses campagnes, n'est-ce pas?

JACQUINET.

Il paraît que Monsieur le connaît.

MERCOUR.

Parbleu ! ce fut à la bataille où il perdit ses deux yeux, que je perdis ma jambe droite.

JACQUINET.

Voulez-vous que je l'aille avertir?

MERCOUR.

Quand il aura fini. Vous lui direz que son vieux camarade Ducastel, passant devant son château, lui demande l'hospitalité, pour cette nuit.

JACQUINET.

M. Ducastel !... Ce petit sous-lieutenant qui fesait tourner la tête à toutes les filles de la garnison !

MERCOUR.

Mais, j'étais assez joli garçon pour cela. Qui vous a si bien instruit de mes fredaines?

JACQUINET.

C'est Monsieur; il n'a qu'une passion, c'est

celle de conter; croiriez-vous qu'il ne me laisse pas dormir une seule nuit entière à force de parler. Aussi cela fait que je baille et que je dors toute la journée. (*Il baille.*) Allez, s'il manque d'yeux, il ne manque pas de langue. Au surplus, il sera enchanté de vous embrasser.

SCÈNE II.

MERCOUR, DUPRÉ.

MERCOUR.

Est-il parti ?

DUPRÉ.

Oui Monsieur.

MERCOUR se levant avec vivacité et se découvrant la figure.

Profitons du moment qu'il nous laisse, mon cher Dupré.

DUPRÉ, reculant d'étonnement.

C'est vous, M. Mercour !

MERCOUR.

As-tu fait ce que je t'ai recommandé ?

DUPRÉ.

Je me suis présenté ici, il y a huit jours, comme un domestique sans condition. On m'a

pris sur ma bonne mine. Ils vous croient tous à Paris pour plus d'un mois; et personne ne soupçonne notre intelligence... Mais le diable ne vous reconnaîtrait pas dans un tel équipage. Que venez-vous faire ici ?

MERCOUR.

Je ne sais encor... Mon rival arrive cette nuit. On va sacrifier Angélique. J'ai mille gages de son amour : ses lettres, son portrait qu'elle me donna au moment où sa cruelle tante m'interdit l'entrée de cette maison. Ma mère lui offre chez elle une retraite honorable : je puis compter sur toi, tu auras soin de tenir ma chaise prête toute la nuit; et si je trouve un moment...

DUPRÉ

Vous n'en trouverez point.

MERCOUR.

Si je pouvais au moins désabuser madame Bertrand sur ce Florvel qu'elle veut donner pour époux à sa nièce, un fat qui se croit aimé de toutes les femmes; et dont tout le monde se moque. Un ami vient de me mander sa dernière équipée, qui est déja connue de tout Paris. Monsieur s'imagine avoir tourné la tête à une Anglaise, Milady Splin : le mari le surprend, la nuit, dans la maison; ils se battent, le pied manque à Florvel; Milord croit l'avoir tué, et...

DUPRÉ.

Chut! J'entends M. Duflos.

MERCOUR.

Je vole au-devant de lui.

DUPRÉ.

N'oubliez pas que vous n'avez qu'une jambe.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

DUFLOS.

CONDUISEZ-MOI dans ses bras.

MERCOUR.

Mon cher Duflos!

DUFLOS.

Mon cher Ducastel?

MERCOUR.

J'ai donc le plaisir de te revoir, après vingt ans?

DUFLOS.

Il fesait chaud à notre dernière entrevue!

MERCOUR.

Nous sommes payés pour nous en souvenir.

DUFLOS.

Oui, ta jambe et mes yeux nous empêcheront d'oublier cette fameuse bataille. Cela grave un événement dans la mémoire. Moi, je m'en souviens encore comme si c'était hier. Demande à Jacquinet: je lui conte quelquefois...

MERCOUR.

Tu contes donc toujours?

DUFLOS.

Plus que jamais, mon ami. A mon âge, on n'est guère bon qu'à cela... Mais, à propos, à quel heureux hasard dois-je ton arrivée dans mon château?

MERCOUR.

Hélas! mon cher, c'est l'amour qui me fait courir les champs.

DUFLOS.

L'amour! l'âge ne t'a donc pas corrigé?

MERCOUR.

Si fait; car c'est pour épouser cette fois. Que veux-tu? J'ai cinquante six ans, et une jambe de bois: il faut bien faire une fin. Je vais chercher ma prétendue qui demeure à dix lieues de ce château; et je n'ai pu résister, en passant si près de toi, au désir de savoir si tu étais mort ou vivant.

DUFLOS.

Je ne suis pas encore mort, comme tu vois, Mais à propos de mariage, je me suis marié aussi, moi. Ma femme était charmante, à ce qu'on m'a dit pourtant; car je ne l'ai jamais vue, grâce aux fruits de la guerre. Elle m'a laissé une fille, une fille adorable, à ce qu'on dit encore : c'est un chef-d'œuvre que j'ai fait sans y voir, et que malheureusement je ne verrai jamais. Toute sa beauté pour moi consiste dans un son de voix enchanteur; et ses chansons me délassent, quand je suis fatigué de conter. Je la marie. Elle ne manque pas de soupirans : elle en avait même un... Il faut que je te conte cela.

MERCOUR à part.

Fort bien, le voilà qui va me raconter mon histoire !

DUFLOS.

Un certain Mercour...

MERCOUR.

Mercour ! Qu'est-ce que c'est que ce Mercour ?

DUFLOS.

C'est le fils d'une brave dame qui demeure à douze lieues d'ici. Ce Mercour fesait la cour à ma fille de fort près : et ma fille ne le voyait pas d'un œil indifférent; mais, Dieu merci,

madame Bertrand, ma sœur, est venue s'établir dans mon château : et bien fin qui la trompera. Elle ne quitte Angélique que pour lire la gazette ; car elle a la manie de la politique, et prétend savoir les secrets d'état, comme elle sait ceux de ma fille.

MERCOUR.

Ce Mercour ne te convenait donc pas?

DUFLOS.

Si fait vraiment : c'est un jeune homme charmant, plein d'esprit, de sentimens. On le dit fort joliment tourné. Il s'était logé dans le village voisin. Il venait ici tous les soirs ; il avait mille attentions pour moi : il écoutait tous mes récits : il ne m'interrompait jamais.

MERCOUR.

Il t'écoutait, et ne t'interrompait pas! voilà le gendre qu'il te faut.

DUFLOS.

Je le croirais assez ; mais ma sœur !... Parce que toute sa fortune doit retourner à ma fille, elle croit pouvoir en disposer à son gré. Elle l'avait promise d'avance au fils d'un riche banquier de Paris, que je ne connais pas. Moi, j'aime la paix : ma sœur a crié bien haut : j'ai fait tout ce qu'elle a voulu.

MERCOUR.

Ce malheureux jeune homme, il a dû bien souffrir !

DUFLOS.

Et ma fille donc! elle passe toute la journée à se désoler; et si sa tante la quittait d'un pas, je ne doute pas qu'elle ne fît quelque folie. Voilà pourquoi il faut brusquer le mariage.

MERCOUR.

Ainsi, tu vas sacrifier ta fille!

DUFLOS.

Bah! bah! sacrifier! Tu raisonnes toujours en jeune homme; moi; moi, je parle en père de famille. Voyons, conte-moi donc ton histoire, à ton tour. Moi, j'aime presqu'autant écouter; que conter.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

MERCOUR.

Tout-a-l'heure... Un moment... Mais n'est-ce pas ta fille qui vient à nous? Comment diable! Il est difficile d'être plus jolie.

DUFLOS.

C'est ce que tout le monde me dit.

ANGÉLIQUE.

Dupré m'a dit que vous me demandiez, mon père.

MERCOUR, à part.

Oh ! l'aimable garçon que ce Dupré !

DUFLOS.

Dupré ne sait ce qu'il dit : cependant il n'y a pas de mal ; et je suis toujours enchanté de t'avoir auprès de moi ; mais comment ta tante a-t-elle fait pour te quitter un seul moment ?

ANGÉLIQUE.

Dupré est venu lui apporter une gazette étrangère, et elle s'est enfermée pour la lire.

MERCOUR à part.

Profitons du moment où elle s'occupe des affaires étrangères, pour avancer les nôtres.

DUFLOS.

Ma chère enfant, c'est M. Ducastel, mon ancien camarade. Il te trouve charmante. Je n'ai pu lui vanter de science certaine que les agrémens de ta voix ; et tu lui prouveras, j'espère, que je n'ai pas menti... (*à Mercour.*) Mais il faut auparavant que tu nous racontes tes amours : la présence de ma fille ne te gêne point, n'est-ce pas ?

MERCOUR.

Au contraire, je serai enchanté que mademoiselle soit de la confidence.

DUFLOS.

De quoi diable t'avises-tu de devenir amoureux à cinquante-six ans avec un jambe de bois !

MERCOUR.

Tu t'es bien marié, quoiqu'aveugle, toi qui parles !

DUFLOS.

C'est bien différent. C'est un trésor pour une femme, qu'un mari aveugle. Mais toi, qu'elle est la malheureuse qui peut vouloir de toi ! tu as deux yeux de trop, et une jambe de moins.

MERCOUR.

C'est une jeune brune toute charmante.

DUFLOS.

Allons donc, tu te moques de moi !

MERCOUR.

Je me moque de toi ! tiens, regarde son portrait.

(Il lui montre un portrait.)

DUFLOS.

Eh! qu'elle soit brune ou blonde c'est la même chose pour moi ! Un aveugle peut-il juger des couleurs !

MERCOUR.

Ah! pardon, j'oubliais... Prenons mademoiselle pour juge.

DUFLOS, passant le portrait à Angélique.

Volontiers. Tiens, regarde mon Angélique.

ANGÉLIQUE, reconnaissant son portrait.

Ah!

DUFLOS.

Qu'est-ce que c'est donc!

ANGÉLIQUE, toute troublée et reconnaissant Mercour.

C'est.... le portrait.... que j'ai manqué de laisser tomber.

DUFLOS.

Il faut prendre garde à ce que l'on fait, ma fille.

MERCOUR.

Vous êtes bien jolie, mademoiselle : mais convenez que ce portrait vous vaut bien.

JACQUINET, qui s'est assis et endormi, dès le commencement de la scène précédente se levant.

Ah! c'est fort, par exemple! Voyons. (*Il va voir le portrait.*)

(Angélique voyant Jacquinet, jette le portrait par terre, le brise, le ramasse et le rend à Mercour.)

JACQUINET.

Pour le coup, vous ne l'avez pas manqué. On dirait que vous l'avez fait exprès, pour m'empêcher de le voir.

DUFLOS.

Il est brisé! mal-adroite!

MERCOUR.

Ne la gronde pas, c'est un petit malheur. Si je puis obtenir l'original, je me consolerai facilement de la perte de la copie.

DUFLOS.

Elle est donc bien jolie. Ma foi, mon cher, tant pis pour toi!

MERCOUR.

Je ne m'abuse pas mon ami; mais je le demande à Mademoiselle. Je suppose qu'un homme de mon âge lui rendît des soins. Quelqu'éloigné qu'un tel homme fût de la mériter, ne pourrait-il pas espérer, à force d'amour et de persévérance, de lui faire partager un jour ses sentimens!

ANGÉLIQUE.

Mais... Oui.

DUFLOS.

Tudieu, Mademoiselle, si votre tante était là, vous ne répondriez pas ainsi! Mais l'on

ne se gêne pas devant moi. Il n'y a pas grand mal à cela au surplus.

MERCOUR.

Et je suppose, que vos parens voulussent vous forcer à en épouser un autre, ne consentiriez-vous pas à tous les moyens qu'il emploierait pour vous arracher au malheur dont vous seriez menacée : persuadée, comme vous le seriez d'ailleurs, de la pureté de ses vues?

ANGÉLIQUE.

Mais...

DUFLOS.

Elle y consentiraît, Ducastel : elle y consentirait, je t'en réponds : je connais les femmes.

ANGÉLIQUE.

Si j'avais épuisé tous les moyens imaginables pour fléchir mes parens, si je n'avais plus d'autre ressource, si le jeune homme ; je veux dire l'homme de cinquante-six ans m'avait donné des preuves de son amour aussi honnête que tendre...

MERCOUR, fort vivement.

Je vous entends, que je suis heureux!

ANGÉLIQUE, à part.

Il va se trahir... (*Haut.*) Mon père, ne m'avez-vous pas dit de chanter.

DUFLOS.

Oui, ah! écoute, Ducastel!

ANGÉLIQUE, chantant.

Ce n'est pas tout d'être fidèle,
Jeune amant, sois encor prudent;
(Montrant des yeux Jacquinet.)
Et, quand Argus fait sentinelle.
A ses yeux sois indifférent. (bis.)
L'Amour heureux, dans son ivresse,
Est toujours prêt à se trahir. (bis.)
Jeune amant, près de ta maîtresse,
Crains jusqu'au plus léger soupir. (bis.)

DUFLOS, à Mercour.

Entends-tu?

MERCOUR.

Fort bien! bravo!

DUFLOS.

Ah! n'est-ce pas ma sœur que j'entends?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme BERTRAND, DUPRÉ.

Mme BERTRAND.

Voilà des nouvelles auxquelles je m'étais

attendue. La cour Ottomane a déclaré la guerre à la Russie.

DUPRÉ, à Mercour.

Elle ne s'est pas aperçue que je lui ai remis une gazette de l'année dernière.

DUFLOS.

Ma sœur, c'est M. Ducastel qui passe devant mon château, et me prie de vouloir bien lui donner asile pour cette nuit.

Mme BERTRAND.

Soyez le bien arrivé, Monsieur. On ne vous aurait pas nommé, que je vous aurais reconnu. Voilà bien comme tous les récits de monsieur Duflos vous avaient dépeint.

DUFLOS.

Oh? il doit être un peu vieilli, depuis vingt ans que je ne l'ai pas vu!

Mme BERTRAND.

Sans doute, qu'est-ce que vous faites ici, Dupré? Voici la nuit : donnez-nous de la lumière et fermez les volets!

DUPRÉ.

Oui, Madame.

MERCOUR, bas à Dupré.

Tiens-toi prêt à partir : elle consent à tout.

DUPRÉ, bas à Mercourt.

Bon!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, Mme BERTRAND, DUFLOS, MERCOUR, JACQUINET.

Mme BERTRAND.

Et vous, Jacquinet, allez fermer la grande porte et apportez-moi les clefs.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, hors JACQUINET et DUPRÉ.

Mme BERTRAND.

Monsieur de Florvel ne peut tarder; mais il sonnera. Il ne faut pas laisser les portes ouvertes, l'hiver, dans un château isolé, au milieu d'une forêt infestée de voleurs, on ne sait ce qui peut arriver.

MERCOUR.

On dit en effet qu'il y a beaucoup de brigands dans le bois qui entoure ce château.

DUFLOS.

Ils sont plus de cent, mon cher, répandus

à plus de six lieues à la ronde. Il ne se passe pas de jour qu'on n'entende parler de quelque malheur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET, DUPRÉ.

(Jacquinet apporte les clefs et Dupré de la lumière.)

Mme BERTRAND.

C'est bon, des siéges... (*On donne des siéges.*) Asseyez-vous, Mademoiselle et travaillez.

DUPRÉ.

Monsieur, puisque M. de Florvel n'est pas encore arrivé, racontez-nous, comme à l'ordinaire, pour charmer les ennuis de la veillée, une de ces histoires que vous contez si bien.

JACQUINET.

Ah! oui, Monsieur, une histoire!

DUFLOS.

Volontiers, mes enfans.

Mme BERTRAND.

Allons, voilà mon frère avec ses éternelles histoires.

DUFLOS.

Eh! mais, ma sœur, je vous laisse faire

tout ce que vous voulez, laissez-moi faire aussi ce que je veux de mon côté. Ducastel, d'ailleurs, ne connaît pas l'histoire que je vais raconter.

MERCOUR.

Je serai ravi de l'entendre.

DUFLOS.

Et vous aussi, ma sœur, j'en suis sûr.

Mme BERTRAND.

Allons, allons, parlez, Monsieur Duflos, puisque vous ne pouvez vivre sans parler.

DUFLOS.

Asseyez-vous tous et écoutez. C'était à peu près vers l'an sept cent quarante-quatre. Mon père habitait ce château, et moi, j'y venais passer mes quartiers d'hiver. Le hasard me fit rencontrer une jeune paysanne, d'une beauté!... il me semble la voir encore; de beaux yeux bleus.... C'est une belle chose que de beaux yeux! je n'en ai jamais si bien senti le prix que depuis que je n'ai plus les miens. Une taille élégante, un teint superbe et des manières charmantes.

Mme BERTRAND.

Au fait, mon frère: vous me faites bâiller avec vos portraits.

(Madame Bertrand bâille. Jacquinet s'assoupit. Jeu muet de Mercour, d'Angélique et de Dupré.)

DUFLOS.

Comme de mon côté, j'étais un assez joli garçon, je ne déplus pas à la belle. Un certain jour, vers le commencement du printems, la veille de mon départ pour l'armée...

Mme BERTRAND, à moitié endormie.

Quoi, mon frère, vous n'êtes encore qu'à votre départ! hélas vous n'êtes pas prêt d'en revenir?

(Angélique fait un geste pour joindre Mercour Madame Bertrand la saisit par le bras et s'endort tout-à-fait, en la tenant toujours par le bras.)

DUFLOS.

Un moment donc! je m'étais égaré avec elle dans la forêt. Ah! que ne puis-je m'égarer de même aujourd'hui! Elle pleurait et moi je la consolais de mon mieux. Trois hommes sortent d'un buisson voisin et fondent sur nous le pistolet à la main.

DUPRÉ.

Trois brigands, je parie? Voyageurs à dévaliser, tendrons à croquer, tout leur est bon. Prenez tout ce que vous pouvez prendre; voilà nos principes, disent-ils. (*En disant cela il s'approche de madame Bertrand, et lui enlève les clefs de la maison, qu'elle portait à sa ceinture.*) Eh mais, Monsieur, qu'allez-vous devenir! leurs pistolets me font trembler.

DUFLOS.

Tu vas voir, tu vas voir, Dupré. On est bien fort quand on a sa maîtresse à sauver.

MERCOUR, en tirant légèrement le bras d'Angélique des mains de madame Bertrand, et mettant à la place celui de Jacquinet.

Oh! oui, l'amour vous donne alors une force, une adresse, une témérité dont on ne serait pas capable en toute autre occasion.

DUFLOS.

Je n'avais que mon épée; je la tire; j'adosse ma jeune paysanne contre un chêne que mon bonheur me fait rencontrer: je me mets devant elle, et j'attends le feu des ennemis. Clic, un pistolet manque; zeste, je détourne le second avec mon épée : pan, le troisième m'enlève une boucle de cheveux; et les brigands n'ont plus sur moi que l'avantage du nombre. Je les vois se consulter entre eux: les lâches ne savent s'ils doivent continuer le combat ou prendre la fuite. Je ne leur laisse pas le tems de respirer; je tombe sur eux comme la foudre.

MERCOUR.

Ils prennent la fuite sans doute : c'est ce qu'on a de mieux à faire en pareille circonstance.

DUPRÉ.

Sans doute : fuyez, fuyez : craignez le courroux du terrible Duflos.

(Pantomime d'Angélique qui résiste aux instances que lui font Mercour et Dupré pour l'emmener.)

DUFLOS.

Oui vraiement, ils prennent la fuite : les voilà partis.

(Dupré et Mercourt entraînent Angélique presque malgré elle.)

SCÈNE IX.

Mme BERTRAND, DUFLOS, JACQUINET.

DUFLOS.

Les poursuivrai-je? non, je reviens à ma bergère. Je la trouve évanouie. Une source d'eau vive la rappelle à la vie. Je sèche ses larmes; et le lendemain je pars pour l'armée. Laissons-là mes exploits pendant la campagne; je vous les ai souvent racontés. C'est que, dès ce tems-là même, j'étais versé dans l'art de raconter les batailles. Mon général me chargeait toujours de sa correspondance avec le ministre. Demandez à Ducastel; c'est pendant cette campagne que je fis sa connaissance... n'est-ce pas mon ami?... Eh bien! réponds-moi donc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FLORVEL, GEORGE.

GEORGE.

Allons, Monsieur, entrons, puisque les portes sont ouvertes.

DUFLOS.

Qu'est-ce qui parle là?

FLORVEL.

Monsieur est sans doute monsieur Duflos? je me nomme Florvel.

DUFLOS.

Monsieur de Florvel! ma sœur, ma fille, c'est monsieur de Florvel!

Mme BERTRAND, se réveillant.

Monsieur de Florvel! (*A Jacquinet en le réveillant.*) Mademoiselle.... Monsieur j'ai l'honneur de vous saluer.

DUFLOS, prenant la main de Jacquinet.

C'est ma fille, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter.

JACQUINET.

Mais je ne suis pas votre fille, Monsieur.

Mme BERTRAND.

Eh! mais, où est donc ma nièce? Angélique? Angélique! Dupré! Dupré!.... Eh! monsieur Ducastel!... Et vous, Monsieur, comment avez-vous fait pour entrer.

FLORVEL.

Comment j'ai fait, Madame! je n'ai pas eu même la peine d'ouvrir les portes: elles étaient ouvertes.

Mme BERTRAND.

Ouvertes! ah! grand dieu! Où sont mes clefs? On aura enlevé votre fille, monsieur Duflos.

DUFLOS.

Eh, qui?

Mme BERTRAND.

Eh, que sais-je, moi! votre monsieur Ducastel, peut-être.

DUFLOS.

Cela ne se peut pas, c'est un homme d'honneur.

Mme BERTRAND.

Oui, un homme d'honneur! C'est peut-être le chef des voleurs de cette forêt.

DUFLOS.

Oui, le chef des voleurs a une jambe de bois peut-être. C'est un vieillard.

Mme BERTRAND.

Est-ce que ces gens-là n'ont pas mille visages à leurs ordres!

FLORVEL.

Eh mais, nous avons rencontré une chaise de poste dans l'avenue.

Mme BERTRAND.

C'est cela. L'infâme Dupré était du complot. Ah! mon dieu! qu'auront-ils fait de ma pauvre nièce!

DUFLOS.

Eh mais aussi, ma sœur, pourquoi vous endormez-vous?

Mme BERTRAND.

Et mais, mon frère, pourquoi nous faites-vous des contes à dormir debout?

DUFLOS.

Allons vite, volons à leur poursuite.

Mme BERTRAND.

Jacquinet, va mettre les chevaux à ma chaise.

DUFLOS.

Moi, je prends celle de monsieur Florvel.

(Duflos et madame Bertrand sortent.)

SCÈNE XI.

FLORVEL, GEORGE.

FLORVEL.

Eh mais, c'est tout-à-fait aimable! On me fait quitter Paris, prendre congé d'une foule de femmes qui m'adorent, pour épouser une jeune personne toute charmante.... J'arrive, et il faut prêter ma chaise pour courir après la belle, c'est très-désagréable.

(Il sort avec George.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe à l'auberge de la première poste après le château de M. Duflos.

(Le théâtre représente une salle d'auberge.)

SCÈNE I.

M. LE BLANC, Mme LE BLANC.

Mme LE BLANC.

Eh mais, M. le Blanc, vous vous faites toujours prier pour aller vous coucher! Il est tard. D'ailleurs n'y a-t-il pas des postillons pour répondre aux voyageurs!

M. LE BLANC.

C'est ce qui vous trompe, madame le Blanc: le dernier vient de partir tout-à-l'heure. Il ne me reste plus que quatre chevaux; et il faudra que ce soit moi qui les mène, si on les demande.

Mme LE BLANC.

Toi! eh bien, nous y voilà encore! Je t'aime de tout mon cœur, mon ami; mais, si j'avais connu le fond du métier, je me

serais bien gardée d'épouser un maître de poste. Il faut que je couche toute seule presque toutes les nuits.... Moi, j'ai peur.

(On frappe à la porte, madame Le Blanc va voir.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Hola, oh! hola! ouvrez, ouvrez vîte. (*Entrant.*) Bonsoir, les voisins! Vous tenez en même tems l'auberge et la poste, n'est-ce pas?

M. LE BLANC.

Sans doute; et j'ai de bon vin et de bons chevaux.

CHAMPAGNE.

Eh bien, vîte à manger pour mon cheval, et à boire pour moi!

Mme LE BLANC.

Ce n'est donc pas un cheval de la poste que vous avez.

CHAMPAGNE.

Non vraiment. Mon maître vient jusqu'ici avec ses chevaux; mais il les aime trop pour les fatiguer; et puis, ventre à terre

d'ici en Angleterre avec des chevaux de poste.

Mme LE BLANC.

Ah, ah! eh, qu'allez-vous faire en Angleterre! Comment se nomme-t-il votre maître? Est-il vieux? Est-il jeune? Est-il riche? Est-il marié? Est-il bel homme?

CHAMPAGNE.

Tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'il s'appelle Milord Splin : il voyage avec une femme qu'il dit être la sienne : il m'a pris la veille de son départ, pour courir la poste devant lui; il me paie bien; il m'a chargé de vous bien payer; il est pressé, il faudra le mener un train du diable; il faut un cheval pour moi, trois chevaux et un bon souper pour lui; car il n'a pas mangé de la journée, pour aller plus vîte; il m'a recommandé de l'attendre ici; mais comme j'ai rempli tous ses ordres, je partirai sitôt que mon cheval sera prêt, attendu que je tombe de sommeil. (*Pendant cette tirade; on a apporté une bouteille de vin à Champagne, et il boit. Madame Le Blanc sort pour faire préparer les chevaux et le souper.*)

M. LE BLANC.

Où voulez-vous dormir?

CHAMPAGNE.

Sur le grand chemin, je m'abandonne à la foi de mon cheval, moi. N'est-il pas de la poste! il me conduira bien; il a fait assez souvent le chemin pour le connaître.

M. LE BLANC.

Soyez tranquille, Monsieur le courrier. Milord Splin sera bientôt à la poste voisine: c'est moi qui le conduirai.

CHAMPAGNE.

Bon! dites-moi quel est ce vieux château qui a l'air d'une cathédrale, à deux lieues d'ici à peu près?

M. LE BLANC.

Il appartient à un Monsieur Duflos, qui y loge avec sa sœur et sa fille. Quant à moi, je ne les connais pas; je suis tout nouvellement établi dans le canton.

CHAMPAGNE.

Malpeste! c'est un joli établissement que vous avez là! Votre femme est tout à-fait gentille, Monsieur l'hôte. J'ai cru lire dans ses yeux qu'elle n'était pas trop contente que vous fussiez obligé de courir la poste cette nuit sur la grande route.

M. LE BLANC.

Ah! dame, il faut que le service public se fasse avant tout.

Mme LE BLANC, rentrant et fesant apporter le souper de Milord Splin.

Milord Splin peut arriver quand il voudra : ses chevaux et son souper sont prêts; et vous, Monsieur, vous pouvez partir; votre cheval est à la porte.

CHAMPAGNE, en vidant sa bouteille.

Il ne faut pas le faire attendre; encore un coup et je pars; il faut vous payer vos chevaux et votre souper, n'est-ce pas? puisque mon maître m'en a chargé. (*Madame Le Blanc lui apporte une carte, il la regarde et paie.*) Tenez : êtes-vous contente? oui.... Bon soir, Madame; dormez tranquillement, en attendant votre mari : il ne tardera pas à vous réveiller; car mon maître vous le renverra bien vite, je vous en réponds. (Il sort.)

SCÈNE III.

M. LE BLANC, Mme LE BLANC.

M. LEBLANC.

Bonne nuit, Monsieur le courrier! ne faites pas de mauvais rêves sur votre cheval. Allons vîte, mes bottes.... Eh! bien, qu'est-ce? toujours de l'humeur, Madame Le Blanc! ah! il y a tant de femmes qui se réjouissent

de voir partir leurs maris, que je dois te savoir gré de ton chagrin! on frappe.... Ce sont nos gens, sans doute.

SCÈNE IV,

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MERCOUR, en jeune homme.

Mme LE BLANC, à Mercour.

C'est Monsieur qui a demandé des chevaux?

MERCOUR.

Des chevaux!

Mme LE BLANC.

Oui, Milord. Votre courier sort d'ici: il nous a dit que vous étiez fort pressé. Il a ma foi, bien fait d'arriver: ce sont les derniers chevaux qui nous restent.

DUPRÉ, se mettant à baragouiner anglais.

Les derniers chevaux! très-bien. C'est mon Maître qui a demandé les chevaux.

MERCOUR, bas, à Dupre.

Eh! mais malheureux, ce n'est pas moi!

DUPRÉ, bas à Mercour.

N'allez-vous pas faire le scrupuleux!... Vous l'entendez, il ne reste plus de chevaux.

(*Haut et cherchant à imiter l'accent anglais.*) Goddem, monsieur postillon, dépêchez, je vous conjure, Milord, il s'impatienté.

Mme LE BLANC, en servant le souper.

Encore, Milord prendra-t-il bien le tems de manger un morceau du souper qu'il a commandé.

DUPRÉ.

Qu'il a commandé !... Ah ! oui... c'est le courrier, n'est-ce pas ? C'est un garçon charmant, que ce courrier : comme il fait bien ses commissions !

Mme LE BLANC, à Angélique.

Asseyez-vous, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas faim.

MERCOUR.

Ni moi.

DUPRÉ, en s'asseyant.

Non, eh bien, je mangerai pour trois.

Mme LE BLANC.

Mais, Milord, votre courrier nous a dit que vous n'aviez rien pris d'aujourd'hui.

DUPRÉ, en mangeant.

Si fait vraiment, Milord a pris tout ce qu'il voulait prendre : et, quant à moi,

je prené, comme vous voyez. La vérité, c'est que Milord ne voulé jamais de nourriture, quand il voyagé; et qu'il n'a commandé le souper que par attention pour moi, qui suis son intendant, son premier secrétaire, son... Tel que vous le voyez, c'est un Duc et Pair d'Angleterre.

M. LE BLANC, en ôtant son chapeau.

Oh, oh!

ANGÉLIQUE.

Ah! Mercour, à quelle démarche m'avez-vous contrainte! que je me repens d'avoir consenti à vous suivre!

MERCOUR.

Il le fallait. Vous connaissez la faiblesse de votre père, l'entêtement de votre tante. Monsieur de Florvel est peut-être arrivé. Vous alliez être sacrifiée.

ANGÉLIQUE.

Où me conduisez-vous!

MERCOUR.

Chez ma mère : elle vous tend les bras. Nous apaiserons votre père; je me reconcilierai avec votre famille; et toute ma vie sera consacrée à vous rendre heureuse.

Mme LE BLANC.

Si Milord voulait seulement se rafraîchir, nous avons ici d'excellent Bourgogne.

DUPRÉ, buvant.

Excellent en vérité !... Mais, Milord et Milady feront conversation aussi bien dans la chaise de poste que dans l'auberge. Moi, j'ai soupé ; ainsi partons.

MERCOUR.

Attendez, il faut payer.

M. LE BLANC.

Tout est payé, Milord.

MERCOUR.

Comment payé !

DUPRÉ.

Eh, certainement ! le courrier... Je gage ! oh, il a très-bonne mémoire ! il n'oublie jamais rien. (*A Mercour.*) Souvenez-vous, Milord, que vous l'avez chargé de payer partout d'avance, afin d'aller plus vîte ! (*A M. le Blanc.*) Il est attaqué du spleen ; et son mal est si violent, qu'il lui ôte la mémoire.

MERCOUR.

Mais encore il faudrait....

DUPRÉ.

Partir, Milord, partir.

MERCOUR.

Mais les chevaux qui nous ont amenés ici ?....

M. LE BLANC.

Point d'inquiétude, Milord; votre courrier nous les a recommandés; et ils seront parfaitement traités;

DUPRÉ.

Ménagez bien nos chevaux; ayez bien soin. Ne faites point courir le poste, entendez-vous.

MERCOUR, en donnant de l'argent.

Du moins, acceptez cela pour boire à ma santé.

M. LE BLANC.

Je n'y manquerai pas. Allons, allons, partons. Je vous garantis que mes chevaux vont bien gagner votre argent.

DUPRÉ.

Et nous, dépêchons-nous de gagner le pays. (*A M. Le Blanc qui embrasse sa femme.*) Goddem, dépêchons! monsieur le maître postillon.

(Tous sortent excepté madame Le Blanc.)

SCÈNE V.

Mme LE BLANC, seule.

PARLEZ-MOI des Anglais pour bien payer les guides! Ce que c'est que l'éducation : ce Milord parle aussi aisément la langue française que s'il était né à Paris. Voilà Monsieur Le Blanc parti. Allons, travaillons et chantons en l'attendant, cela nous fera passer le tems plus agréablement.

(Elle ôte le couvert et chante.)

Pour rendre son hôtellerie,
Plus agréable aux voyageurs,
Un jour Guillaume se marie,
Et l'on va chez lui plus qu'ailleurs.
Sa femme est jeune, belle et blonde,
Il lui fait ainsi sa leçon :
Sois polie avec tout le monde,
Pour achalander la maison.

Or, il trouve un soir près sa femme
Certain voyageur sans façon.
Guillaume à cet aspect s'enflamme,
Il peste, il jure, on lui répond.
Eh quoi, le cher époux me gronde,
Pous suivre trop bien sa leçon !
Je suis polie avec le monde,
Pour achalander la maison.

SCÈNE VI.

Mme LE BLANC, MILADI SPLIN, MILORD SPLIN.

(Milord frappe dehors)

Mme LE BLANC.

On frappe. Ah! ma foi, je n'ai plus ni chevaux, ni conductenrs.

(Elle va ouvrir.)

MILORD.

Madame le maître. Jé demandé pour toute suite nos cheval et le soupé.

MILADI.

Mone diou! quels chemins mauvais jé avé trouvé sur lé route! je senté mon cœur défaillance.

Mme LE BLANC.

Vos chevaux? Mais je n'ai pas de chevaux à vous, Monsieur!

MILORD.

Pas de chevaux! et le Champagne, il n'est pas dans le maison!

Mme LE BLANC.

Qu'est-ce que c'est que Champagne?

MILORD.

C'est le domestique que jé avais pris à Paris pour courir la poste, et servir pour moi dé interprète dans les aubergistes.

Mme LE BLANC.

Je n'ai vu qu'un courrier qui a demandé des chevaux et un souper.

MILORD.

Ça été le mienne, certainement.

Mme LE BLANC.

Mais il est parti.

MILORD.

Parti! ça était bien malhonnête; il savait bien que jé avais beaucoup difficile pour parler le franck, et il laissé moi dans l'embarras.

MILADI.

Milord, temandez au moins les chivaux et le soupé. Jé avais besoin du domestiq' Champégne beaucoup.

Mme LE BLANC.

Les chevaux et le soupé? Mais on est venu les prendre.

MILORD.

Qui ça donc qui est venu?

Mme LE BLANC

Ceux qui les avaient demandés.

MILADI.

Mais c'est le Champègne qui les avé demandés.

Mme LE BLANC.

Point du tout. Son maître est un Anglais, il est vrai; mais ce n'est pas vous.

MILORD.

Goddem zismen! scélérat de Champègne! il sera enterré dans un cabaret.

MILADI.

Est-ce qu'il y avait pas d'autres chivaux dans cet endroit?

Mme LE BLANC.

Croyez-vous donc qu'on manque de chevaux dans une poste, Madame? Il n'y en a pas pour le moment, il est vrai; mais ils vont bientôt rentrer.

MILADI.

Ah! mone diou, mon cher Milord, est-ce qu'il nous faudrait rester nous dans cette détestable auberge?

Mme LE BLANC

Comment, Madame, détestable auberge!

(*A part.*) Mais ces gens-là me sont suspects à moi. (*Haut.*) Allez, allez, Madame il vient tous les jours ici des gens qui vous valent bien, je crois. Et quant à nos derniers chevaux, la preuve que les Anglais à qui je les ai donnés, étaient véritablement ceux qui les avaient demandés, c'est qu'il parlaient français, au moins, et qu'on les entendait.

MILADI.

De bonnes preuves! (*A part à Milord.*) Pour moi, mon cher Milord, je tremble beaucoup fort. Ce Monsieur Florvel que vous avoir tué, il fera poursuivre nous.

MILORD.

Jé avoir tué, c'est le véritable; mais jé avoir tué en galant homme.

Mme LE BLANC, à part.

Voyez-vous comme il se consultent ensemble.

MILORD.

Au surplus, Miladi, point perdre courage, jamais.

MILADI.

Vous êtes dans le raison. Je suis extrêmement et beaucoup inquiète : cependant il faut que jé affecte le visage bien gaîment, n'est-ce pas?

MILORD.

Oui, fort gaîment.

MILADI, à l'hôtesse.

Ma chère, en attendant lé chivaux, faites apporter pour nous une soupé; jé avoir une faim tiabolique.

Mme LE BLANC.

Je vous assure, Madame, que je n'ai plus rien, le Milord qui sort d'ici a pris tout ce qui me restait.

MILADI.

Le Milord! le Milord! voilà un bien gourmandise.

MILORD.

Je suis furieux, terriblement, mordiable! jé suis de la colère beaucoup.

MILADI.

Finissons, Milord, jé avoir besoin de repos; lé fureur à vous mé avoir donné mon tiraillement de nerfs. Pouvé-vous toute suite, donner une chambre à moi, Madame?

Mme LE BLANC.

Oh! deux, si vous voulez, Madame. Tenez, celle-ci vous convient-elle?

MILORD.

Fort volontiers: nous rester dans lé chambre,

pour que les chivaux reposent et prennent nourriture, car vous ne refuserez pas nourriture à cheval j'espére.

Mme LE BLANC.

Soyez sans inquiétude, Monsieur, ils seront traités ici comme des princes.

MILADI.

Fort très-bien : vous traitez les chivaux comme des princes ; et nous, mon cher Milord, nous serons traités comme des chivaux.

(Milord et Miladi entrent dans une chambre.)

SCÈNE VII.

Mme LE BLANC, seule.

Je ne sais qui sont ces gens-là, mais ce ne sont pas des Anglais ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas bien parler français ; mais ils n'ont pas l'esprit d'attraper l'accent. Il faut d'abord, ou que ceux-ci, ou que ceux de tantôt soient des menteurs. Or, ceux de tantôt étaient trop polis, trop honnêtes, ils m'ont trop bien payée... (*On frappe.*) Encore!... on dirait qu'ils se sont donné le mot pour arriver quand ils ne peuvent plus partir

(Elle va voir.)

DUFLOS.

Où est-elle? où est-elle? Son ravisseur n'est pas Ducastel: il est incapable d'un pareil trait. Je parierais qu'il n'a plus sa jambe de bois.

Mme LE BLANC.

Eh! mon dieu, non, Monsieur, il ne l'a plus!

DUFLOS.

Là, nous allons peut-être le trouver en jeune homme.

Mme LE BLANC.

Justement.

DUFLOS.

Voyez-vous! Allons, allons, conduisez-nous vers eux.

Mme LE BLANC, montrant la chambre.

Ils sont-là.

DUFLOS.

Tous les trois?

Mme LE BLANC.

Non tous les deux.

DUFLOS.

Et l'infame Dupré?

Mme LE BLANC.

Ils n'avaient avec eux, je crois qu'un postillon, que ma servante a dû faire coucher en haut.

DUFLOS.

Eh quoi ! ma fille seule avec son ravisseur !

Mme LE BLANC.

Sans doute.

DUFLOS.

Comment avez-vous pu souffrir une telle violence chez vous, Madame ?

Mme LE BLANC.

Il n'y a ici aucune violence, Monsieur; et je vous réponds qu'ils sont tous deux de la meilleure intelligence.

FLORVEL.

Elle est encore digne de moi, disiez-vous, tout-à-l'heure. Je joue ici un fort joli rôle moi !

DUFLOS.

De la meilleure intelligence ! je la tuerai. Oh ! l'indigne ! laissez-moi, laissez-moi.

Mme LE BLANC.

Modérez-vous, modérez-vous, Monsieur. N'allez pas déshonorer ma maison.

FLORVEL.

Doucement, doucement, M. Duflos ! imi-

tez ma modération. Il ne faut condamner personne sans l'entendre. Il faudrait que Madame parlât à Mademoiselle votre fille avec douceur et tachât de découvrir la vérité. Quand au ravisseur, c'est une horreur et je suis courroucé ; car j'aime les mœurs, moi : allez, chez le magistrat du lieu : rendez plainte ; faites le mettre en lieu de sûreté. Aucune mère ne peut être tranquille sur sa fille, tant qu'une pareille espèce est en liberté.

Mme LE BLANC.

Oui, Monsieur, laissez-moi faire ; je vais parler à mademoiselle votre fille ; et j'aime à me flatter qu'il ne s'est encore rien passé de désagréable ni pour vous, ni pour elle. Fanchette conduisez Monsieur chez le Juge de paix du canton.

FLORVEL.

Venez, venez, M. Duflos : je vais vous accompagner.

DUFLOS.

Si jamais on me reprend à raconter quelque histoire !...

(Duflos et Florvel sortent.)

SCÈNE X.

Mme LE BLANC, seule.

Ce pauvre cher homme! il n'a pas assez de son infirmité; il faut que sa fille lui donne encore de nouveaux tourmens! J'ai bien peur de ne pas réussir. Elle a paru être trop éprise de ce prétendu Anglais. Essayons cependant. (*Elle va à la porte de la chambre de Miladi.*) Madame, Madame!

SCÈNE XI.

MILADI SPLIN, Mme LE BLANC.

MILADI.

Que voulez-vous?

Mme LE BLANC.

Pourrais-je vous dire un mot en particulier?

MILADI.

Particulier! que voulez entendre, particulier?

Mme LE BLANC.

Je veux dire seule.

MILADI.

Seule, mon mari, il est endormi, et vous pouvez parler à moi.

Mme LE BLANC.

Votre mari ! (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre.

MILADI, à part.

Avé-t-on appris quelque chose pour cet malheureux duel ? Au moindre mot, je tremble partout.

Mme LE BLANC.

Je voudrais.... Madame.... vous persuader de l'intérêt que je prends à vous et à votre respectable famille... Pour mériter toute votre confiance... quoique je n'en aie plus besoin.... car enfin, je sais tout.

MILADI.

Vous savez tout ! Et moi, jé ignoré absolument, ma chère mistriss.

Mme LE BLANC.

Vous vous troublez, malgré vous. Allons, allons, ne feignez plus avec moi. Les gens qui vous poursuivent sont arrivés.

MILADI.

Arrivés ! ah ! mon dieu, je suis sa sie, extrêmement fort.

Mme LE BLANC.

Je n'ai pu me dispenser de leur découvrir la vérité ; et ils sont allés chez le magistrat du lieu pour rendre plainte.

MILADI.

Chez le magistrat pour plainte! ah! si vous connaissez le pitié !

Mme LE BLANC.

Eh! Mademoiselle, mettez-vous à votre aise, et parlez-moi bon français, puisque je sais tout!

MILADI.

Bone franchais! je vous jure que moi inquépébie pour parler autrement : mais je supplie vous, sauvez mon mari.

Mme LE BLANC.

Ne rougissez-vous pas de l'appeler votre mari.

MILADI.

Rougir moi, ô je suis trop beaucoup passionnément attachée fort à lui, mais jé craigné tout!

Mme LE BLANC.

Vraiment, vous avez raison! je ne voudrais pas qu'il m'arrivât ce qui peut lui arriver.

MILADI.

Il esté innocente, je vous jure. Voici mon histoire fort véritablement. Nous étions logés dans l'hôtel de London.

Mme LEBLANC.

A l'hôtel de London!

MILADI.

Yés, ma chère, dans Paris. Un soir, arrivant dans ma maison, jé trouvé dans lé chambre de moi le Monsieur de Florvel, une fat que je ne connais que pour quelquefois seulement. Je suis surprise : je jetté un cri; mon mari est venu toute suite : ils se battent, il tué lé Monsieu. Avait-il pu faire autrement? jé demande.

Mme LE BLANC.

Quel conte en l'air me faites-vous là Mademoiselle? Ah! que monsieur votre père s'abuse sur votre compte!

MILADI.

Monsieur mon père!

Mme LE BLANC.

Oui, Mademoiselle : il est ici. Il ne pouvait se persuader que vous fussiez d'accord avec votre ravisseur. De grâce, rendez-vous à mes prières! Vous êtes bien jeune encore; et je ne désespère point de votre conversion. Renoncez à ce malheureux qui paraît avoir pris sur vous un si grand ascendant; et laissez-moi la satisfaction de vous réconcilier avec l'honnête homme de père que le ciel vous a donné.

MILADI.

Je né avais jamais sû parler le français; mais je crois, que, dans cé moment, je ne le

entends pas ; car moi, pas pouvoir comprendre un mot à tout ce que vous dites.

(Elle s'assied.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORVEL.

FLORVEL.

C'EST un terrible homme que ce M. Duflos. Il s'amuse à raconter son histoire au juge, avec des détails qui ne finissent plus. Ma foi, je ne peux pas y tenir.

Mme LE BLANC à Florvel.

Tenez, la voilà. Je viens de lui faire un sermon qui vous aurait arraché des larmes ; mais j'ai perdu ma peine : elle a bien de la perversité pour son âge.

FLORVEL.

Ma parole d'honneur, elle a une charmante tournure pour une femme de province !

Mme LE BLANC.

Tenez, Mademoiselle, voici votre prétendu.

MILADI, se levant.

Mon prétendu, à moi !

MILADI.

Yés, ma chère, dans Par[illegible] ...e...
vant dans ma maison, jé tr[illegible] ren-
bre de moi le Monsieur [illegible] in!
que je ne connais que [illegible]
ment. Je suis surpri[illegible]
mari est venu tou[illegible] lui... C'est
tué lé Monsieu. A[illegible] avait tué : ap-
jé demande. mort.

RVEL.

Quel conte[illegible], belle dame, par quel bien-
moiselle? Ah[illegible] d vous passez ici pour la
sur votre [illegible]sieur Duflos. Quant à moi, je
[illegible]anté de vous rencontrer. Sur mon
Mor[illegible] n'est pas plus jolie femme que
[illegible] convenez pourtant que l'autre jour
[illegible] mari est arrivé bien mal à-propos.

Mme LE BLANC, à part.

Eh mais, qu'est ce que cela signifie? Il
courtise, au lieu de la gronder!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MILORD SPLIN.

MILORD.

En bien, Madame, nos chivaux sont ils en état pour partir? (*Voyant Florvel.*)

e aperçois ? Il est res-
ourtant...

EL.

imaux-là se ren-

LORD.

, Monsieur. Retirez-vous. Je
brutal de mon nature, vous
j'ai manqué vous à Paris, ici je
erais pas peut-être.

Mme LE BLANC.

Eh mais, je n'y conçois rien : c'est le ravisseur qui semble menacer l'autre !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme BERTRAND, JACQUINET, DUFLOS.

DUFLOS, parlant dans la coulisse.

Venez, venez, ma sœur : suivez Jacquinet il vous conduira jusqu'à ma fille... Madame l'hôtesse, êtes-vous-là, Madame l'hôtesse ?

Mme LE BLANC.

Oui, Monsieur, me voilà.

FLORVEL.

Pardon, Mademoiselle, si je me présente... Eh mais...! me trompé-je... Non; la rencontre est unique.... C'est miladi Splin!

MILADI.

Je ne me trompe pas: c'est lui... C'est l'homme que mon mari il avait tué: apparemment il n'est pas mort.

FLORVEL.

Expliquez-moi, belle dame, par quel bienheureux hasard vous passez ici pour la fille de monsieur Duflos. Quant à moi, je suis enchanté de vous rencontrer. Sur mon ame; on n'est pas plus jolie femme que vous... convenez pourtant que l'autre jour votre mari est arrivé bien mal à-propos.

Mme LE BLANC, à part.

Eh mais, qu'est ce que cela signifie? Il la courtise, au lieu de la gronder!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MILORD SPLIN.

MILORD.

Eh bien, Madame, nos chivaux sont ils en état pour partir? (*Voyant Florvel.*)

Qu'est-ce que je aperçois ? Il est ressuscité ! Je avais pourtant...

FLORVEL.

Encore le mari ! Ces animaux-là se rencontrent partout.

MILORD.

Retirez-vous, Monsieur. Retirez-vous. Je suis un peu brutal de mon nature, vous savez. Si j'ai manqué vous à Paris, ici je manquerais pas peut-être.

Mme LE BLANC.

Eh mais, je n'y conçois rien : c'est le ravisseur qui semble menacer l'autre !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme BERTRAND, JACQUINET, DUFLOS.

DUFLOS, parlant dans la coulisse.

Venez, venez, ma sœur : suivez Jacquinet il vous conduira jusqu'à ma fille... Madame l'hôtesse, êtes-vous-là, Madame l'hôtesse ?

Mme LE BLANC.

Oui, Monsieur, me voilà.

DUFLOS.

Où est ma malheureuse fille ?

Mme LE BLANC.

Elle est là devant vous, Monsieur ?

DUFLOS, à Miladi.

Cruelle enfant !

MILADI.

Sans doute, ce Monsieur il été folle.

DUFLOS.

Comment as-tu pu te décider à quitter ton père, pour suivre un malheureux !... Où est le ravisseur ?

Mme LE BLANC.

Là, Monsieur.

DUFLOS, à Milord.

Scélérat ! on t'apprendra à enlever les honnêtes filles, et à voyager tête à tête avec elles !

Mme BERTRAND.

Extravaguez-vous, mon frère ! J'ai beau chercher ma nièce, je ne la vois pas.

DUFLOS.

Comment, Jacquinet, ce n'est pas là ma fille !

JACQUINET.

Eh non, Monsieur, ce n'est pas là Mademoiselle.

MILORD.

Tout le monde il est folle dans cette auberge.

MILADI.

Excepté nous, Milord.

FLORVEL.

Point du tout, Milord; votre femme est assez jeune, et assez jolie pour qu'on la prenne pour une demoiselle. Madame l'a prise pour la fille de Monsieur; on vous a pris pour le ravisseur. La vérité, c'est que ni le ravisseur, ni la fille ne sont ici.

DUFLOS.

Mais ils ont pourtant pris ce chemin : l'hôtesse a dû les voir.

Mme LE BLANC.

Je n'ai vu qu'un milord qui voyage avec sa femme.

DUFLOS.

C'est avec ma fille qu'il voyage.

MILORD.

Comprenez-vous? Vous verrez que ce Monsieur qui a emporté la fille, il a emporté le cheval, il a emporté le soupé.

MILADI.

Ce cher Monsieur, il aime considérablement les provisions.

Mme BERTRAND.

Si vous ne vous étiez pas amusé ici, mon frère, vous les auriez peut-être rejoints à présent.

DUFLOS.

Allons, voilà ma sœur avec ses reproches! Songez qu'ils marchent pendant que vous parlez. Au lieu de me quereller, courons vîte à leur poursuite.

JACQUINET.

Oui, courons.

(Il sort avec Duflos et madame Bertrand.

FLORVEL.

Sans doute; partons. (*A part en s'en allant.*) Au fond, si monsieur Duflos peut retrouver sa fille, c'est une excellente affaire; et je ne dois rien négliger. (*A Miladi.*) Désespéré de ne pouvoir rester, Miladi; sans rancune, Milord.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MILORD, MILADI, Mme LE BLANC.

MILORD.

Vous voyez bienne Madame l'auberge que

jé avais pas tort, quand je diré que vous avez donné nos chivaux.

Mme LE BLANC.

Eh, que voulez-vous, Milord! Votre courier nous dit que vous devez prendre la poste ici, et nous laisser vos chevaux; ce Monsieur arrive; il nous laisse des chevaux?...

MILORD.

Quoi, son chivaux il est encore ici?

MILADI.

Et faut les prendre, Milord, sans aucun scrupule.

Mme LE BLANC.

Oui, Monsieur.

MILORD.

Sans doute; il avait pris les nôtres. Miladi, nous partir toute de suite.

MILADI.

Milord, nous partir toute suite; vous avez raison, partir toute suite.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est à l'auberge de la poste suivante.

SCÈNE I.

SUZANNE, seule, endormie, se réveillant.

N'A-T-ON pas frappé?... Non. S'il est agréable parfois pour une servante d'auberge, jeune et jolie, de voir arriver les voyageurs, il faut convenir qu'il est bien dur d'être obligée de passer la nuit à les attendre. C'est un Anglais qui voyage avec sa femme, m'a dit son ivrogne de courrier. Tant mieux! Quoique je sois sortie d'assez bonne heure de mon pays, pour en avoir perdu l'accent, j'aime toujours l'Angleterre: et c'est un plaisir pour moi que de trouver des Anglais avec qui je puisse parler ma langue maternelle... Je m'étais endormie là; et je me sens toute je ne sais comment... (*On entend frapper à la porte.*) Pour le coup, je ne me trompe pas, on frappe; et voilà nos voyageurs.

(Elle va ouvrir la porte.)

SCÈNE II.

SUZANNE, M. LE BLANC, DUPRÉ.

DUPRÉ, en dehors, toujours baragouinant l'anglais.

Eh non! Milord, restez dans le chaise de poste: votre courrier est un garçon exact; il aura fait sans doute préparer des chevaux.

M. LE BLANC.

Parbleu, il n'aura fait que son devoir! Bonsoir, Suzanne!... Les chevaux de milord sont-ils prêts?

SUZANNE.

S'ils sont prêts! son courrier a eu le tems de vider ses deux bouteilles ici, en l'attendant: il s'est impatienté, il est parti.

DUPRÉ, à part.

Bon, nous allons encore escamoter ses chevaux!

M. LE BLANC.

Deux bouteilles! Il n'en a vidé qu'une chez moi. S'il va toujours ainsi en augmentant de poste en poste, il ne pourra plus se soutenir en arrivant à Calais.

DUPRÉ, à part.

S'il nous fait ainsi prépaser des chevaux à

chaque poste, nous ne serons pas long-tems en voyage

SUZANNE, à Dupré.

Good Morow Sir, Jam very glad to see you, you are an Englishman?

DUPRÉ.

Plaît-il?

SUZANNE.

J am very glad to see an Englishman.

DUPRÉ.

Qu'est-ce que vous dites?

SUZANNE.

Do you understand English?

DUPRÉ.

Le diable m'emporte....!

M. LE BLANC, à Dupré.

C'est une Anglaise; j'avais oublié de vous le dire.

DUPRÉ.

Ah! je commence à comprendre, et elle me parle Anglais, peut-être. (*A part.*) Je suis pris.

M. LE BLANC.

Sans doute; et vous devez l'entendre, puisque vous êtes Anglais.

DUPRÉ.

Oui, vous avez raison : je suis Anglais. (*A part.*) Comment me tirer de là. (*Haut.*) Nos chevaux sont prêts et je vais partir.

M. LE BLANC.

Mais...

DUPRÉ.

(*A part.*) Diable! (*Haut.*) Milord il s'impatienté. J'y suis tout à l'heure. L'entendez-vous qui m'appelle?

SUZANNE.

Mais comment se fait-il que vous n'entendiez pas?

DUPRÉ.

Rien de plus simple : j'étais si petit quand j'ai quitté l'Angleterre, que j'ai gardé l'accent mais oublié la langue. Joignez à cela que, depuis que je suis en France, je n'ai jamais pu parvenir à apprendre le Français aussi j'éprouve des difficultés fort grandes pour m'exprimer. Voilà pourquoi je suis si pressé d'arriver en mon pays. Désespéré de ne pouvoir converser avec vous plus long-tems. Au revoir, ma chère compatriote.

(Il se sauve.)

SCÈNE III.

M. LE BLANC, SUZANNE.

SUZANNE.

Voila qui est particulier, par exemple. Il m'est arrivé tout le contraire ; j'ai perdu l'accent, mais je me souviens de la langue. Je ne sais, mais je doute que ce soient là des Anglais.

M. LE BLANC,

Ce ne sont pas des Anglais ! tu t'y connais à ce qu'il me paraît ! Le courrier t'a joliment payée, n'est-ce pas ! eh bien, le maître va presqu'en donner autant pour boire au postillon. Va, va, ou je me trompe fort ? ou le maître de cet homme là joue un rôle au parlement d'Angleterre.... Mais je m'amuse ici, et ma femme m'attend. Bonsoir, Suzanne.

SUZANNE.

Bonsoir, voisin ! bien des choses à votre femme !

M. LE BLANC.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, seule.

Elle est bien heureuse, sa femme : une bonne maison, un bon mari.... Ah ça m'arrivera peut-être aussi quelque jour! Mais il ne viendra plus personne je crois ; je vais me coucher. (*On entend frapper à la porte.*) Allons, il est écrit que je ne dormirai pas de la nuit. (*Elle va ouvrir.*) Comment trois chaises à la fois!

SCÈNE V.

SUZANNE, MILORD ET MILADI SPLIN, DUFLOS, Mme BERTRAND, JACQUINET, FLORVEL.

MILADI, arrivant.

Madame, la fille, le domistique courrier a dû retenir, des chivaux pour nous et faire le paiement.

Mme BERTRAND, arrivant.

Mademoiselle, avez-vous vu passer par ici une jeune personne ?

DUFLOS, arrivant.

Vîte, vîte, la fille, des chevaux.

FLORVEL, arrivant

En vérité, je n'y tiens plus, et je suis dans un état à faire peur, je parie....

JACQUINET, arrivant.

Moi, je tombe de sommeil.

SUZANNE.

Doucement, doucement, s'il vous plaît! parlez tour-à-tour, si vous voulez que je vous entende. (*A Miladi.*) Qu'est-ce que vous dites, Madame, qu'on a dû vous retenir des chevaux et les payer? Je n'ai vu qu'un courier qui m'a payé des chevaux; mais on est venu les prendre.

MILADI.

Là, il était lé même tour, lé poste dernier.

MILORD.

Ça été une manière fort commode pour voyager.

MILADI.

Heureusement, mon cher Milord, que nous ne sommes plus dans le pressement, de arriver bien vîte, puisque ce Monsieur il est pas tué.

SUZANNE, à Duflos.

Vous, Monsieur, vous voulez des chevaux !

Mme BERTRAND.

Oui, sans doute, et tout de suite.

SUZANNE.

Un moment, Madame, un moment.

DUFLOS.

Oh ! nous n'avons pas le tems d'attendre !

SUZANNE.

Aussi Monsieur, vous n'attendrez pas. Eh ! Jacques, vîte, vîte quatre chevaux et deux postillons.

MILADI.

Milord, mon cher, donné à moi la chèse, que je repose.

SUZANNE, à Duflos.

Monsieur, ne serait-il pas un ancien militaire ?

DUFLOS.

Et je le serais encore, si je ne m'étais trouvé trop près d'une batterie de canon, à la bataille de Fontenoi.

SUZANNE.

Vous y étiez donc, Monsieur ? J'entends dire à tout le monde que ce sont les Français qui ont gagné la bataille, et je n'ai jamais pu savoir au juste....

DUFLOS.

Oh bien, puisque les chevaux ne sont pas prêts, je peux vous donner là dessus des détails authentiques, approchez seulement un siége, et écoutez. (*Il s'assied.*)

SUZANNE, approchant un siége.

De tout mon cœur

Mme BERTRAND.

Eh bien ne voilà-t-il pas mon frère, avec sa manie !

FLORVEL.

Mais, si vous contez une histoire à chaque poste, nous ne ratrapperons jamais votre fille.

DUFLOS.

C'est en attendant les chevaux.

Mme BERTRAND.

Je m'en vais partir avec M. de Florvel, je vous en préviens, M. Duflos.

FLORVEL.

C'est bien dit : partons.

Mme BERTRAND, apercevant les papiers qui sont sur la table.

Quels sont donc ces papiers ?

SUZANNE.

C'est la gazette de Londres.

Mme BERTRAND.

Une gazette ! j'aurai bien le tems de la lire, pendant que M. Duflos contera son histoire.

MILADI.

De London ! ô vous ne lirez pas toute seule, Madame ; c'est pour moi une satisfaction fort grand que les papiers nouvelles.

FLORVEL.

C'est donc ainsi que nous partons, Madame.

Mme BERTRAND.

C'est l'affaire d'un instant. (*Elle s'assied et lit.*)

FLORVEL.

Dans quelle famille me suis-je fourré ? la fille s'enfuit, le père conte une histoire, et la tante lit les nouvelles !

DUFLOS.

C'était une fière journée que celle, où les soldats français se couvrirent d'une gloire immortelle, et qui fut, au contraire, marquée par la honte de l'armée du Duc de Cumberland...

MILORD SPLIN.

Prenez donc garde à ce que vous dites, Monsieur. Faites tant que vous voudrez l'éloge des armées françaises, mais...

MILADI.

Certainement ; mais, mon cher Milord, point dé emportement, jé démandé à vous.

FLORVEL.

A l'autre à présent !

DUFLOS.

Eh, Monsieur, avant de songer à disputer apprenez à parler français !

MILORD.

Vous, Monsieur, apprenez à vous taire.

SUZANNE.

Eh, Messieurs, parlez sans emportement, s'il vous plait !

Mme BERTRAND.

Quel bruit ! une chambre, s'il vous plaît, la fille.

SUZANNE, en la conduisant.

En voici une, Madame.

(Madame Bertrand sort, Suzanne revient.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HORS Mme BERTRAND.

MILORD.

Je suis dans une courroux.

MILADI.

Milord, pensez, ce Monsieur il été vieille et infirme : laissez dire lui, et venez.

MILORD.

Fort bien; vous avez raison et je pardonne.

MILADI.

Madame la fille, un chambre et la soupé tout suite.

SUZANNE.

Vous allez être servie ; Madame.

MILADI.

Donnez lé main à moi, Milord. O mon Dieu que de traversement dans ce route !

MILORD.

Je vous suivrai, Miladi ; mais je suis encore bien plus que mécontent, et vous devez soutenir beaucoup mieux le honneur de la nation anglaise.

(Milord et Miladi entrent dans une chambre.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HORS MILORD ET MILADI.

DUFLOS.

Ah ça, vous m'écoutez... Le maréchal de Saxe...

FLORVEL.

Monsieur Duflos, si vous persistez à raconter votre histoire, je vais me coucher, je vous en avertis.

DUFLOS.

Eh, Monsieur, allez vous coucher et ne me rompez pas la tête!

FLORVEL.

Oui! Eh bien, épouse votre fille qui voudra! Je suis votre serviteur!

(Il sort.)

JACQUINET.

Je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher d'aller me coucher comme les autres. Bonsoir la compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, DUFLOS.

DUFLOS.

Or donc, le Maréchal de Saxe.... On frappe, je crois

SUZANNE.

On y va: attendez un instant; je suis à vous dans la minute. (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MERCOUR, DUPRE, ANGÉLIQUE.

SUZANNE.

Eh! c'est le valet du seigneur anglais qui sort d'ici, avec son maître, sans doute.

DUPRÉ.

Dieu! c'est monsieur Duflos.

ANGÉLIQUE.

Mon père!

MERCOUR, la main enveloppée d'un mouchoir.

Nous sommes perdus!

SUZANNE.

Comment se fait-il?....

DUPRÉ.

Chut! Parlez bas. Nous avons été attaqués par des voleurs.... Il nous a fallu revenir sur nos pas.

SUZANNE.

Vous n'êtes donc plus Anglais?

MERCOUR.

Au nom du ciel, parlez bas! (*En mon-*

trant Duflos et donnant de l'argent à Suzanne.) Tenez, prenez ma bourse; et que cet honnête vieillard ne se doute pas de mon arrivée.

DUPRÉ.

Non : ne nous cachez pas : il me vient une idée... (*A Angélique.*) Éloignez-vous un moment, je vous prie.

(Suzanne emmène Angélique.)

MERCOUR.

Quel est ton dessein ?

DUPRÉ.

Vous êtes maintenant en jeune homme. Vous avez vos deux jambes, et vous êtes blessé au bras. Secondez-moi, et tout ira bien.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNE, revenant.

DUFLOS.

Eh bien! y êtes-vous, la fille?

SUZANNE.

Oui, Monsieur.

DUFLOS.

Bon! Le maréchal de Saxe....

DUPRÉ s'écriant.

Dieu ! C'est monsieur Duflos !

DUFLOS.

N'est-ce pas Dupré que j'entends ?

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, c'est moi-même, qui reviens avec mademoiselle votre fille.

DUFLOS, se levant.

Ma fille est ici ! Ma sœur, madame Bertrand, venez donc : ma fille est retrouvée !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mme BERTRAND.

Mme BERTRAND.

Que dites-vous, monsieur Duflos ? ma nièce est retrouvée! N'est-ce point encore une fausse nouvelle ? Où est-elle ?

DUPRÉ.

Chut, Madame, parlez bas : elle est là qui repose.

Mme BERTRAND.

Comment! c'est ce coquin de Dupré, je crois?

DUFLOS.

Oui, vraiment; c'est ce scélérat : il faut le faire pendre.

DUPRÉ.

Doucement, doucement donc, Monsieur; nependons personne, s'il vous plaît!

DUFLOS.

Comment, malheureux! Après avoir favorisé l'enlèvement de ma fille!....

DUPRÉ.

Moi! ah, ah, Monsieur! avez-vous pu me croire capable d'une pareille action! Non, Monsieur, vous ne le croyez pas.

Mme BERTRAND.

Nous ne le croyons pas!

DUPRÉ.

Non, vous ne le croyez pas: ah! que vous vous repentirez de ces odieux soupçons, quand vous saurez que c'est à moi, Monsieur, que vous devez le retour de Mademoiselle.

DUFLOS.

A toi!

DUPRÉ.

A moi, oui, Monsieur, à moi. Je m'étais endormi tantôt, comme Madame, pendant l'histoire que vous racontiez. Je me réveille. On avait enlevé Mademoiselle; je prends un cheval.... j'arrive à cette poste tout en nage. Demandez à cette fille, Monsieur, avec quelle chaleur j'ai pris des renseignemens sur le cher objet que vous poursuiviez.

SUZANNE.

Oui, oui, Monsieur. Oh! c'est bien vrai! en vérité, c'est un garçon précieux, dont vous ne sauriez trop payer le zèle.

DUPRÉ.

Vous l'entendez, Monsieur : je ne lui fais pas dire. Enfin, à une demi-lieue d'ici, j'entends un coup de pistolet; j'accours. Je vois la chaise arrêtée C'était monsieur Mercour, que le ciel envoyait au secours de Mademoiselle. N'est-il pas vrai?

MERCOUR.

Oui, Monsieur, c'était moi-même. J'arrivais de Paris, où mes affaires m'avaient moins retenu que je ne comptais.

DUPRÉ.

A ma vue, les lâches prennent la fuite; mais.... mais il avait fait mordre la poussière au ravisseur. Vous savez bien ce prétendu vieillard, avec sa fausse jambe de bois?

DUFLOS.

Oui.

DUPRÉ.

Vous ne le verrez plus : il est mort.

DUFLOS.

Je ne m'étais pas trompé. C'étaient des brigands de la troupe de cette forêt.

DUPRÉ.

Oh! mon Dieu, oui! Ils conduisaient Mademoiselle dans leur caverne.

Mme BERTRAND.

Vous êtes blessé, Mercour?

MERCOUR.

Oh! ce n'est rien, Madame!.. Une légère blessure au bras... J'aurais donné ma vie de bon cœur, pour pouvoir vous rendre mademoiselle votre nièce.

DUPLOS.

Ah! Mercour, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas!... Et toi, mon cher Dupré... tiens, prends ma bourse.

DUPRÉ.

Fi donc, Monsieur! croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide! Je n'ai fait que mon devoir; et, si je prends, c'est uniquement pour ne pas vous désobliger.

SUZANNE.

Voici mademoiselle votre fille.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

DUFLOS.

Viens, viens, ma chère enfant, que je t'embrasse.

Mme BERTRAND.

Ah! ma chère nièce, que cet évènement nous a causé de peines!

ANGÉLIQUE.

Daignerez-vous me pardonner, mon père?

DUPRÉ, fesant des signes à Angélique.

Vous pardonner, Mademoiselle? Vos chers parens se croient trop heureux de vous embrasser.

DUFLOS.

Assurément.

Mme BERTRAND.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous cacherai pas que la répugnance invincible que je me sentais d'avance pour M. de Florvel....

DUFLOS.

Répugnance invincible.... Vous l'enten-

dez, ma sœur! Je n'aime guère votre M. de Florvel, au moins!

Mme BERTRAND.

Ma foi, ni moi non plus!

DUFLOS.

Il dort, et nous allons partir.

Mme BERTRAND.

Il faut respecter son sommeil.

DUFLOS.

C'est bien dit. Ma fille, Mercour vient de t'arracher des mains des brigands qui t'enlevaient; et je ne crois pouvoir mieux faire que de donner ma fille à son libérateur.

ANGÉLIQUE.

Mercour, mon libérateur! Eh! mais, c'est lui qui m'a ravie.....

DUPRÉ.

Des mains des brigands..... avec une intrépidité.... Vous n'avez pas vu cela, Mademoiselle, vous étiez évanouie.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MILORD ET MILADI SPLIN, sortant de leur chambre, CHAMPAGNE, tout-à-fait ivre.

CHAMPAGNE.

Ecoutez donc, vous autres, pourriez-vous m'enseigner M. mon maître, s'il vous plait?

MILORD.

Ah! te voilà, coquin!

MILADI.

D'où viens-tu, fripon?

MILORD.

Je te avais commandé de l'empressement.

CHAMPAGNE.

Doucement, allons, bride en main, je vous en prie! Demandez sur toute la route si je ne vous ai pas fait préparer des chevaux magnifiques. Ce n'est pas ma faute à moi, si vous n'arrivez pas assez vîte pour les prendre.

DUPRÉ.

Non, Monsieur, je vous garantis que ça n'est pas sa faute.

CHAMPAGNE, en montrant Suzanne.

Demandez à cette aimable enfant, si je n'ai pas été obligé de vider deux bouteilles ici en vous attendant, et de partir, parce que vous ne veniez pas? Il m'en a fallu vider trois à la poste suivante; mais, comme j'aurais été forcé d'en vider quatre à la poste d'après, j'ai pris le parti de retourner sur mes pas, par esprit de modération.

MILORD.

Demandé-moi comment il a pu se comporter dans son cheval.

MILADI.

Il est pleine de vin.

CHAMPAGNE.

Oh! je suis revenu avec de bons enfans, une douzaine de postillons et des chevaux de renvoi, qui ont eu pour moi infiniment d'attention.

DUPRÉ.

Une douzaine de chevaux! Il y en aura pour tout le monde. Milord va prendre la route d'Angleterre; nous, celle du château de M. Duflos; et M. de Florvel, celle de Paris, quand il sera réveillé.

DUFLOS.

C'est entendu. Allons, viens, mon cher Mercour. Tu seras mon gendre; et, Dieu merci, j'aurai quelqu'un qui m'écoutera, et qui ne dormira pas quand je conterai.

FIN DU CONTEUR.

VAUDEVILLE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! dans une seule journée
Que d'imprévus événemens !
D'abord, je me trouve entraînée,
Malgré moi, loin de mes parens ;
Et puis, contre toute espérance,
Mon père vous donne ma main :
Mercour, j'en fais l'expérience,
L'amour fait voir bien du chemin.

DUPRÉ à Mercour.

Vous épousez Mademoiselle,
Vos vœux sont donc enfin remplis,
Voulez-vous d'un valet fidèle
Écouter encor les avis ?
Toujours en amour votre usage,
Monsieur, fut de marcher grand train ;
Mais, après votre mariage,
N'allez pas rester en chemin.

MILADI SPLIN.

Dite à moi quel homme étrange
A fait naître ces quiproquos.
Du soupé à nous il s'arrange,
Et nous prend encor nos chevaux.
Sans mentir, cet homme il possède
Le secret pour aller bon train.
Du bien des autres quand on s'aide,
On fait très-vite son chemin.

SUZANNE à Dupré.

Vous n'étiez pas trop à votre aise
Lorsque je vous interrogeais ;
Mon cher, pour tromper une anglaise,
Il faut au moins savoir l'anglais.
En vain, vous vouliez me répondre,
Vous y perdiez votre latin.
Si vous allez jamais à Londre,
Apprenez l'anglais en chemin.

MERCOUR, au public.

J'entends un critique sévère
Sur cet ouvrage prendre feu :
Aux règles la pièce est contraire,
Où donc est l'unité de lieu ?
Un argument de cette espèce,
Ne me paraît pas bien malin ;
On court deux postes dans la pièce,
Ce n'est pas là trop de chemin.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

Pages.

PINTO, comédie en cinq actes, de M. Lemercier. 1

Notice sur M. Pelletier de Volmérange. 197

LE MARIAGE DU CAPUCIN, comédie en trois actes, de M. Pelletier de Volmérange. 199

Notice sur M. Picard. 322

LE CONTEUR, comédie en trois actes, de M. Picard. 325

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

842.08
R425a
v.51

301982

Suite du Répertoire du Théâtre Français.

NAME	DATE	NAME	DATE
Nicol	2/24/37		

301982